MÉMOIRES DU
CONGO
du Rwanda et du Burundi
n°51 - Septembre 2019
Trimestriel - n° d'agrément : P914556
Expéditeur : MdC, rue d'Orléans, 2 - 6000 Charleroi

Pygmées, partenariat réussi entre homme et nature











Editorial

Quelle belle fête ! Pour la troisième année consécutive, nous nous sommes revus à Loverval pour passer un bon moment ensemble. L'invitation lancée début juillet fut couronnée de succès puisque nous étions près de 150 convives. Vous en lirez un reportage dans le présent numéro (pp. 45 à 47).

Cet aspect festif des réunions de notre association ne doit pas passer sous silence le labeur de nos membres actifs et bénévoles. De nombreuses réunions se sont tenues pendant les vacances pour préparer la rentrée et la programmation des Forums et des Mardis de MdC.

Parmi les nouveautés, notons que :

– La partie néerlandophone de notre site www.memoires-ducongo.be s'enrichira au cours de ce second semestre.

– Nous vous ferons profiter d'ici la fin de l'année d'opportunités en matière de livres neufs dont trois sous l'étiquette de MdC en tant qu'éditeur.

– Le Mardi de MdC du 8 octobre prochain mettra en présence Monsieur Eric Iduma Gitoni et le Frère Edgard Iserentant, rescapé de la plus grande prise d'otage à Stanleyville en 1964. Cette journée sera rehaussée par la présence de Monsieur l'Ambassadeur Patrick Nothomb.

– En raison de la fermeture prochaine du Musée Africain de Namur pour rénovation, les administrateurs de MdC ont décidé l'ouverture d'une bibliothèque où vous pourrez déposer les livres dont vous voulez assurer une nouvelle jeunesse. Cette bibliothèque ne sera accessible que sur demande de chercheurs. Elle se situera à Loverval, Place Maurice Brasseur, 10. Pour toute information veuillez contacter le 071 33 43 73.

Paul Vannès

Sommaire

Mémoires du Congo et du Ruanda-Urundi

Périodique n° 51 - Septembre 2019

Photo de la couverture Jeunes Pygmées © J.C. Heymans





Fête de Loverval du 25.08.2019 © Photos Fernand Hessel

Programme des "Mardis de Mémoires du Congo"

Leuvensesteenweg, 17 à Tervuren.
Auditorium 3e étage.

Prix à payer : 30€ (23€ Moambe + 7€ participation aux frais)
A verser au compte de MdC, au plus tard une semaine avant la date de la manifestation
IBAN – BE45 3630 0269 1889 BIC BBRUBEBB
Seul le payement enregistré une semaine avant le mardi concerné vaut réservation ferme.

Mardi 8 octobre 2019

10h00 : *Les archives de Léopold II* par Monsieur Pierre-Luc Plasman, Docteur en Histoire et collaborateur scientifique de l'Institut sciences-politiques Louvain-Europe.
11h00 : Rencontre de Monsieur Eric Iduma Gitoni et du Révérend Frère Mariste Edgard Iserentant, missionnaire belge.
Présence de l'Ambassadeur Nothomb.
Moambe
14h30 : *Les routes de l'esclavage* (3ème partie) réalisé par Daniel Cattier, Juan Gélas et Fanny Glissant. Production : Compagnie des phares et balises, Kwassa Films, Arte, RTBF, RTP, INRAP..

Mardi 12 novembre 2019

10h00 : En hommage au Professeur Jacques Hanot, diffusion de son dernier témoignage recueilli en janvier 2019
11h00 : Le Baron Pierre Snoy, un des fondateurs de MdC, Directeur des Relations gouvernementales et des Affaires Européennes. Il présentera ses activités chez Shell en Afrique et en Asie.
Moambe
14h30 : *Les routes de l'esclavage* (4ème partie) réalisé par Daniel Cattier, Juan Gélas et Fanny Glissant. Production : Compagnie des phares et balises, Kwassa Films, Arte, RTBF, RTP, INRAP.

Mardi 10 décembre 2019

10h00 : Témoignage de Madame Daisy Ver Boven, journaliste et écrivain.
11h00 : Conférence de Monsieur André Schorochoff : *Léopold II, le législateur.*
Moambe
14h30 : *Tokende* film de Gérard De Boe réalisé en 1958 sur le rôle bienveillant des Missions Catholiques au Congo. Chants par les "Troubadours du Roi Baudouin".

Si vous voulez sauver des connaissances et les faire voyager à travers le temps... confiez-les aux enfants.

Dicton bambara

MÉMOIRES DU CONGO, du Rwanda et du Burundi asbl

Périodique trimestriel - Agrément postal : BC 18012
N° 51 - septembre 2019

Editeur responsable : Paul Vannès.
Rédacteur en chef & coordonnateur des revues partenaires : Fernand Hessel
Correctrice : Françoise Devaux
Comité de rédaction : Thierry Claeys Boúúaert, Marc Georges, Fernand Hessel, Françoise Moehler, Paul Roquet, Paul Vannès
Maquette et mise en page : New Look Communication

Comité des responsables thématiques
Thierry Claeys Boúúaert (histoire post-coloniale), Guido Bosteels (textes en néerlandais), André de Maere d'Aertrycke (histoire coloniale), Marc Georges (santé), Fernand Hessel (éducation), Françoise Moehler-De Greef (culture), Paul Roquet (société), André Schorochoff (justice), Jean-Pierre Sonck (défense), Pierre Van Bost (économie).

Dépôt des articles
Les articles sont reçus à : redaction@memoiresducongo.be
(adresse strictement réservée au dépôt des articles; les échanges relatifs aux articles reçus se font directement avec la rédaction en chef).

Conseil d'administration
Président et Administrateur délégué : Paul Vannès
Vice-président : Thierry Claeys Boúúaert
Trésorier : Solange Brichaut
Secrétaire : Nadine Evrard
Administrateurs : Guido Bosteels, Thierry Claeys Boúúaert, Marc Georges, Fernand Hessel, Guy Lambrette, Etienne Loeckx, Françoise Moehler, Robert Pierre, Patricia Van Schuylenbergh.

Siège social
avenue de l'Hippodrome, 50 - B-1050 Bruxelles
info@memoiresducongo.be

Siège administratif
rue d'Orléans, 2 – B 6000 Charleroi. Tél. 00 32 (0)71 33 43 73
Numéro d'entreprise : 478.435.078
Site public : www.memoiresducongo.org
BIC : BBRUBEBB
IBAN : BE95 3101 7735 2058

Secrétariat
Secrétaire : Andrée Willems

Cotisations 2019
Cotisation ordinaire : 25 €. Cotisation de soutien : 50 €
Cotisation d'Honneur : 100 €. Cotisation à vie : 1.000 €
Tous les membres reçoivent la revue.

Compte bancaire de Mémoires du Congo
(Pour les revues partenaires Tam-Tam, Contacts, Nyota et Bulletin, voir le compte bancaire de chaque association, en page 63).
BIC : BBRUBEBB - IBAN : BE95 3101 7735 2058
Ne pas oublier la mention "Cotisation 2019" ou "abonnement 2019". Les dames, sont priées, lors des versements, de bien vouloir utiliser le nom sous lequel elles se sont inscrites comme membres.

Fichier d'adresses
Si vous changez d'adresse, merci de nous communiquer vos nouvelles coordonnées et votre adresse mail. Merci également de communiquer l'adresse de toute personne intéressée à devenir membre de Mémoires du Congo et du Ruanda-Urundi ou à s'abonner à la revue.

Simple abonnement à la revue
Pour recevoir la revue, il suffit de virer 25 € au compte de l'association avec mention de l'adresse et de l'année.

Publicité
Tarifs sur demande, auprès du siège administratif

DIX MILLIONS DE MORTS AU CONGO !

Depuis quelques années, et spécialement à l'occasion de l'annulation de la cérémonie d'hommage à Léopold II au moment du 150e anniversaire de son accession au trône, les critiques les plus sévères se sont fait entendre contre son action au Congo.

PAR ANDRE DE MAERE D'AERTRYCKE

Plus d'une fois, des personnalités et des médias ont parlé de 10 millions de morts, certains ont même avancé le terrible terme de génocide de Léopold II au Congo ! Ce sont ces dernières affirmations qui m'ont fait réagir, et m'intéresser plus sérieusement à la question car il me semblait qu'à l'époque la population entière du Congo ne pouvait pas dépasser 10 millions d'habitants.
Stanley, lors de la descente sur le Fleuve avait recensé 17 millions d'habitants peu avant ! Et, le journaliste Morel cite le chiffre de 7.248.000 lors d'un recensement de l'EIC ! C'est ainsi que certains auteurs ont cru pouvoir affirmer qu'en près de trente ans, la population congolaise aurait diminué de 10 millions, des suites de l'action de Léopold II.
La réalité, c'est que ces "recensements" n'étaient que des évaluations et des extrapolations.
Ainsi, Stanley, en descendant le Fleuve évalue la population qu'il voit sur les berges, ensuite, en extrapolant ce chiffre à l'ensemble du Congo, il arrive à 17 millions d'habitants, chiffre totalement fantaisiste, car, avec ses forêts vierges, le Congo avait une densité de population peu élevée, comparable à celle de l'Amazonie. Il est donc beaucoup plus vraisemblable d'avancer qu'à la fin du 19e siècle, la population congolaise était largement inférieure à 10 millions d'habitants. À titre de comparaison, la Rhodésie du Sud, actuellement Zimbabwe voisine, dont le territoire représente près d'un quart de celui du Congo, recensait à peine un demi-million d'habitants à la même époque. L'Égypte et le Nigeria, avec plus de 100 millions d'habitants aujourd'hui, en comptaient à peine 4 millions au 19e siècle.



En conclusion, il est absolument impossible de chiffrer exactement le nombre de victimes de l'exploitation du Congo par Léopold II. Mais qu'on arrête de fabuler en parlant de génocide ou de 10 millions de morts. Il ne faut pas oublier non plus que le rapport officiel de la Commission d'enquête internationale instituée en 1904 à l'initiative de Leopold II afin de vérifier sur place le bienfondé des accusations de maltraitance lancées contre son régime, a tenu à en souligner aussi les réalisations bénéfiques pour la population, en ces termes particulièrement laudatifs :
"Lorsqu'en voyageant au Congo on fait la comparaison entre l'état ancien, que l'on connaît par les récits et les descriptions des explorateurs et l'état actuel, l'impression éprouvée tient de l'admiration et de l'émerveillement... Aujourd'hui la sécurité règne partout dans cet immense territoire... On se demande par quel pouvoir magique ou quelle volonté puissante, secondée par d'héroïques efforts, on a pu transformer ainsi, en peu d'années, la face de la terre..."
"Dans ces territoires qui, il y a vingt-cinq ans, étaient encore plongés dans la plus affreuse barbarie, que seuls quelques blancs avaient traversés au prix d'efforts surhumains, accueillis, à chaque instant, par les flèches de peuplades hostiles; dans ces régions où les tribus décimées par les razzias des trafiquants arabes se livraient des combats sans trêve et sans merci; où l'on rencontrait, à chaque instant, des marchés de chair humaine dans lesquels les acheteurs venaient désigner et marquer eux-mêmes sur les victimes à égorger le morceau qu'ils convoitaient; où les funérailles des chefs de village étaient célébrées par d'atroces hécatombes d'esclaves que l'on égorgeait et de femmes que l'on enterrait vivantes; dans ce continent sinistre et mystérieux, un État s'est constitué et organisé avec une rapidité merveilleuse, introduisant au cœur de l'Afrique les bienfaits de la civilisation."
Ce sinistre "avant" et ce prodigieux "après" l'entrée en scène de Léopold II, comme Roi-Souverain d'un Etat indépendant qu'il allait créer ab nihilo au cœur de l'Afrique, doivent être pris en compte avant d'émettre un quelconque jugement de valeur sur ce "régime léopoldien" qu'il est actuellement "politiquement correct" et dans l'air du temps de vouer aux gémonies. ■

L'INDUSTRIALISATION DU CONGO (10)

Industries de transformation (3/3)

Le troisième volet des industries de transformation (voir en encadré ci-dessous le plan général de l'étude) est consacré aux industries de fabrication métallique. Il est centré principalement sur les grandes entreprises que sont le chemin de fer, les chantiers navals, l'U.M.H.K. et la Chanic, sans oublier pour autant les autres plus modestes.

PAR PIERRE VAN BOST

Les industries de la fabrication métallique

Les grandes entreprises minières et de transport possédaient en général des ateliers mécaniques modernes bien équipés et certaines disposaient même d'une fonderie leur permettant de fabriquer des pièces indispensables à la maintenance de leurs installations et de leurs matériels. Petit à petit, on vit apparaître, surtout autour des deux pôles industriels de Léopoldville et d'Elisabethville, des ateliers mécaniques, des fonderies, des tréfileries, des fabriques de boulons, de clous, d'emballages métalliques, de bouchons-capsules, de charpentes métalliques, de mobiliers métalliques.

Les ateliers des chemins de fer

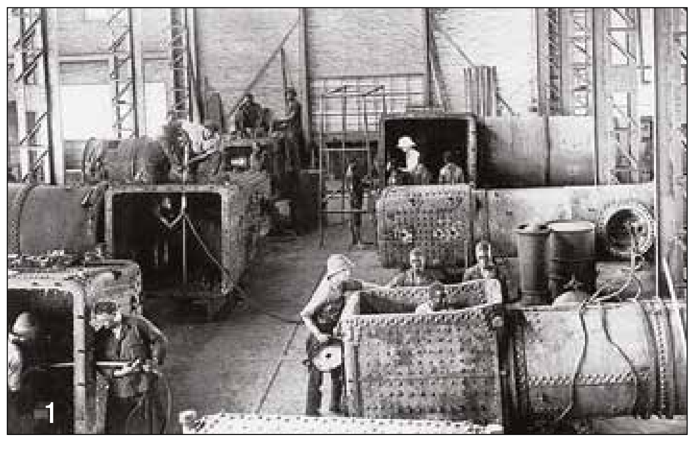
La régularité et la sécurité des transports sont étroitement liées au maintien en bon état de la voie et du matériel roulant. Pour l'entretien journalier du matériel, les organismes de transport disposaient d'ateliers installés dans différents centres le long de leurs réseaux. Les grandes révisions se faisaient dans des ateliers centraux équipés de machines-outils en tous genres et des plus modernes. Ceux-ci pouvaient faire face à n'importe quelle avarie. Les réseaux congolais étant éloignés des sources d'approvisionnement en pièces de rechange, les ateliers centraux étaient à même de fabriquer toutes les pièces imaginables ; le prix de revient de ces pièces ne comptant pas en regard du gain de temps réalisé. Les ateliers centraux se trouvaient aux postes suivants :

- Chemin de fer du Mayumbe : à Lukula
- Chemin de Matadi-Léopoldville : à Cattier, Thysville et Limete [1]
- Chemin de fer Vicicongo : à Aketi
- Chemin de fer C.F.L. : à Stanleyville, Kindu, Kongolo et Albertville
- Chemin de fer B.C.K. : à Elisabethville [2]

Notons en passant que ces ateliers prêtaient régulièrement assistance pour dépanner, contre paiement bien sûr, l'Administration, la Force Publique, d'autres entreprises locales, les Missions, des colons, parfois aussi des touristes, ainsi que les chefs et des commerçants indigènes. Un exemple entre mille, toutes les cloches des églises et des chapelles situées dans l'Est du Congo

1. La section chaudronnerie de l'atelier du Chemin de Fer du Congo à Thysville, dans les années mille neuf cent trente. "Le Rail au Congo Belge, tome 2", Ch. Blanchart

2. Le hall des machines-outils de l'atelier central du B.C.K. à Elisabethville. Document U.M.H.K. Blanchart.


1


2

ont été coulées par la fonderie de l'atelier du C.F.L. de Kongolo qui était unique en son genre dans la région.

Les chantiers navals

Presque tous les bateaux utilisés au Congo Belge furent conçus et réalisés par des chantiers navals belges. Ces unités étaient montées à blanc en Belgique. Après réception, elles étaient démontées et expédiées en pièces détachées au Congo où des chantiers navals congolais en assuraient le montage et l'achèvement définitif. Les chantiers navals congolais radoubaient les coques, entretenaient et réparaient les superstructures et le mobilier et assuraient complètement l'entretien et la réparation de l'équipement mécanique et électrique de l'unité. Des chantiers navals étaient installés sur les différents biefs navigables et sur les lacs, leur importance dépendait du tonnage et de la puissance des bateaux mis en ligne.

Deux chantiers navals situés à Boma servaient à l'entretien des unités utilisées sur le bief maritime. L'Otraco y possédait un dock flottant, une flotte de chalands et la Colonie était propriétaire d'un matériel de dragage et de balisage. La Force Navale belge et les Pêcheries Maritimes du Congo, possédaient aussi quelques unités sur ce bief.

A Léopoldville, il y avait deux chantiers navals importants, celui de l'Otraco et celui de la Chanic. Le chantier de l'Otraco occupait une superficie de 10 ha environ≈; son développement à la rive était de quelque 600 m. Au total, il comportait 25 emplacements qui permettaient de mettre un bateau à sec. L'atelier du chantier naval comprenait une section chaudronnerie, une section soudure, une section mécanique, un atelier diesel, une charpenterie, une tuyauterie, une forge, un atelier électrique. Ce chantier naval occupait 130 Européens et 2.000 travailleurs indigènes. [3]

La société congolaise Chantier Naval et Industriel au Congo, la Chanic, une filiale de la C.C.C.I., était une entreprise de construction mécanique exploitant un chantier naval à Léopoldville. Elle travaillait en étroite collaboration avec l'Otraco pour qui elle construisit entre autres, pendant la guerre 1940-1945, six barges de 800 tonnes et huit barges de 675 tonnes.

Après la guerre, en plus de la réparation de bateaux, du montage de nouvelles unités préfabriquées, l'entreprise continua la construction sur place de nouveaux bateaux. Ses chantiers navals, répartis sur deux sites de deux fois 10 ha, couvraient une superficie de 15.350 m2 et occupaient, en 1955, 84 Européens et 1.682 Congolais.

Sur le lac Kivu, l'Otraco utilisait un dock flottant.

Le C.F.L. disposait d'un chantier naval pour chacune de ses lignes de navigation, ceux-ci étant chargés de la construction, du remontage et de la réparation de la flotte du bief, ainsi que des unités, dragues, baliseurs, du Service des Voies Navigables. Le chantier naval du Bief Moyen du Lualaba était situé à Kindu. Il comportait un slipway de halage. Le chantier naval du Bief Supérieur se trouvait à Kongolo. La mise à sec des bateaux se faisait sur deux slipways.

Le chantier naval d'Albertville, sur le lac Tanganyika, comprenait une cale sèche et un slip permettant de mettre les bateaux à sec. A Albertville, tout comme à Kindu et à Kongolo, l'atelier du chantier naval était combiné avec celui du chemin de fer. Pendant la guerre, alors que la Colonie était coupée de ses sources d'approvisionnement, le C.F.L. entreprit à Kongolo la construction, par ses propres moyens, de deux barges de 350 tonnes, dont la première, lancée en janvier 1945, fut baptisée "Victoire".

L'Union Minière du Haut-Katanga

Indépendamment des petits ateliers de réparation installés dans chaque siège, pour y effectuer les réparations urgentes et simples, l'U.M.H.K. a installé en 1927 à Panda un Atelier Central, l'ACJ, véritable usine métallurgique qui fut régulièrement étendue. L'Atelier Central était à même d'entreprendre des travaux de réparation et de construction importants. A la veille de l'indépendance, il comprenait une fonderie, équipée de 9 fours électriques et de 2 fours à creuset, capable de produire 500 tonnes par mois de pièces courantes en fonte, acier ou alliages spéciaux ; des pièces de 8 tonnes pouvaient être coulées et traitées thermiquement ; un atelier de modelage et un laboratoire de contrôle de fabrication permettaient l'étude métallographique des matières ; un atelier mécanique comportant plus de 100 machines-outils de tous les modèles, dont une mortaiseuse pouvant rainurer des pièces de 3 mètres de diamètre, une raboteuse à table mobile de 8 mètres de longueur admettant des pièces de 25 tonnes, un tour vertical à 2 montants utilisé pour usiner les rotors des turbines hydrauliques. Un atelier d'outillage, équipé de fours électriques de cémentation et



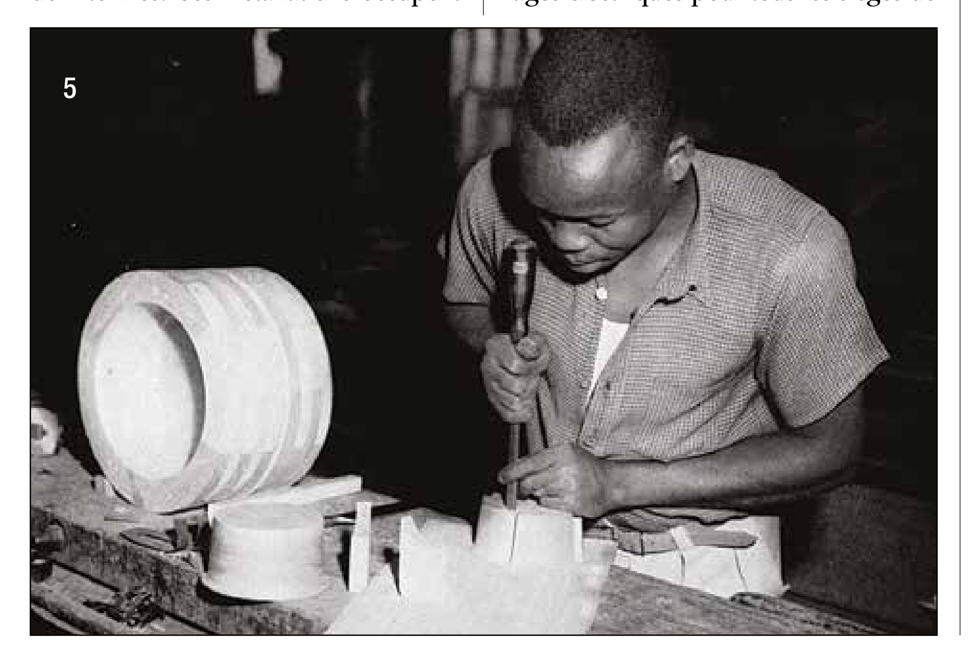
3. Vue aérienne de l'impressionnant chantier naval de l'Otraco à Léopoldville. Photo Otraco Rail au Congo belge

de traitement thermique, ainsi que d'une machine automatique à tremper superficiellement les engrenages complétait l'atelier mécanique. Une chaudronnerie et une forge, disposant d'une presse à gros profilés, de 5 marteaux-pilons dont le plus puissant est équipé d'une masse tombante de 2 tonnes. Ces installations occupent une superficie de plus de 6 hectares, les halls seuls couvrent une superficie de 12.500 mètres carrés. [4, 5]

L'Atelier Régional Electrique, dépendant du siège de Jadotville-Panda, effectuait les réparations des moteurs et appareillages électriques pour tous les sièges de l'Union Minière. Cet atelier comprenait des sections de machines-outils, d'ajustage, de bobinage et un plancher d'essai. Un atelier d'appareillage électronique entretenait tous les appareils de mesure des usines de Shituru, de Kambove, Kipushi, ainsi que du Laboratoire Central et des hôpitaux du Groupe Centre. Après la fermeture du siège de Jadotville-Panda, vers 1962, l'atelier électrique fut rattaché à l'Atelier Central, dont il forma la Division Electrique, l'ACE, que j'ai eu le privilège de diriger de 1963 à 1967. [6]

La Chanic

La société Chantier Naval et Industriel du Congo, la Chanic, établie à Léopoldville en 1928 avait pour but toutes activités industrielles et commerciales liées à la création



4. Imposant tour vertical, installé en 1953, à l'Atelier Central de l'U.M.H.K. à Jadotville-Panda. Document UMHK.

5. A l'Atelier Central de l'U.M.H.K., les moules de fonderie étaient fabriqués par des travailleurs congolais. Document UMHK .

et l'exploitation de chantiers industriels et navals, d'entreprises de constructions en fer, en béton et autres. Elle débuta par un chantier naval établi à Léopoldville qui remontait, pour le compte de l'organisme de transport Unatra, des bateaux importés d'Europe en pièces détachées. Mais la société était à peine créée que la crise économique vint compromettre ses projets. Après la reprise des affaires, la Chanic put développer ses activités, non seulement pour l'Otraco qui avait repris l'exploitation de l'Unatra, mais aussi pour d'autres armements. Pendant la guerre 1940-1945, la Chanic connut une forte expansion.

Le Congo étant coupé de ses approvisionnements d'Europe, la société entreprit alors de construire entièrement des unités fluviales.

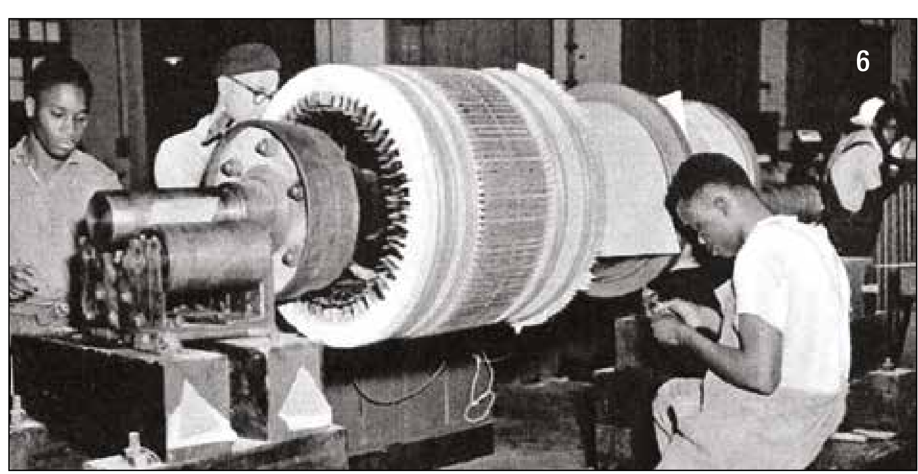
A la fin des hostilités, pour faire face à la demande croissante de nouvelles unités, la Chanic développa et modernisa ses installations du chantier naval. Ses principaux clients étaient l'Otraco, qui la chargea de la fourniture de nouveaux bateaux et d'une partie des travaux de remontage, de réparation et d'entretien de sa flottille, et la Compagnie Générale de Transport en Afrique, transporteur français, qui la chargea de l'étude et de la réalisation de remorqueurs en poussée, de barges à hydrocarbures et de barges à cargo général. Quant au Gouvernement de la Colonie du Congo Belge, il lui confia la construction de trois baliseurs et le Gouvernement de l'Afrique Equatoriale Française eut recours à ses services pour la fourniture d'unités fluviales destinées à l'amélioration de la navigation sur l'Ubangi : baliseurs, dragues, chalands-habitations, remorqueurs. [7]

Pendant la guerre, la Chanic avait mis sur pied un département d'entreprises industrielles qui comprenait une usine d'oxygène et d'acétylène, une fonderie, un atelier mécanique, une chaudronnerie-tôlerie. La Chanic était la seule entreprise à fournir à la clientèle du Congo Belge des bonbonnes d'oxygène et d'acétylène pour la soudure au chalumeau et l'oxycoupage. En 1955, elle créa un dépôt de bonbonnes à Stanleyville.

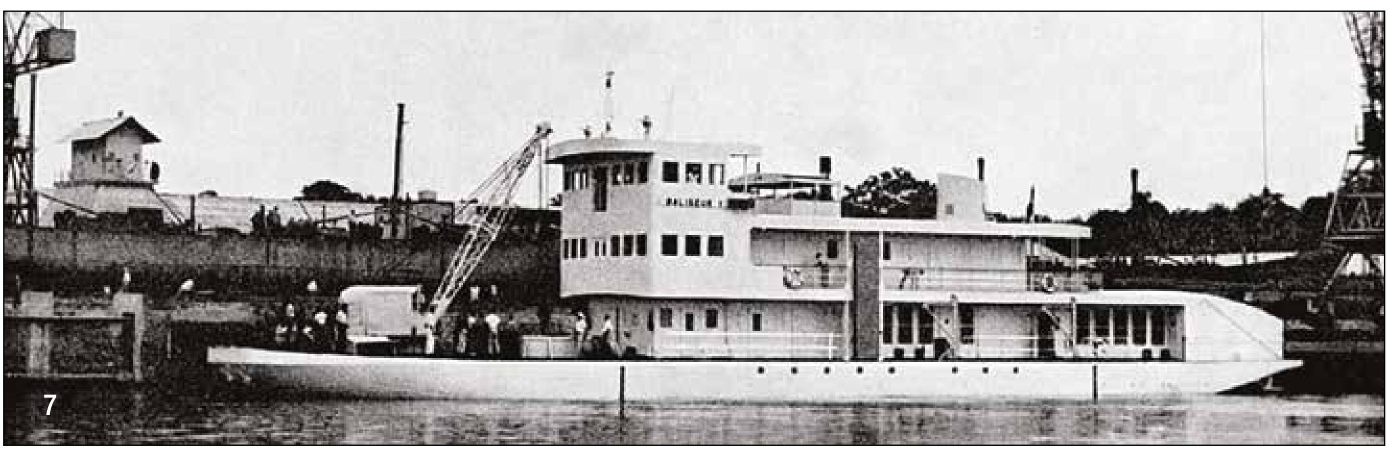
La fonderie d'acier, fonte et bronze produisait des accastillages et autres accessoires de marine, des machines telles des presses à briques, des presses à huile, des concasseurs à noix de palme, des mâchoires en acier au manganèse pour concasseurs, des boulets pour broyeurs, des grilles pour chaudières, des taques pour cuisinières, des jets et buselures, et des pièces diverses sur commandes de clients. En 1954, l'Otraco renonça à l'exploitation de ses propres fonderies et confia à la Chanic la production des pièces nécessaires à ses exploitations fluviales et ferrées. La production annuelle de la fonderie de la Chanic fut ainsi doublée passant de 350 à 700 tonnes. L'atelier mécanique assurait l'entretien général des installations de la Chanic, usinait les pièces de fonderie et fabriquait des pièces de rechange pour sa clientèle.

Pendant la guerre la chaudronnerie-tôlerie produisit des machettes, pelles, houes et malles, production remplacée progressivement par la fabrication d'articles en tôle, comme des réservoirs, des bennes, des conteneurs, des étagères, des brouettes, et autres objets. [8]

La Chanic avait aussi un département des Représentations Industrielles et un département Matériel Automobile et des agences



6. A la section bobinage de l'Atelier Central Electrique de l'U.M.H.K., à Jadotville-Panda. Document U.M.H.K..



7. Un des baliseurs pour le Service des Voies Navigables construit à Léopoldville par les chantiers de la Chanic. Ces bateaux étaient pourvus d'équipements les plus modernes : sondeur par écho, radiocommunication, grue de 10 tonnes facilitant la manutention des bouées et corps morts, locaux pourvus du conditionnement d'air, propulsion par moteurs diesel. Photo Chanic.

à Elisabethville, Stanleyville, Bukavu, Boma, Matadi. L'entreprise employait, en 1955, quelque 2.500 Congolais encadrés par un peu plus de 200 Européens.

D'autres entreprises métalliques

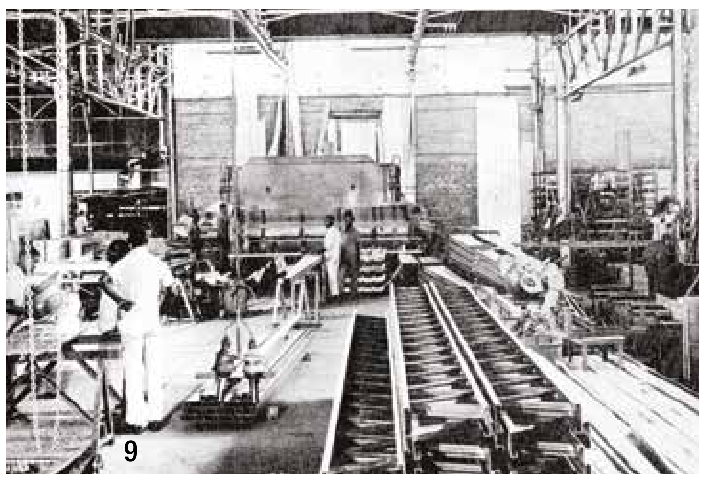
Parmi les autres entreprises signalons les Fonderies du Katanga, Somkat, et la Fonderie Somville, toutes deux à Elisabethville ; la fonderie de la Société Industrielle et Minière du Katanga, Simkat, à Lubudi. Dans le domaine des constructions métalliques, il y avait entre autres la Comekat à Jadotville (charpentes métalliques, pylônes, articles galvanisés), la société Mecelco à Elisabethville (charpentes, châssis, mobiliers métalliques, travaux de chaudronnerie et d'électricité), la Sometôle à Elisabethville (charpentes métalliques, chaudronnerie, menuiserie, hangars), la Fabrique Nationale de Meubles en Acier au Congo, F.N.M.A., avec sièges à Léopoldville et Elisabethville, les établissements Casalo Frères à Elisabethville (châssis, portes, hangars…), les Ateliers Mécaniques du Congo, Mécanicongo, avec sièges à Léopoldville et Elisabethville (charpentes, hangars, châssis, portes, tuyaux). Citons encore la société Cuivre et Zinc à Elisabethville (laminoir à chaud et à froid, étirage, fabrication de fils et de câbles) et la société des Laminoirs, Tréfileries et Câbleries du Congo, Latreca, à Elisabethville (transformation de tous métaux, production de fils et de câbles). Parmi les productions spéciales, il y a lieu de signaler la Société Coloniale de la Tôle, Socotole, qui fabriquait à Léopoldville des fûts et des touques pour des produits pétroliers, des bidons en fer blanc ; les Etablissements G. Pileri à Jadotville qui produisaient des ustensiles de cuisine en aluminium ; la Cobega, avec sièges à Léopoldville et Elisabethville, qui fabriquait des boites métalliques et tous articles en tôle émaillée ; Cechella et Broella qui faisaient de la ferronnerie d'art à Elisabethville.
En 1958, il avait été produit au Congo Belge 613.588 fûts métalliques, contre 911.786 l'année précédente, diminution qui s'expliquait par la généralisation des transports en vrac des produits pétroliers. Il avait aussi été fabriqué 61.950 malles et 14.000 lits métalliques, plus de 500.000 articles de ménage en aluminium, émaillés et galvanisés, 771 tonnes de boites à conserve, quelque 4.000 tonnes d'objets en fonte, 1.362 tonnes de fils et câbles de cuivre, 78 tonnes de clous, 261 tonnes de boulons, 98 tonnes de bouchons-couronnes et capsules de sûreté.
A mentionner encore, les Etablissements Jouret Congo qui, à partir de 1951, mirent à la disposition de la clientèle locale, à Léopoldville, Elisabethville et Stanleyville, d'importants stocks importés de produits de laminoirs, tréfileries et produits dérivés. [9,10] ■

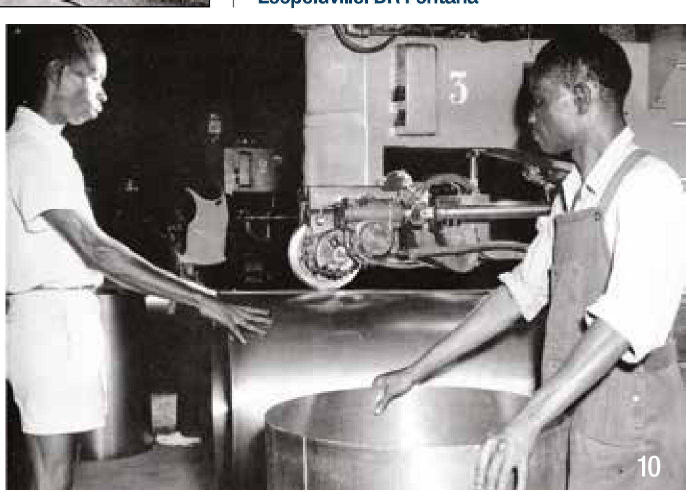
(à suivre)

Plan de l'étude complète

1. Introduction (n°42)
2. Transports (n°43)
3. Industries minières A UMHK (n°44)
4. Industries minières B (n°45)
5. Industries minières C (n°46)
6. Sources d'énergie (n°47)
7. Agro-industries (n°48)
8. Industries de transformation A (n°49)
9. Industries de transformation B (n°50)
10. Industries de transformation C (n°51)
11. Le colonat (n°52)
12. La Main-d'œuvre indigène (n°53)


8


9



10

08 Fabrication de réservoirs à hydrocarbure à la chaudronnerie – tôlerie de la Chanic à Léopoldville. Document Chanic

09 Une vue des installations des Etablissements Somville à Elisabethville. Katanga Marabout DR

10 Fabrique de fûts métalliques chez Socotole à Léopoldville. DR Fontana

LES FOUGA DE TSHOMBE

L'avion d'entraînement Fouga Magister CM170 n'est pas un inconnu au Katanga. Une vingtaine d'appareils de ce type a remplacé à partir de janvier 1960 les NA Harvard T-6 à l'école de pilotage de la base de Kamina (EPA). Cet appareil d'écolage biplace, recommandé par l'OTAN, est équipé de deux réacteurs Turboméca Marboré IIA de 400 kgp. Il permet la formation intégrale des élèves-pilotes. Il vole à 650 km/h et son rayon d'action est de 925 km en volant à 8.000 m, soit 2h10 d'autonomie (en gardant 120 litres de combustible en réserve pour l'atterrissage).

PAR JEAN-PIERRE SONCK & DANIEL DESPAS

Le Katanga fait sécession le 11 juillet 1960 et cherche à acheter des armes. Malgré la demande expresse adressée par le gouvernement katangais au ministre de la Défense Arthur Gilson, la Belgique refuse obstinément de céder au Katanga des Harvard ou des Fouga Magister de l'ancienne école de pilotage de Baka. Le colonel en retraite Cassart, célèbre marchand d'armes et fondateur de la Mitraco, fait son entrée au Katanga et réalise de plantureux contrats. En novembre 1960, le président Tshombe nomme le secrétaire d'Etat à la Défense Joseph Yav à la tête d'une mission katangaise. Il est chargé de se rendre en Europe afin d'y recruter des techniciens et des pilotes pour l'Avikat, l'aviation militaire. Le but principal de sa mission est d'acheter neuf avions d'écolage Fouga Magister CM-170. Afin d'éviter les problèmes, les neuf Fouga seront soustraits de la chaîne de montage sur le lot destiné à l'origine à l'écolage des élèves-pilotes congolais. Joseph Yav est accompagné d'Edward Attala Mansour, consul honoraire du Liban à Elisabethville, directeur de la "Central African Agencies" et propriétaire de la "Congo Motor Ltd", une société spécialisée dans la vente de matériel automobile qui a fourni des camions Chevrolet à l'ancienne Force Publique et à la Gendarmerie Katangaise.


Le capitaine N'Gosa et le président Tshombe

Lors de son passage à Paris, le secrétaire d'Etat à la Défense annonce à la Presse qu'il a eu des contacts avec des responsables belges et français, mais qu'il compte également se rendre en Angleterre. Il recherche particulièrement des anciens sous-officiers de la RAF et des techniciens d'aviation. Des contacts sont pris avec le siège parisien de la firme "Potez Air Fouga", 46 avenue Kléber. Joseph Yav s'y rend avec Edward Attala Mansour afin d'y signer un contrat d'achat. Ce contrat prévoit la fourniture de neuf Fouga Magister au Katanga. Il est établi par l'intermédiaire de la société holding "Panir International Trade cy" établie à Panama et agissant pour le compte de la "Central African Agencies". Ces appareils sont commandés en dehors de tout contrat avec la Belgique. La moitié de la somme due, représentant un acompte de 3.203.973 francs suisses, soit 40 millions de francs belges ou un million d'Euros, est versée à la commande par l'intermédiaire de la "CAA" dirigée par Attala Mansour. A la date du 29 décembre 1960, la firme "Potez Air Fouga" adresse à la Central African Agencies une facture, concernant l'achat de neuf Fouga Magister CM 170 fournis par les usines de Toulouse-Blagnac, au prix unitaire de 711.994 francs suisses, soit un total de 6.407.946 FS. La facture que Joseph Yav signe pour décharge



Avion d'entraînement Fouga Magister CM 170 KAT-92

totale comporte la mention finale : “Déduction faite de l’acompte déjà versé”… Cette mention camoufle en réalité de substantiels pots de vin destinés à permettre aux amis du Katanga d’acheter certaines complicités. L’affaire est bien engagée et le major Victor Volont, commandant l’Avikat, demande un aménagement de l’infrastructure des aérodromes d’Elisabethville, d’Albertville, de Kolwezi et de Kamina. Il demande également une augmentation de budget, un complément de personnel et de l’armement pour les Fouga. Le gouvernement katangais s’adresse en janvier 1961 à la “Seven Seas Airlines” en vue de leur acheminement à Elisabethville par la voie aérienne. Cette compagnie aérienne créée par la CIA a son siège au Luxembourg et des bureaux à Bruxelles (47, Bd Maurice Lemonnier) et à Elisabethville.



Equipement de pilote fourni par la France en 1961

Elle travaille régulièrement pour l’ONU et l’Union Minière du Haut-Katanga et a déjà effectué des transports pour le compte du gouvernement katangais. La flotte de la “Seven Seas Airlines” au Katanga se compose de deux Douglas DC-4 (N90421 et N30048) totalement privés de numéro de fabrication, qui servent à l’Agence pour ses opérations clandestines. C’est dans un de ces quadrimoteurs que la troupe des “Ballets du Katanga” s’est rendue en tournée en Europe. Sa porte est trop étroite pour permettre le passage d’un affrètement plus encombrant qu’une troupe de danseurs africains !

Urban L. Drew, ancien pilote de chasse devenu célèbre pour avoir abattu deux Messerschmidt Me-262 à la fin de la guerre, a été placé par la CIA au poste de vice-président de la “Seven Seas Airlines”. Sans demander l’accord de ses patrons, il se met à la recherche d’un avion gros porteur pour honorer son contrat. Il apprend que la compagnie aérienne “De Long Construction cy”, spécialisée dans le transport de matériel pour compagnies pétrolières, a mis en vente quatre de ses quadrimoteurs Boeing YC-97 Stratofreighter, dont trois sont parqués à Tucson et un quatrième, immatriculé “N9545C”, est resté à Téhéran. Ce dernier semble l’avion idéal pour cette mission, car il a été modifié par l’US Air Force : il dispose d’un treuil de levage et d’une grande trappe sous l’arrière du fuselage permettant le chargement des Fouga privés de leurs ailes. Il a également une large porte à l’avant. Il faut déterminer auparavant les dimensions et le poids exacts du chargement. Urban L. Drew envoie son “flight operation manager” à Toulouse. Bill Kennedy arrive à la conclusion qu’il est possible au Boeing YC-97 de transporter neuf appareils démontés, ainsi que des outils, des engins de maintenance, des pièces de rechange et des accessoires en trois voyages. La vente du Boeing YC-97 est enregistrée sous le nom de Urban Drew à Washington et l’équipage américain qui le prend en charge à Téhéran après révision le baptise “La Bête” (The Beast). Le 10 février 1961, il gagne le Luxembourg en effectuant plusieurs escales. L’équipage se rend chez le représentant local de la “Seven Seas Airlines”. Un contact est établi avec “Potez Air Fouga” à Toulouse pour planifier le transport. Le lendemain, l’équipage se rend à Toulouse et les Fouga CM 170 portant les numéros


Fouga en vol

d'usine 294, 295, 296, sont mis en caisses. Le colonel belge Cassart est mêlé à l'affaire et téléphone également à la firme "Potez Air Fouga" pour se tenir au courant du déroulement des opérations de chargement.
Deux jours de travail sont nécessaires pour embarquer les caisses avec les fuselages et les ailes ainsi que le matériel. La "Bête" s'envole à destination de Bruxelles, car cela simplifie le problème des licences d'exportation que les autorités leur réclament au dernier moment pour autoriser leur départ, étant donné que ces Fouga semblent destinés à la Force Aérienne Belge. En cours de route, l'avion "N9545C" est dérouté vers le sud et l'équipage gagne Malte où il est bloqué plusieurs jours par une panne au moteur n°3. Dès qu'il est réparé, le quadrimoteur s'envole en direction du Katanga, via Ndjamena et il se pose à la Luano le 15 février 1961. Le contrôleur aérien présent à la tour de contrôle se plaint que le Boeing YC-97 est arrivé à Elisabethville sans prévenir et que le pilote n'a donné ni son altitude, ni son terrain de départ. Une garde katangaise est établie autour de l'appareil et, durant la nuit, les caisses contenant les trois avions d'entraînement sont débarquées à l'aide du treuil et poussées dans le hangar de l'Avikat. La porte principale est fermée, tandis que des sentinelles montent la garde et éloignent les casques bleus trop curieux. L'arrivée de cet avion de transport mystérieux est publiée dans la Presse et cela provoque un scandale au siège des NU à New York et au département d'état à Washington. Le président Kennedy appuie l'embargo décrété par l'ONU sur les armes à destination du Congo ! Les gouvernements belges et français prétextent de leur bonne foi et la fourniture des six avions restants à Toulouse est stoppée. L'équipage du Boeing YC-97 est interrogé après son atterrissage à la Luano par l'agent de la CIA David Doyle en poste à Elisabethville et il lui avoue qu'ils ignoraient tout de leur destination finale. Accusé publiquement aux Nations Unies et désavoué par la CIA, le vice-président Drew est licencié et le contrat pour la livraison des autres appareils est annulé. La compagnie "Seven Seas Airlines" reprend temporairement ses activités commerciales, mais l'ONU se passe de ses services et elle est finalement dissoute par la CIA. Avant que les avions d'entraînement commandés par le Katanga ne soient livrés à la Luano, la firme "Potez Air Fouga" envoie au Katanga un moniteur de vol et une équipe de techniciens spécialisés comprenant un mécanicien "cellule" et un mécanicien "réacteur". Ils sont mis à la disposition de l'Avikat pour une durée de six mois. Cette équipe est dirigée par le chef-pilote Christian Castello. Ils rejoignent Elisabethville par un vol de la compagnie française UAT. La mission de cette équipe consiste au remontage des avions à leur arrivée, à leur maintenance avec l'aide de la main d'œuvre locale, et à la mise au courant de celle-ci. Peu après, le président Tshombe se rend en visite à l'aérodrome de la Luano pour assister au montage du premier appareil. Hormis leurs cocardes et leurs immatriculations katangaises, les Fouga "KAT-91", "KAT-92" et "KAT-93" ont la même livrée que les appareils de la Force Aérienne Belge.
Christian Castelo effectue au préalable



Le Fouga 93 à Kolwezi

des essais en vol de chaque appareil, puis le moniteur de vol Dubois est chargé de l'instruction au pilotage sur Fouga Magister du capitaine Jan Van Risseghem, du lieutenant Gérardus Latte et des adjudants aviateurs José Magain, Jean-Marie Dagonnier et Roger Bracco, engagés en Belgique en janvier 1961 pour piloter ces appareils (on cite également les noms de Verloo et de Stoute). Avec l'appui du colonel Cassart qu'il connaît bien, Jan Van Risseghem a débarqué à la Luano en février 1961, peu avant la livraison des trois Fouga CM 170 Magister livrés par l'usine Potez. C'est d'ailleurs en interceptant au téléphone une conversation entre le colonel Cassart et la firme Potez qu'il se fait admettre dans l'Avikat en tant que pilote ayant une grande expérience. C'est au grand dépit du major Volont, chef de l'Avikat, qui aurait préféré un Wallon. Pendant ce temps, les élèves-pilotes katangais Ngosa, Tumba, Kasombo, Mwanke et Mbayo poursuivent leur entraînement sur Piper Cub à la Luano. Le 8 avril 1961, le président Tshombe se rend à la Luano pour y assister au premier vol d'un pilote katangais sur avion léger. Il est accompagné par les ministres et par de nombreux députés katangais. Le cortège présidentiel escorté par la garde à moto est accueilli par le major Volont, chef de l'Avikat, le capitaine Jan Van Risseghem, chef de la base militaire de la Luano, et le commandant Delcourt, chef de l'escadrille d'avions légers et d'hélicoptères. Christian Castello est présenté au président katangais qui le félicite pour l'excellent travail réalisé par son équipe. Le président visite le hangar de l'Avikat où le major Volont lui présente un Fouga et une Alouette II aux couleurs katangaises. Après cette présentation au sol, le Lt Ngosa, premier pilote breveté du Katanga, prend les commandes du Piper Super Cub "KAT-61" pour effectuer quelques passages en solo. Il réussit à se poser sans dommages, puis il prend les commandes du Piper Carribean "KAT-71" et effectue un passage de démonstration devant le président Tshombe. Alors qu'il roule au sol, il effectue un tête droite devant le président et heurte un fût de carburant. Le président du Katanga félicite le major Volont pour ce premier pas vers l'africanisation de l'aviation katangaise, puis il embarque à bord du Fouga "KAT-93" piloté par le moniteur de vol Dubois pour survoler la région d'Elisabethville pendant vingt minutes. L'ONU a été prévenue qu'un Fouga ferait une présentation en vol. L'apothéose de cette journée de la Luano se termine de manière tragique, car le pilote du Fouga heurte un spectateur alors qu'il roule au sol et ce malheureux décède peu après. Le commandant de la base aérienne Jan Van Risseghem rencontre à diverses reprises Jean Cassart. Il dispose d'une jeep, mais il préfère se rendre à la Luano avec sa voiture personnelle : une splendide Chevrolet Bel Air. L'emblème de la base est le drapeau katangais orné des armoiries des comtes de Portalington : un chat noir aux yeux verts tenant dans sa bouche une souris noire (chat = kat, comme l'immatriculation des avions). Chaque matin, un minibus Volkswagen fait la navette pour transporter à la Luano le personnel administratif et les équipages en service. Le capitaine Jan Van Risseghem est lâché pour la première fois en vol solo par le moniteur Dubois le 1er juin 1961 sur le Fouga "KAT-93" et le 5 juin, il vole sur le "KAT-91" avec Jean-Marie Dagonnier. Le 14 juin, il prend les commandes du "KAT-92" pour effectuer des atterrissages avec le moniteur français. En juin 1961, José Delin, qui a ses entrées auprès des ministres katangais, fait isoler à Kolwezi les trois Fouga et prend assez officiellement le commandement de l'escadrille. Le major Volont et son adjoint Hirsch étant absents, Van Risseghem est normalement le plus élevé en grade et aurait dû prendre le commandement, car Delin ne sait pas piloter le Fouga. L'escadrille des Fouga Magister est transférée à Kolwezi-Kengere avec ses pilotes et le personnel de maintenance sous le commandement du lieutenant Delin. Afin d'exécuter des exercices de tir et de bombardement, les lance-bombes sont installés sous les ailes et ils sont armés de deux mitrailleuses de 7,5 mm AA-52/MAC-52 avec 300 coups. Des bombes de 50 kg factices sont placées sous les ailes. Ces bombes factices sont lâchées sur la plaine de tir en semi-piqué à 350 kts sous un angle de 30°. Kolwezi-Kengere est un aérodrome de 3e catégorie (classe "E") dont la piste longue de 1750 mètres est accessible aux DC-4. Il sert d'escale aux appareils civils, notamment d'Air Katanga et échappe à la curiosité des observateurs de l'ONU. Il ne dispose pas de station météorologique. Heureusement, le climat du Sud Katanga est idéal pour le vol, car il ne pleut que 110 jours par an en moyenne durant la saison des pluies qui commence en septembre. Les seuls renseignements donnés par le chef d'aérodrome avant chaque vol se résument à la direction du vent (donnée par la manche à air), la nébulosité, la visibilité et le plafond autour du terrain d'atterrissage !

L'aérodrome dispose d'un hangar, mais le ravitaillement des appareils en carburant s'effectue avec des fûts d'essence et une pompe à main.


Détails de l'armement du Fouga CM170 - mitrailleuses MAC - 1961

C'est un aérodrome inachevé. C'est seulement en octobre 1961 que l'aérodrome sera muni d'une tour de contrôle avec station de radiocommunication. Aucun éclairage n'existe pour les vols de nuit et l'aéroport ferme à la nuit tombée. Pendant leur séjour au Katanga, le personnel navigant, le moniteur et les techniciens français logent dans un excellent hôtel de huit chambres : "La bonne Auberge". Ils disposent de la piste de l'aéroclub comme aérodrome de diversion et les appareils peuvent se mettre à l'abri de l'ONU sur la piste d'atterrissage de Kisenge près de la frontière d'un pays ami : l'Angola.
Le 16 juin 1961 en début d'après-midi, le conseiller militaire Weber est renvoyé en Belgique. Il se rend à la Luano et a droit aux honneurs militaires. Il embrasse l'étendard de la Gendarmerie Katangaise, puis il embarque à 13h20 dans un DC-7 de la Sabena qui est escorté durant une partie du trajet par l'escadrille de Fouga revenue de Kolwezi à cette occasion. Selon les directives de la section G3 de l'Etat-Major des Forces Armées Katangaises, les avions à réaction Fouga sont chargés des missions d'attaques au sol en appui-feu pour les troupes terrestres ou sur des objectifs reconnus par les missions photographiques. En réalité, ils ne participent jamais aux opérations contre les rebelles bien qu'ils puissent être armés de mitrailleuses et qu'un lot de 400 bombes de 50 kg soit stocké à la poudrière de Kibembe.
Un terrible accident endeuille l'Avikat durant la préparation du défilé de l'indépendance du 11 juillet. Le pilote Jean-Marie Dagonnier, un peu casse-cou, adore voler au ras du sol "pour effrayer les lapins" et le 23 juin 1961, il effectue un vol au ras des pâquerettes avec le Fouga "KAT-91". Il a comme passager le mécanicien hollandais Leonardus Kok. Il accroche une ligne à haute tension lors d'un passage au-dessus de l'ancien aérodrome d'E'ville et l'appareil s'écrase au sol, tuant les deux occupants. Le capitaine Van Risseghem saute dans sa jeep et coupe à travers la brousse pour arriver au plus vite sur le lieu de l'accident. José Magain est fort affecté par la mort de son ami et il lui est interdit de voler pendant quelques jours. Le colonel Cassart, grand fournisseur de matériel militaire au Katanga, représentant pour l'Afrique des "Poudreries Réunies de Belgique" et de la firme "Dornier Flugwerke", vante au ministre Munongo les avantages du bimoteur léger Dornier DO-28A1. Jean Cassart réussit à lui vendre six exemplaires de cet appareil à ailes hautes pour l'Avikat. En vue de s'opposer à un éventuel désarmement de la Gendarmerie par l'ONU, le major Hirsch étudie un plan d'opération pour l'escadrille de Fouga, réduite à un seul appareil le "KAT 93". Le "KAT 92" est en panne à la Luano. Cet appareil affecté au capitaine Van Risseghem y est bloqué depuis août 1961. Au cours d'une inspection des turbines, le calot d'un mécanicien noir est aspiré lors du point fixe et cause d'importants dommages. Il est impossible de le réparer sur place et l'unique réacteur de rechange a déjà été placé sur un des appareils. Jan Van Risseghem est un des rares pilotes militaires capables d'effectuer l'instruction en vols de nuit et il tente d'inculquer des notions de vol nocturne aux pilotes Verloo et Bracco sur le Fouga durant le mois d'août 1961. Il ne peut malheureusement pas mener à bien cet apprentissage. Il vole plusieurs fois sur le Fouga "KAT 93" notamment le 10 août avec De Luigi pour un "aircraft/test". Il effectue au total dix heures de vol. C'est son dernier vol sur le "KAT-93", car cet avion d'entraînement doit gagner la plaine d'aviation de Kisenge. Un Piper y est également envoyé. La situation militaire se dégrade sérieusement à cause de l'ONU. Elle lance l'opération Rhum Punch et arrête les Européens de la Gendarmerie et de l'Avikat. Une centaine de mercenaires échappent à la rafle. Delin et Magain restent à Kolwezi avec les techniciens de l'adjudant Di Bartolomeo et le capitaine Ngosa. Après l'opération Rhum Punch le 28 août 1961, Van Risseghem est expulsé vers la Belgique où il débarque en septembre. Il rejoint Anvers en train et retrouve son épouse à Lint.
La Force des Nations Unies déclenche l'opération "Morthor" à quatre heures du matin le 13 septembre 1961. Plusieurs membres du gouvernement katangais échappent au coup de filet et la Gendarmerie, commandée alors par le général Muke, refuse de se laisser désarmer et résiste par le feu de ses armes. Les gendarmes sont appuyés par quelques mercenaires, dont un groupe de Français et de



Le Fouga 93 et le pilote Van Risseghem

Belges mené par René Faulques qui est une des figures marquantes de cette période de combats à Elisabethville. Le moniteur de vol et le détachement de techniciens spécialisés de Potez Air Fouga rentre en France par l'Angola suite aux combats. Le Cpn Ngosa contacte Kisenge par un appel radio. Il rappelle à Kolwezi les pilotes Magain et Delin isolés dans la brousse avec le Fouga "KAT-93" et un Piper Tripacer. En fin d'après-midi, ils se posent à Kengere à bord du Piper au grand dam de l'officier katangais qui attend le Fouga pour exercer des représailles à l'encontre de l'ONU. Comme il est déjà tard les deux aviateurs passent la nuit à la "Bonne Auberge" et dès l'aube, ils retournent à Kisenge. Magain prend les commandes du Fouga et Delin celles du Piper pour rejoindre Kolwezi. Le jet d'entraînement s'y pose le 14 septembre vers 9h30 et aussitôt les techniciens de l'Avikat s'affairent pour l'armer. A défaut de munitions de 7,50 mm pour les mitrailleuses, on décide d'utiliser du calibre 7,62 mm après avoir alésé les canons dans un atelier de l'UMHK et on improvise un système de visée pour les bombes de 50 kg accrochées sous les ailes. Les techniciens de l'adjudant Di Bartolomeo font ce qu'ils peuvent. José Magain décolle au début de l'après-midi aux commandes du Fouga pour effectuer un vol d'observation avec le chef d'escadrille Delin comme co-pilote. C'est leur première mission de guerre. Ils survolent la route Elisabethville-Jadotville, mais ne détectent pas la moindre présence de la colonne de l'ONU "Kane1" qui leur a été signalée. Ces casques bleus tentent de dégager la compagnie irlandaise encerclée par les Katangais à la périphérie de Jadotville. Un essai des mitrailleuses effectué dans une zone déserte provoque leur enrayage. De retour à la base, l'avion y est préparé pour une nouvelle mission, l'attaque de la compagnie d'Irlandais encerclée à Jadotville. Vers 15 heures, il lâche deux bombes de 50 kg sous un angle de 30°, puis mitraille les véhicules et les positions. José Magain poursuit son vol à basse altitude avec le soleil dans le dos et vide ses dernières cartouches sur le cantonnement des Irlandais. De retour à Kolwezi, l'avion est préparé pour une troisième mission. Il reprend les commandes et effectue une nouvelle attaque vers 17h00 sur le camp irlandais. Il se présente à une hauteur de 2000 mètres, effectue un alignement et un piqué jusqu'à mille mètres, lâche des bombes et redresse, puis mitraille les positions. Peu après l'attaque, le commandant Quinlan contacte son QG à Elisabethville pour faire son rapport, ses véhicules sont détruits et deux soldats sont blessés. Il signale l'effet dévastateur de ces raids aériens sur le moral de sa troupe. Le vendredi 15 septembre, Magain et Delin changent d'objectifs se montrant deux fois à Baka et deux fois à Elisabethville, la capitale du Katanga qui résiste toujours. A l'approche de Baka, José Magain prend pour cible un DC-3 sans marque apparente de la Croix Rouge alors qu'il transporte des blessés de Kamina à Léopoldville. Le bimoteur, bien que touché, poursuit sa route car l'emploi de 7,62 mm pour le combat Air/Air s'avère sans effet contre de gros avions. Lors de cette mission sur Baka, qu'il connait bien pour y avoir suivi l'entraînement au pilotage sur Harvard, il détruit le quadrimoteur "G-APIN" sur le tarmac de Lumwe, puis il endommage le C-119 italien "46-14" de la 46e Aerobrigata, blessant le sergent Di Trani et deux Congolais. Il s'en prend ensuite à la tour de contrôle et réussit à la mettre hors d'usage. Il salue les Suédois de la tour de contrôle d'un message en anglais leur promettant de revenir les voir ! Il se dirige ensuite vers l'aérodrome de la Luano et y lâche trois bombes dont une détruit le DC-4 "OO-ADN" d'Air Katanga. Son raid fait des blessés dont le commissaire Bocheley Davidson envoyé par le gouvernement de Léopoldville pour reprendre en main le Katanga. La quatrième bombe, il la destine aux casques bleus indiens qui occupent le Lido. Le vendredi 16, sa présence dans le ciel de Jadotville empêche le décollage de l'hélicoptère qui vient d'apporter du ravitaillement à la garnison irlandaise encerclée. Il s'en prend ensuite à la colonne de secours qui tente de franchir la Lufira. Vers 11 heures, Magain surprend le convoi à la hauteur de Luishia. Le pilote change de méthode et mitraille, puis bombarde. Un bus est incendié. A sa seconde apparition, il prend pour cible les camions. Il est midi et les casques bleus cassent la croûte. Lorsque la colonne "Kane2" parvient à la Lufira, la compagnie de Gurkhas qui tente de s'emparer du pont est assaillie de part et d'autre de la route sur la rive droite par la Gendarmerie Katangaise. Forcée au repli, son repos est perturbé par une troisième attaque du Fouga. Une bombe explose près d'une termitière et quatre soldats indiens sont tués. Lors de sa quatrième mission, Magain lâche une bombe qui éclate près du bus transportant les munitions de mortier. Un rien trop loin pour provoquer une hécatombe. Le samedi 17 septembre, le Fouga réapparait dans le ciel de Baka et à Elisabethville. En début de matinée, il endommage au sol un DC-4. En fin de matinée, il surprend Conor Cruise O'Brien qui reçoit deux journalistes au Clair Manoir. Le rôdeur solitaire lâche deux bombes pendant que tout le monde court vers les abris. Ensuite il mitraille les bâtiments du QG/ONU. L'après-midi, lors de sa seconde mission dans le ciel Evillois, il bombarde et mitraille les Irlandais qui tiennent le tunnel de la chaussée de Kasenga. De retour à Kolwezi, José Magain se repose car il est exténué et le jet d'entraînement a besoin d'être contrôlé. Les chefs militaires des NU à Elisabethville, qui ont sous-estimé la valeur de la Gendarmerie Katangaise, sont pris au dépourvu par l'action du "rôdeur solitaire" dans le ciel katangais. L'unique avion de combat que compte l'Avikat réussit à paralyser en partie le ravitaillement des troupes de l'ONU, car l'aviation

de transport ne peut voler que de nuit. Avec quelques bombes et deux mitrailleuses, José Magain joue un rôle primordial dans la reddition des Irlandais encerclés à Jadotville et la capture de l'hélicoptère venu leur apporter du ravitaillement. Il effectue cinquante missions et son tableau de chasse est plutôt éloquent : trois avions détruits au sol, trois avions endommagés au sol, une douzaine de véhicules et des installations mises hors d'usage. Il n'accomplit aucun tir Air/Air : car l'emploi du calibre de 7,62 mm pour le combat air-air s'avère insuffisant contre de gros avions.

Dag Hammarskjöld meurt dans la nuit du 18 septembre 1961 dans le crash du DC-6 qui l'emmène à Ndola (Rhodésie du Nord) où il doit rencontrer Moïse Tshombe. Pendant ce temps, le colonel Cassart contacte Jan Van Risseghem. Il lui donne rendez-vous à Brazzaville, car il accompagne le moniteur Schäfer dans un bimoteur Dornier Do 28A à ailes hautes qui doit être livré d'Allemagne par "Dornier-Flugwerke GmbH". Van Risseghem part en avion à Paris le 16 septembre et embarque peu de temps après au Bourget dans un vol UAT pour Mayamaya, l'aéroport de Brazzaville. Le 20 septembre 1961, il se rend à la tour de contrôle et demande l'autorisation d'effectuer huit décollages et huit atterrissages sur la piste de Mayamaya. Jan Van Risseghem se familiarise à voler avec le pilote Schäfer sur Dornier Do 28A1, puis il fait un vol en solo dans la journée. Van Risseghem décolle ensuite de Brazza avec le Dornier Do 28A 3016 accompagné du Colonel Cassart le 21 septembre. Ils atterrissent le 22 septembre à Kolwezi en effectuant une escale à Henrique di Carvalho en Angola. Ils préviennent le lieutenant Delin et le capitaine Ngosa de l'arrivée prochaine de quatre autres Do28A par la voie aérienne. Des pilotes de l'Avikat ont été contactés en Europe (le 6ème appareil ne sera jamais livré).

Suite à la mort de Dag Hammarskjöld, l'ONU met sur pied une commission d'enquête qui conclut à un accident dû à la fatigue de l'équipage du DC-6. Moïse Tshombe autorise la commission d'enquête à visiter l'aérodrome de Kengere à Kolwezi et le Fouga est bloqué au sol. Delin leur explique qu'il est impossible au Fouga d'effectuer une mission d'interception à Ndola, qui est hors du rayon d'action du jet d'entraînement; Jan Van Risseghem n'a donc pas été mêlé au crash de l'avion de M. Hammaskjöld à Ndola comme certains affabulateurs tentent de le faire croire. Décoller de nuit sans bulletin météo d'une piste non éclairée est impossible d'autant plus que le rayon d'action du Fouga est insuffisant pour rejoindre Ndola.

Selon le général e.r. Karel Vervoort, le pilote ne dispose pas de réservoir auxiliaire en dehors des tiptanks standard du Fouga, et n'a ni de collimateur air-air, ni de munitions adaptées à l'interception d'un avion de type DC-6. Il ajoute qu'il faut rester très prudent quant à l'exploitation des chiffres d'usine trop favorables. Les vraies performances du Fouga dépendent surtout de la hauteur du terrain d'aviation d'où il décolle et atterrit, et de la température. Au Katanga, il faut compter sur une perte de 25% de la puissance moteur en raison de ces deux éléments. Et tout ceci sans armement adéquat ! Le Fouga n'intervient pas lors du second conflit contre l'ONU en décembre 1961 et il échappe de justesse aux jets suédois. Il est évacué vers Kisenge et y restera jusqu'à la fin de la sécession katangaise. Il est alors transporté en Angola et abandonné à l'aéroport de Loanda. Jan Van Risseghem a une conduite héroïque lors du second conflit contre l'ONU. Il bombarde la Luano de nuit avec des bombes de 12.5 kg avec l'appareil Dornier 3016 à ailes hautes camouflé sommairement de peinture foncée. Il démissionne de l'Avikat au début de l'année 1962 et rentre en Belgique. ■

Photos de la collection des auteurs de l'article.



Fouga CM.175 Zéphyr de la Force aérienne navale française. Aéroport de Toulon-Hyères. Photo Peter Ellis. Wikipedia.

LES RUSSES AU CONGO BELGE (3/3)

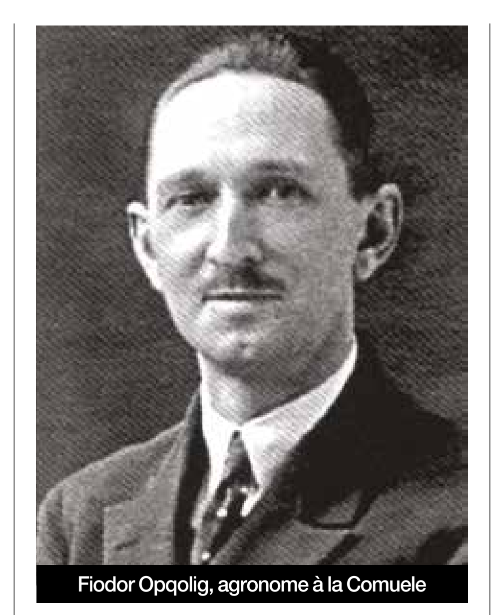
La revue poursuit et achève ci-après l'article du prof. Ronin sur l'apport des Russes au Congo belge (voir la partie 1/3 dans le n°48, la partie 2/3 dans le n°49). Cette fort intéressante contribution permet de mieux comprendre comment s'est construit l'énorme pays au cœur de l'Afrique.

PAR VLADIMIR RONIN

II. 1930 : Les colons

Il est bien évidemment impossible d'énumérer ici tous les secteurs professionnels où, entre 1920 et 1960, l'on pouvait rencontrer des exilés de la Russie dans les possessions belges en Afrique. Mais il ne faut surtout pas oublier un groupe très intéressant qui ne cessait de s'élargir : les colons. L'histoire des ressortissants russes travaillant à leur propre compte a commencé au seuil du XXe siècle déjà, avec des petits commerçants et artisans juifs au Katanga. Les réfugiés antibolcheviques d'après 1920 n'ont pas non plus attendu longtemps pour tenter, eux aussi, une expérience d'industriels, planteurs, etc. Le premier sur lequel nous avons suffisamment de renseignements est le pilote de guerre Mikhaïl Lavrinovsky, ancien capitaine d'un régiment de cuirassiers et maréchal de la noblesse du district de Gomel, en Biélorussie.

Vers 1925, après quelques années en tant que pilote dans une société privée dans la province de l'Equateur, il a quitté le service pour s'installer à son propre compte. Non loin de son ancien aérodrome, il a établi une scierie et une menuiserie. Le Russe a appris aux Noirs à scier des planches et à les utiliser pour en faire des portes, fenêtres, tables et chaises. Plus tard, il prit en concession une île du lac Tumba qu'il transforma en champs et pâturages pour bétail. "Il vivait très près du Noir, un peu comme un grand seigneur, mais jamais comme les seigneurs féodaux durs et égoïstes", lit-on dans la Biographie Coloniale Belge. Depuis 1925, quelques-uns de ses compatriotes ont


Fiodor Opqolig, agronome à la Comuele

plus ou moins suivi son exemple, l'un comme photographe indépendant à Léopoldville, l'autre comme planteur de café à la frontière de l'Angola et un autre encore a lancé, sans beaucoup de succès d'ailleurs, une petite compagnie de transports tout près du lac Kivu.
La crise économique mondiale du début des années trente a été un vrai désastre pour l'émigration russe en Afrique centrale. Selon les statistiques officielles, il y avait en 1929 182 Russes au Congo belge et 13 au Ruanda-Urundi (sans tenir compte des enfants mineurs). Deux ans plus tard, leur nombre était en chute libre : vers le 1er janvier 1933, la colonie n'en comptait que 113 et le territoire sous mandat belge seulement 6. Certes, ces chiffres ne comprenaient pas les émigrés russes qui avaient déjà obtenu la nationalité belge, mais ceux-ci ne constituaient, à l'époque, qu'une quantité négligeable. Aussi bien le gouvernement que les sociétés privées supprimaient des emplois et c'étaient, bien évidemment, les étrangers que l'on licenciait en premier. Ce n'est qu'à partir de 1934 que la diaspora russe a connu un nouveau développement, mais elle n'atteindra plus jamais le niveau des années 1928-1929. Pour la période entre 1935 et 1960, nous estimons la population russe du Congo et du Ruanda-Urundi entre 140 et 150 personnes.

Ce ravage économique a incité des coloniaux à s'installer à leur propre compte. Toujours plus de Russes, eux aussi, après un ou deux termes comme employés, ne cherchaient plus de nouveau contrat, mais prenaient en concession quelques 50 à 100 hectares de terre pour mettre sur pied une plantation. Ils cultivaient le café mais aussi le quinquina, les palmiers à huile, le thé, les légumes, les plantes médicinales, etc. Certains y ajoutaient de l'élevage avec une laiterie, une fromagerie ou un fumoir. La plupart des planteurs et éleveurs russes se sont installés dans l'est de la colonie avec une préférence marquée pour la région d'Ituri, non loin du lac Albert ou pour les alentours du lac Kivu, sans oublier les collines du Ruanda. Dès les années trente, des "ilôts" russes se sont formés en Ituri et dans le sud du Kivu, où un petit monde d'émigrés se fréquentait amicalement.

Les colons russes ne s'occupaient pas que de l'agriculture et de l'élevage. Dans les annuaires du Congo belge, nous trouvons des exilés de Russie devenus commerçants, garagistes, propriétaires d'une carrière ou d'une mine d'or… Georges Rovnitsky, juriste d'Odessa,

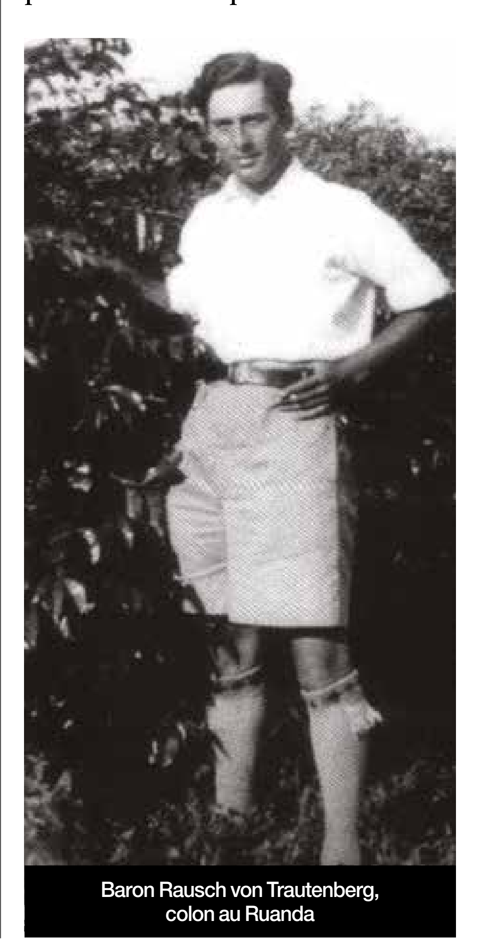
avait travaillé de 1923 à 1928 pour différentes firmes commerciales au Ruanda-Urundi et au Kivu. La crise l'a poussé à ouvrir sa propre petite entreprise : avec un camion, il faisait le tour des Européens du sud du Kivu pour leur livrer des produits alimentaires qu'il importait des magasins belges Delhaize. En outre, il possédait une plantation de café. Cela n'a probablement pas bien marché car en 1938, il a transféré sa résidence à Stanleyville pour entamer une carrière de gestionnaire de contentieux. N'ayant que peu de clients, il s'est consacré à ce qui allait devenir l'œuvre de sa vie : quinze ans durant, de 1939 à 1953, il sera l'éditeur, le rédacteur et parfois même le seul auteur du journal L'Echo de Stan, un des cinq quotidiens de la colonie belge. A Stanleyville tout le monde le lisait.

La guerre de 1940-1945 et l'après-guerre ont encore renforcé chez les "Congolais russes" cette tendance à devenir planteur ou industriel indépendant. Ils quittaient chacun à leur tour le service public ou les grandes sociétés pour mettre sur pied leur propre entreprise, que ce soit une plantation, un élevage, une mine, une compagnie de transports ou de construction, ou bien, pour les médecins, un cabinet privé. Surtout à Costermansville (actuellement Bukavu) et aux alentours, les familles Sokolsky, Scouridine, Koutchine, Michelson, Ossossoff et d'autres, appartenant presque toutes à la vieille noblesse russe, ont contribué au rayonnement international et élitaire de la province du Kivu, royaume des colons par excellence.

Quel travail pour les femmes exilées ?

Au départ, la diaspora russe de la colonie belge constituait un monde presque exclusivement masculin. Ce n'est que vers la fin des années trente que la part des femmes s'est élevée à quelques 30%. La plupart d'entre elles étaient des épouses arrivées avec leurs maris ou par après : elles s'occupaient de la maison et des enfants. Quelques femmes russes ont cependant exercé pendant un certain temps une profession au Congo. Citons pour les années 1922-1927 le cas des trois infirmières : Maria Varchavsky, Maria Pogoriletsky et Maria Koudriavtseff. Les deux dernières étaient amies depuis la guerre civile en Russie où elles soignaient les malades et les blessés dans l'armée de Wrangel. En Belgique, elles sont entrées ensemble au service de la santé publique colonial en qualité d'infirmières. Juste après leur arrivée au Congo, à Boma, Maria Pogoriletsky a épousé un compatriote et a quitté le service, tandis que Maria Koudriavtseff a travaillé deux ans avant de se marier, à son tour, avec un Russe.

Le Dr Genia Sokolsky-Bragar, diplômée en médecine de l'Université de Gand, est une exception célèbre. Son époux, l'ingénieur chimiste Mikhaïl Sokolsky, a été le premier émigré russe à avoir établi en 1929 sa propre plantation près du lac Kivu. Tandis qu'il passait son temps à réaliser des expériences avec des plantes et des engrais, sa femme avait ouvert son cabinet privé où elle professait en tant que médecin officiel.


Baron Rausch von Trautenberg, colon au Ruanda

Un autre cas tout à fait unique : la carrière coloniale de Natalia Anitchkoff, née Pantchenko, chimiste, à qui l'Union Minière à Elisabethville confia en 1936 un travail important dans un des laboratoires chimiques.

Les femmes russes qui avaient leur propre petite entreprise dans la colonie se comptaient sur les doigts de la main. En 1933, lorsque l'agronome Konstantin Nebolsine voulut revenir pour son second terme au Congo, sa mère, Anna Nebolsine, veuve d'un vice-amiral du tsar, âgée de 61 ans, l'accompagna pour s'installer seule dans leur maison privée en Ituri, à l'ouest du lac Albert. A l'aide de son cuisinier avec lequel elle avait pu quitter en 1925 l'Union Soviétique, la vieille dame a mis sur pied une ferme d'élevage de porcs, un fumoir et une beurrerie.

Depuis 1938, elle travaillait toute seule, avec une énergie et une ténacité extraordinaires. Ses spécialités de charcuterie avaient une excellente réputation et se vendaient dans tout le nord-est du pays. Les années passaient mais "la veuve de l'amiral", comme on l'appelait, ne voulait toujours pas céder à l'âge. Dans l'après-guerre, comme tant d'autres colons, elle a même diversifié ses activités en y ajoutant le quinquina, les fraises, les conserves de fruit et la volaille

Les "ilôts" russes

Lorsqu'une grande société employait une dizaine de Russes ou davantage, ou qu'un certain nombre de colons originaires de Russie habitaient non loin les uns des autres se formaient ça et là de véritables "ilôts" russes. Les compatriotes se rencontraient à une table de bridge, à un diner ou tout simplement devant une bouteille de vodka et se plongeaient, parfois jusqu'aux petites heures du matin, dans des conversations nostalgiques sur les guerres où ils avaient combattu ou sur le bon vieux temps en Russie. Presque tous officiers dans la guerre de 1914-1918 et/ou dans la guerre civile, ils se remémoraient leurs régiments, les champs de batailles, leurs camarades morts, etc. Les jeunes,

qui étaient encore enfants en Russie, s'échangeaient plutôt des souvenirs de leurs années d'études aux Universités de Louvain ou de Liège.

A peu près les trois quarts des émigrés russes dans la partie belge de l'Afrique étaient issus de la même couche sociale : la noblesse. Aussi leurs idées politiques étaient-elles plus ou moins sur la même longueur d'onde : droite conservatrice et monarchiste.

Beaucoup s'étaient connus auparavant en Belgique et avaient des amis communs. Néanmoins, il n'y a jamais eu d'organisations russes au Congo belge. La plupart des coloniaux russes étaient dispersés sur environ 2000 km et, particulièrement dans les années 1920 et 1930, considéraient avant tout leur séjour en Afrique comme quelque chose de provisoire, de limité dans le temps. Leurs organisations sociales, politiques et culturelles, leurs églises et leurs journaux sont toujours restés en Europe. Après un terme de deux ou trois ans ou lors d'un congé de six mois en Belgique ou en France, ils réintégraient aussitôt les structures existantes dans les milieux d'émigrés et belges. Ils renouaient les liens avec leurs familles, leurs amis, leurs camarades d'études ou de régiment, par correspondance et à l'aide de la presse russe qu'ils recevaient régulièrement par la poste.



Georges et Anastasia Rovitsky et leur journal, 1947

Conclusion

Il nous est impossible d'aborder dans cet aperçu tous les aspects de l'histoire des Russes au Congo belge. Leur vie privée, leurs intérêts culturels, leurs attitudes et stratégies vis-à-vis des Congolais, mais aussi d'autres Européens, de tout cela il nous fallait faire abstraction ici. Nous pouvons renvoyer le lecteur à notre livre, en deux volumes, qui raconte l'épopée des Russes en Afrique centrale (1870-1970) en détail. Malheureusement, ce livre n'est pas encore traduit en français. ■


Anne Nebolsine, colon près de Nioka, avec ses petits-enfants

Sources

Le lecteur lira avec intérêt la prestigieuse revue Patrimoine russe, édition septembre 2018, n°7, où l'original du présent article est paru, comprenant toutes les références utiles, non reprises dans la présente version.

Le digest de l'épopée russe au Congo belge est tiré de Ronin, V., Russkoe Kongo, 1870-1970 (Le Congo russe, 1870-1970) vol 1-2, Moscou 2009.

L'article est publié avec l'autorisation et de l'auteur et de la revue d'où il est tiré.

A MEDITER

Poème de Fiodor Tiouttcheff, poète russe, daté de 1838 et écrit en français, dont l'esprit s'applique aussi un peu aux liens tressés entre Russes et Congolais au Congo belge.
Avec peut-être un peu trop de pessimisme !
(fh)

Nous avons pu tous deux, fatigués du voyage,
Nous asseoir un instant sur le bord du chemin-
Et sentir sur nos fronts flotter le même ombrage,
Et porter nos regards vers l'horizon lointain.

Mais le temps suit son cours et sa pente inflexible
A bientôt séparé ce qu'il avait uni,
Et l'homme, sous le fouet d'un pouvoir invisible,
S'enfonce, triste et seul, dans l'espace infini.

Et maintenant, ami, de ces heures passées,
De cette vie à deux, que nous est-il resté ?
Un regard, un accent, des débris de pensées.-
Hélas, ce qui n'est plus a-t-il jamais été ?

Extrait de la revue citée, p.72

NELE MARIAN

Archives et Musée de la Littérature (voir présentation dans le n°49, page 34), nous livre ci-après, sous la plume de Jean-Claude Kangomba Lulamba, une deuxième contribution, assortie d'une réflexion sur les aléas du bilan patrimonial de la littérature congolaise.

PAR JEAN-CLAUDE KANGOMBA LULAMBA *

En 1992 paraît, dans un collectif dirigé par Marc Quaghebeur, un article[1] interpellant sur le recueil Poèmes et Chansons de Nele Marian. Antoine Tshitungu Kongolo, l'auteur, y déplore notamment le fait que le nom de cette poétesse soit absent de l'ouvrage de référence qu'est La Littérature zaïroise de langue française (1945-1965)[2] de Dieudonné Kadima-Nzuji Mukala. C'est également le cas chez un autre critique congolais, Alphonse Mbuyamba Kankolongo qui, dans une monographie similaire[3], passe directement de Badibanga[4] (1931) à la création de La Voix du Congolais (1945).

Pourtant, relève Antoine Tshitungu, le Belge Gaston-Denys Périer, "historien averti des lettres coloniales" (p. 172), affirme que Nele Marian est bien "née d'une mère congolaise"[5]... Mais confronté à la modicité des informations bio-bibliographiques sur la poétesse, le critique s'assigne dès lors pour tâche de démontrer son appartenance au patrimoine littéraire congolais grâce à "une lecture attentive et scrupuleuse du texte"[6] (p. 172), espérant de cette manière pouvoir l'intégrer dans la "galerie des pionniers, à côté des Antoine-Roger Bolamba et Paul Lomami Tchibamba"[7].


Jean-Claude Kangomba Lulamba

1. Les termes de la controverse

Cette entreprise de légitimation patrimoniale déclenche aussitôt une vive polémique chez les théoriciens de la littérature congolaise ; polémique qui ne connaît toujours pas de répit à ce jour. Je ne signalerai que deux réactions caractérisées, l'une par sa virulence, et l'autre par sa modération. Dans son étude sur la poésie zaïroise parue dans le collectif dirigé par Pierre Halen et János Riesz[8], voici le point de vue du critique Bertin Makolo Muswaswa : "Nele Marian, une métisse née à Lisala d'une mère congolaise, avait publié dès 1935 un recueil intitulé : Poèmes et Chansons, dont la thématique et la rythmique, d'après A. Tshitungu Nkongolo, peuvent la faire figurer parmi les pionniers des lettres zaïroises de langue française. Mais se reconnaît-elle nègre ?"[9] . S'ensuivent des considérations sur le désir des métis d'être assimilés à la race blanche, alors que les Blancs sont unanimes pour les considérer comme des "Nègres" [10]...

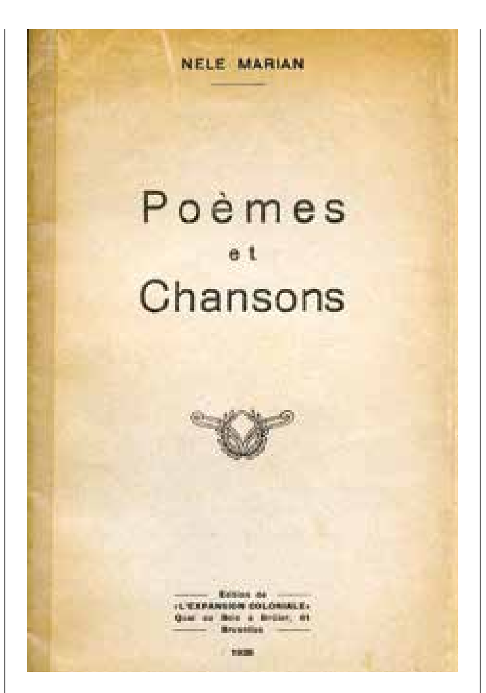
Au vu de la démarche d'Antoine Tshitungu et du questionnement de Bertin Makolo, la controverse permet de mettre en lumière une question intéressante : "quels sont les critères à partir desquels on peut délivrer une carte de nationalité à une œuvre

1. Antoine Tshitungu Kongolo, « Une lecture de Poèmes et Chansons de Nele Marian », in Marc Quaghebeur (dir), Papier blanc, encre noire. Cent ans de culture francophone en Afrique centrale (Zaïre, Rwanda et Burundi), I, Bruxelles, Labor, 1992, p. 171-178.
2. Dieudonné Kadima-Nzuji, La Littérature zaïroise de langue française (1945-1965), Paris, ACCT et éditions Karthala, 1984.
3. Alphonse Mbuyamba Kankolongo, Guide de littérature zaïroise de langue française (1974-1992), Kinshasa, Ed. universitaires africaines, 1993, p. 13.
4. Thadée Badibanga, L'éléphant qui marche sur des œufs, Bruxelles, L'Eglantine, 1931. Cet auteur a lui-même été l'objet d'une controverse quant à son statut de premier écrivain (cfr. notre article sur Badibanga dans le numéro 49 (2019) de la revue Mémoires du Congo et du Ruanda-Urundi, p. 32-34).
5. Gaston-Denys Périer, Petites Histoire des lettres congolaises de Belgique, 2e éd., Collection nationale, 2e série, 13, Bruxelles, Office de Publicité, 1944, p. 79.
6. Antoine Tshitungu Kongolo, op. cit., p. 172
7. Dans l'historiographie littéraire congolaise, il est généralement admis que Paul Lomami Tchibamba est le premier romancier congolais, avec Ngando le crocodile, premier prix de la Foire coloniale de 1948, organisé à partir de Bruxelles. Quant à Antoine Roger Bolamba, l'unique rédacteur en chef qu'a connu La Voix du Congolais (périodique officiel tenu par les Congolais), il serait le premier poète avec Esanzo, chants pour mon pays, publié en 1955 chez Présence Africaine, avec une préface de Léopold Sédar Senghor.
8. Pierre Halen et Janos Riesz (dir.), Littératures du Congo-Zaïre. Actes du colloque international de Bayreuth (22-24 septembre 1993), Amsterdam-Atlanta, GA, Matatu 13-14, 1995, p. 51-83.
9 Bertin Makolo Muswaswa, « La poésie zaïroise : 1945-1990 », in Pierre Halen et Janos Riesz (dir.), Littératures du Congo-Zaïre. Actes du colloque international de Bayreuth, op. cit., p. 52.
10 Ibidem.

littéraire ? Faut-il tenir compte de la nationalité de l'auteur, du contenu de son œuvre ou des deux ?"(11)
Le critique n'apporte malheureusement pas de réponse à ces interrogations cruciales, mais préfère jouer à la prudence en gardant – provisoirement – à Antoine Roger Bolamba sa place de "premier poète congolais". Car il s'agit bien de cela : ne pas prendre le risque de déboulonner un patriarche qui, bien avant l'indépendance, s'est donné corps et âme à la promotion de la culture et des lettres congolaises, notamment à travers ses nombreuses publications dans La Voix du Congolais, organe de presse dont il était le responsable. Nous y reviendrons.
La deuxième réaction, nous la devons à l'Italienne Silvia Riva, auteure d'une importante monographie(12) sur la littérature congolaise de langue française.
Confirmant que Nele Marian est bien la fille d'un Belge flamand et d'une Congolaise, elle ne peut s'empêcher de déplorer l'attitude de certains analystes à son égard : "renier la poétesse comme "blanche" sous prétexte qu'elle était métisse et avait surtout vécu en Belgique – comme une partie de la critique semble prompte à le faire – serait précipité"(13). Et Silvia Riva de rejoindre la position d'Antoine Tshitungu : "En attendant de pouvoir réunir de plus amples informations biographiques sur Nele Marian, nous trouverons utile d'ouvrir la plaquette et de laisser parler la poésie"(14).

2. Le mystère "Nele Marian"

Qui est Nele Marian ? Question qui n'a reçu à ce jour que des fragments de réponse (parfois contradictoires),



tant les informations se font rares sur son parcours de vie. Jacques Nantet, critique littéraire français, va jusqu'à la considérer comme un homme(15). Ce n'est d'ailleurs pas la seule approximation de son texte car il date ses poèmes de 1930 (au lieu de 1935), en marge d'autres erreurs vraiment gênantes pour un critique aussi averti ("Lamami Tshibomba" au lieu de Lomami Tchibamba ; "Nganda (1950)", au lieu de Ngando (1949), et j'en passe).
Antoine Tshitungu affirme avoir "exhumé" le recueil de Nele Marian du fonds Robert Van Bel du Centre de Documentation africaine à la Bibliothèque royale Albert Ie à Bruxelles. Dans la publication tirée de sa thèse de doctorat(16), Tshitungu signale d'autres publications de la poétesse :
- Nele Marian, *La Légende du vieux bon Dieu*, Bruxelles-Paris, Les Ecrits, 1944 (dessin et bois de E.-A. Hermans).
- *Les Grands Faits de l'histoire du pays wallon*, Liège-Paris, Maréchal, 1944.
Quelques poèmes du fameux recueil avaient déjà paru dans la collection *L'Avenir belge*(17), avec cette notice de présentation de l'auteure : "Nele Marian, auteur mulâtre, est originaire de Lisala, Congo belge. Venue très jeune en Europe, son éducation et son instruction furent confiées à des éducatrices françaises qui lui inculquèrent, avec les premiers mots de leur langue, le goût des belles lettres".
Quant à Gaston-Denys Périer, il classe le recueil de Nele Marian dans la "littérature féminine coloniale"(18), à côté des écrits d'autres femmes comme Roger Ransy(19) et Jeanne Maquet-Tombu(20), faisant ainsi de son auteure une "Belge" à part entière.
Pour revenir à la question soulevée par Bertin Makolo à propos de la nationalité d'un auteur ayant vécu dans plusieurs pays, il y a d'abord lieu de distinguer la nationalité d'origine et la ou les nationalité(s) acquise(s). La nationalité d'origine est déterminée habituellement d'après le lieu de naissance (droit du sol) et/ou la nationalité des parents (droit du sang). Or la pratique, en ce qui concerne les créations culturelles, fait apparaître un nouveau phénomène : beaucoup d'auteurs africains, qui ont pris la nationalité des pays de leur résidence pour de multiples raisons (exil volontaire ou forcé), restent souvent répertoriés au patrimoine littéraire de leur pays d'origine. Tel est le cas, en Belgique, des auteurs Jean Bofane, Clémentine Nzuji-Faïk, ou encore Pie Tshibanda, pour ne citer que ceux-là(21). C'est le même phénomène qui a caractérisé les productions des écrivains coloniaux belges (encore que pour eux,

11 Ibidem.
12 Silvia Riva, Nouvelle histoire de la littérature du Congo-Kinshasa, Paris, L'Harmattan, coll. L'Afrique au cœur des lettres, 2006.
13 Ibidem, p. 31.
14 Ibidem.
15 Jacques Nantet, Panorama de la littérature noire d'expression française, Paris, Fayard, 1972, p. 169.
16 Antoine Tshitungu Kongolo, La présence belge dans les lettres congolaises. Modèles culturels et littéraires, Paris, L'Harmattan, 2008.
17 Nele Marian, Chansons et poèmes congolais, dans 1885-1935 : cinquante années d'activité coloniale belge, n° spécial de L'Avenir belge, (Anvers : Louis Smolders), 1935, p. 294. 1993), Amsterdam-Atlanta, GA, Matatu 13-14, 1995, p. 51-83.
18 Gaston-Denys Périer, Petites Histoire des lettres congolaises de Belgique, op. cit., p. 79.
19 Auteure, entre autres, de Tante Julia découvre le Congo, Dessins originaux d'Allard l'Olivier, Bruxelles, L'Expansion belge, 1932.
20 Dont une des publications les plus connues est Jeannot, gosse d'Afrique, préface de Pierre Ryckmans, dessins de l'auteur, Bruxelles, Office de publicité, 1950.
21 Il faut préciser ici que la nationalité congolaise est devenue « non cumulable » depuis la constitution de 2006

il n'y a pas eu de renonciation à leur nationalité d'origine[22].
Tout se passe comme s'il y avait un distinguo compétitif entre la nationalité de droit (carte d'identité) et celle de fait (ou d'origine).
Il est donc évident qu'un second critère intervient en sus de la nationalité de droit. Ce critère est de nature identitaire et sociologique, car il convoque régulièrement l'appartenance culturelle (voire "ethnique") de l'auteur. C'est ce qui explique, entre autres, ce phénomène amusant souvent pointé chez les chroniqueurs français à propos des acteurs culturels ou sportifs issus de la diaspora. Exemple : un Yannick Noah "Français" (voire Ardennais) lorsqu'il remporte un match de tennis, et "Franco-Camerounais" lorsqu'il le perd...
En ce qui concerne Nele Marian, on en est réduit à de pures conjectures, faute d'informations adéquates. Ce dont on est sûr est qu'elle pouvait prétendre autant à la nationalité belge que congolaise, même si l'expérience des métis[23] dans l'Afrique belge fait clairement pencher la balance en faveur de la nationalité congolaise. Pour la nationalité belge, en effet, le géniteur expatrié devait officiellement reconnaître l'enfant issu de l'union avec une Congolaise ; union qui, pour le cas des "ménagères"[24], se limitait très souvent à une cohabitation de fait, coïncidant avec le séjour du compagnon belge en terre africaine. De plus, il faut garder à l'esprit la grande réticence de l'autorité coloniale devant ce type d'union. Voilà pourquoi le cas de Nele Marian, arrivée en Belgique avant 1935, apparaît comme exceptionnel à tous égards[25].
Examinons, pour terminer, la piste "interne" au recueil, à savoir celle des thématiques africaines traitées selon une sensibilité identitaire sans équivoque.

3. Le recueil Poèmes et Chansons

Il contient huit poèmes non paginés, dont voici les titres : Kalinga (Berceuse), La Houlante, Mort en Brousse, Chanson de Pagayeurs, Sérénade à Jaky, Loin des Tam-tams, Congolina et La Barque de Bakundi. Il nous est impossible d'en faire une analyse poussée ici, par manque d'espace. En annexe à cette analyse, nous avons choisi de soumettre à l'appréciation du lecteur deux extraits significatifs, dans lesquels se lit clairement une opposition affirmée entre le "nous" congolais et le "eux" blanc, ouvrant ainsi la voie à un "choix de cœur", dans le chef de l'auteure.

4. Pour conclure

La controverse autour du statut "national" de Nele Marian montre bien que le "rêve d'étanchéité" que nourrissent certains critiques congolais entre le corpus belge et les prémices de la littérature congolaise semble, pour le moins, irréaliste dans la mesure où il fausse les perspectives et tronque les logiques mémorielles à l'œuvre dans l'interaction culturelle, fût-ce dans le contexte dont il est question ici : celui d'une situation coloniale marquée par la domination et la répression, lesquelles se lisent nettement dans les deux extraits ci-inclus. ■

*** Bio-express du**
Prof. Dr J.-C. Kangomba Lulamba

Jean-Claude Kangomba est docteur en Langues et Lettres de l'Université de Liège. Il est chargé de recherche aux Archives et Musée de la Littérature à Bruxelles et professeur d'université au Congo. Il est Directeur de la revue Congo-Meuse et auteur de plusieurs ouvrages littéraires et scientifiques, dont l'édition de l'œuvre complète de Stefano Kaoze, le premier intellectuel congolais (Stefano Kaoze, Oeuvre complète, Bruxelles, MEO & AML, 2018).

Chanson de Pagayeurs

I
Sur le grand fleuve où l'hippo nage
Nous pagayons.
Et lançons vers chaque rivage
Le doux refrain de nos chansons.
II
Puisqu'il nous faut servir un maître
Nous préférons
Ramer sans fin, libres, que d'être
Un serviteur en sa maison.

Congolina

I
Dans mon petit village au loin,
Des gens heureux ne font rien, rien
Que suivre des yeux les nuages
Calmes et doux ces gens très sages
Lorsque le ciel est bleu partout,
En leur case, dorment, c'est tout,
Dans mon village
II
Les fruits pendus aux bananiers,
Par la grimpette sont gagnés,
Et de leurs mains fines, les femmes
Cuisent le riz, versent le vin de Palme,
Et vont prendre chez les voisins,
Tout ce qui manque à leurs besoins,
Dans mon village.
III
Mais lorsqu'il faut payer l'impôt,
Fini le paisible repos,
Les ripailles, le bavardage,
Car, pris soudain d'un grand courage,
Au plus profond de la forêt,
Bêtes, et gens, tout disparaît,
Tout le village.
IV
Et quand les Messieurs blancs sont loin
Vers sa case chacun revient,
Très prudemment, par nuit sans lune,
Ils n'ont trouvé comme fortune,
Cachée aux creux de nos maisons,
Que vin de Palme et que chansons,
Dans mon village
V
Il arrive que par hasard,
Las d'être vieux, quelque vieillard,
S'en aille où sont allés nos Pères.
Alors, en guise de prières
Nous chantons près de leur tombeau
Pour qu'ils se souviennent là-haut,
De leur village

22. Pourtant, Juvénal Ngorwanubusa, dans La Littérature de langue française du Burundi (Bruxelles, AML & MEO, 2013), n'hésite pas à situer les prémices de la littérature burundaise écrite dans les productions culturelles et littéraires des pères Blancs en mission au Burundi, parmi lesquels les pères Van der Burgt, Bernard Zuure, et surtout, F. M. Rodegem.
23. A ce propos, lire la publication édifiante d'Assumani Budagwa, Noirs, blancs et métis, La Belgique et la ségrégation des métis du Congo belge et du Ruanda-Urundi (1908-1960), Céroux-Mousty, Edité par l'auteur, 2014, contact : noirsblancsmetismail.com
24. La littérature coloniale appelle «ménagères» les femmes congolaises compagnes des Blancs célibataires (ou non accompagnés) durant la période coloniale.
25. Il en est de même des autres Congolais présents en Belgique dès le début du 20e siècle, car il n'existait aucune filière «naturelle» d'émigration des autochtones congolais vers la métropole. Cette situation ne connaîtra une évolution significative qu'au lendemain de l'exposition universelle de 1958.

HISTOIRE D'UNE AMITIE (4)

Cette quatrième et ultime livraison (voir les numéros 48, 49 et 50 pour les trois précédentes), par différents abords achève le portrait du Prince Biroli, avant d'évoquer l'acte final qui le conduira à l'échafaud politique.

PAR LOUIS JASPERS

Joseph Biroli, étudiant intelligent et sérieux

Il n'était pas bûcheur mais travailleur régulier et intelligent. C'est seulement à de rares occasions que je croyais devoir lui rappeler qu'il ne devait pas trop se laisser accaparer par des amis envahissants. Il est vrai qu'il était rarement seul dans sa "cale" et pourtant il n'allait pas souvent chez les autres. Evidemment il n'était pas soumis, comme ses camarades de promotion, à cette tension permanente due au fait qu'une sélection extrêmement sévère avait lieu à la fin de la première année, selon le nombre d'administrateurs territoriaux dont allait avoir besoin l'administration coloniale à la fin de nos études. Je me souviens des chiffres de ma promotion : sur environ deux cents candidats, en 1946, l'examen d'entrée en a laissé passer 120 et le concours à la fin de la première année en a admis 30 en deuxième année ! Joseph n'était pas concerné par cette élimination sévère et donc plus à l'aise dans ce domaine. Il a pourtant très bien réussi ses examens et même fait mieux lors de sa seconde, et dernière année à l'U.C.

Dans sa lettre du 29 juin 1951, il m'écrit à Louvain où j'étais à l'École des Officiers de Réserve : "*J'ai très bien reçu ta carte pendant les examens, mais par manque de temps il ne m'a pas été possible de te faire part de mes impressions. Ce ne sont plus des impressions mais des réalités dont je te ferai part : j'ai passé avec distinction, très près de la grande distinction. Mr. le Directeur m'a chaleureusement félicité et m'a appris également que je me suis classé quatrième de la promotion. Tu vois ce n'est pas trop mal.*"

En première année il avait été exempt des cours en néerlandais mais devait s'y soumettre la seconde année ; cela ne l'intéressait pas trop mais il m'écrivit dans une lettre du 21 novembre 1952 : "*Cette année, je fais le flamand d'une façon sérieuse, il est d'ailleurs plus que temps ; et l'année prochaine je compte être à la hauteur de mes amis wallons de la promotion.*"

Mais l'année suivante il n'était plus à l'U.C. mais à l'université de Louvain. Je crois cependant que la motivation lui a manqué et il n'a pas réellement maîtrisé le néerlandais ; cela m'a d'ailleurs été confirmé beaucoup plus tard par mon ami Paul Lelièvre-Damit, Major de Promotion, lequel, dans une certaine mesure, a pris ma succession auprès de Joseph, pendant sa seconde année.

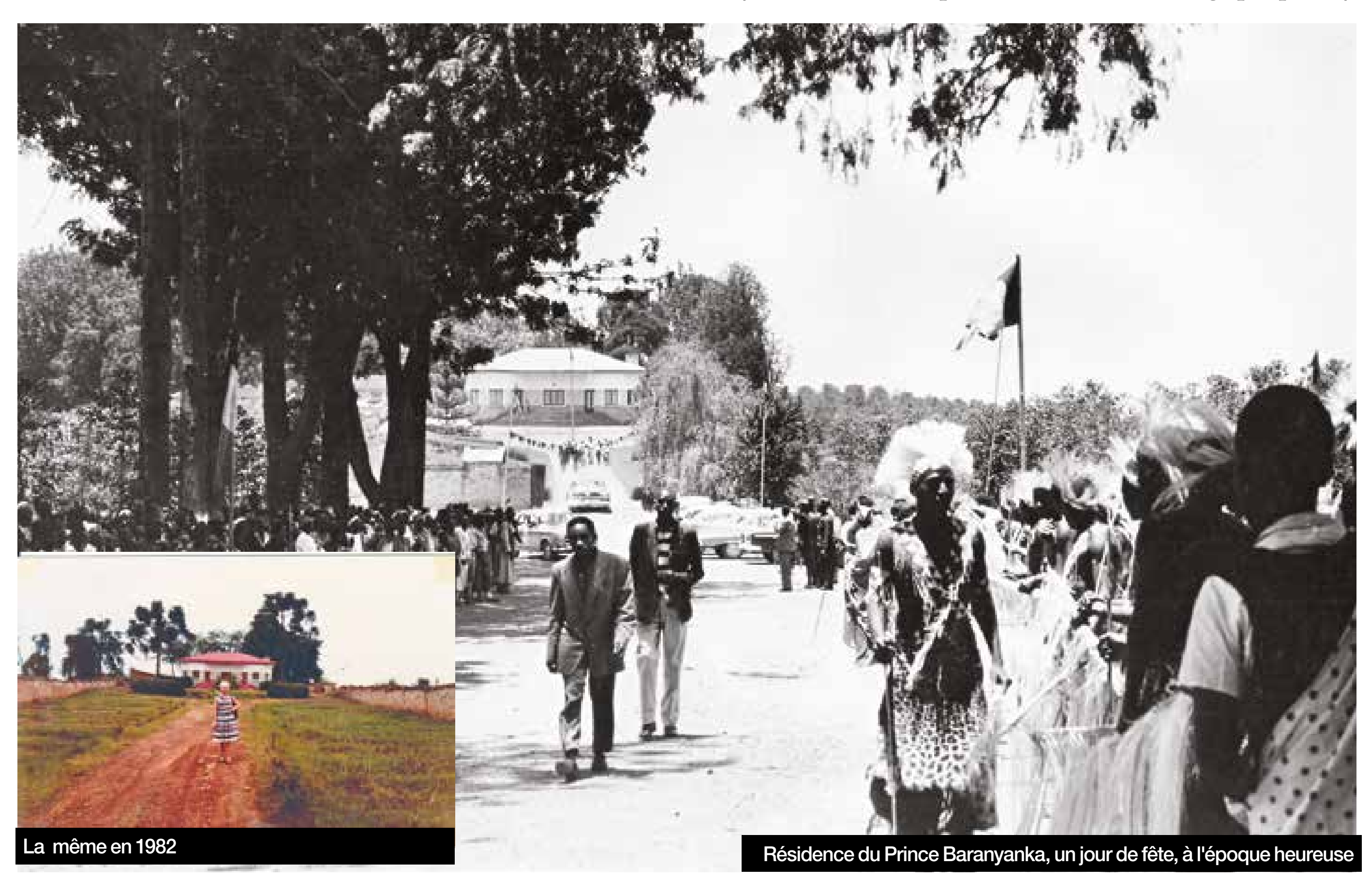
Lettre autographe de Joseph Biroli à Louis Jaspers, témoignant d'une grande amitié

Par contre il a fait un réel effort pour apprendre l'anglais, sa motivation étant beaucoup plus réelle. Il a même publié dans cette langue : "*Native political organization in the Ruanda-Urundi*", Civilisations 1954 n°1 pp.125/132 !
Quant à ses distractions et loisirs, il partageait ceux de ses compagnons d'études. Un peu de sport à l'université, beaucoup de contacts humains et tous les week-ends occupés par des engagements sociaux. En semaine de temps en temps une sortie au cinéma avec des camarades de promotion.
Il aimait bien la lecture et en discutait. Bien que de caractère peu expansif et réservé, sinon prudent, il a pu se "libérer" rapidement et était à l'aise dans tous les milieux. Cela et son charme évident expliquent aussi le succès qu'il rencontrait partout. Il était très facilement mis à l'honneur et, plus tard en tout cas quand il n'était plus en internat, avait beaucoup de succès auprès des jeunes filles. Je l'ai constaté quand par la suite je lui rendais visite à Louvain. Avec un peu de vantardise même il fit mine de s'en plaindre. Quand je lui ai rendu visite en clinique où il avait subi une légère opération, il n'était pas seul un instant et la chambre était remplie de bouquets de fleurs. Offerts par ses succès féminins ! Non, Joseph Biroli n'a souffert d'aucun ostracisme mais au contraire a sans doute été trop choyé et entouré de flatteries.

Joseph Biroli, fidèle dans ses amitiés

A l'Ecole des Officiers de Réserve j'ai eu un léger accident et Joseph lui-même légèrement souffrant, depuis sa clinique, me manifeste son amitié. J'en suis convaincu et en détiens la preuve. Dans une dizaine de lettres il a réaffirmé ses sentiments d'amitié à mon égard. En outre il avait écrit à son père l'accueil qu'il avait reçu en Belgique et les amis y rencontrés et pendant son congé au Burundi il a rapporté à son père, qu'il respectait beaucoup, des détails de tous ordres. Le chef Baranyanka me l'a dit et m'a remercié lorsqu'au mois de mars 1952, en route pour mon premier poste au Ruanda, je me suis arrêté à Kayanza pour faire sa connaissance et pour le saluer. Je dois dire que j'étais quelque peu surpris lorsqu'en guise de remerciement il fit mettre dans ma camionnette un sac de cinquante kilos de café vert ! Par la suite je me suis arrêté chaque fois que je passais à Kayanza et l'accueil a été chaque fois chaleureux dans sa magnifique résidence. Accueil encore plus chaleureux, au champagne, quand en septembre 1955, débutant mon second terme, je suis passé chez lui pour présenter ma jeune épouse. Il savait et appréciait que Joseph Biroli avait été mon témoin de mariage.

Début octobre 1958, fin de terme, ma femme et moi allions prendre l'avion à Usumbura et, en cours de route, avons fait un arrêt chez le muganwa Pierre Baranyanka. Accueil généreux au cours duquel il m'a présenté son autre fils, Charles, sur le point de partir à son tour en Belgique pour y



La même en 1982

Résidence du Prince Baranyanka, un jour de fête, à l'époque heureuse

compléter ses études. Le muganwa Baranyanka m'a alors posé la question : "Puisque vous partez en Belgique, pouvez-vous faire pour Charles ce que vous avez fait pour Joseph ?"
J'ai dû le décevoir et expliquer que la situation était toute différente.
Cela n'a pas empêché Charles Baranyanka de faire son chemin car, après ses études à l'université de Liège, il a été le premier ambassadeur du Burundi en Belgique dès l'Indépendance de son pays le 1-7-1962. Beaucoup plus tard, après ma retraite, Charles, réfugié politique en Belgique, est devenu un fidèle ami, et l'est encore à ce jour.
Dans son livre "Le Burundi" il explique les circonstances politiques du choix de son frère. A mon sujet, p.423, il écrit : "Sorti Major de promotion en 1950, de l'université coloniale qui a formé une pléiade de grands serviteurs de l'État belge en Afrique, le nouveau fonctionnaire est affecté au Ruanda où il ne tarde pas à se signaler comme administrateur de valeur".

Joseph Biroli, idéaliste ?

Bien entendu, certains milieux d'action sociale et politique se sont rapidement intéressés à lui. Le social ne l'intéressait pas sérieusement, la politique par contre, et c'était normal, très fort. J'avoue que nous n'en avons jamais beaucoup discuté étant sur nos gardes l'un et l'autre. J'ai été, rapidement après l'arrivée de Biroli (le 2 décembre 1949 exactement), contacté par le vicomte Etienne du Bus de Warnaffe qui animait un cercle de Congolais dans son appartement près de la Place Royale. Cette Union des Congolais de Belgique, présidée par le Congolais Léon de Cassa, vétéran de la guerre 14-18, groupait des gens modestes, anciens serviteurs ou employés de bureau, revenus avec des coloniaux ou travaillant dans des sociétés coloniales, ainsi que quelques employés ou huissiers du Ministère des Colonies.
L'invitation concernait Biroli mais il fallait bien m'accepter aussi puisqu'elle passait par moi. Le résultat en a été que je suis devenu un animateur fidèle de ce cercle où je pouvais rencontrer des Congolais, futurs administrés dont il m'intéressait grandement de connaître les mentalités. Pendant mon service militaire à Louvain j'y suis allé régulièrement, les lundis, donner une série de causeries. C'est là que j'ai fait la connaissance d'André Ryckmans, devenu depuis un ami nourrissant un même idéal. Joseph Biroli par contre, entraîné par moi, je crois pouvoir affirmer, qu'il n'a pas trouvé le milieu intéressant. Je puis le comprendre, il n'y apprenait rien, en présence d'Africains modestes pour lesquels, dans son état d'esprit, il n'avait ni estime ni sympathie. Il n'y est plus retourné avec moi.

Joseph Biroli, nationaliste ?

Par sa nature même et sa formation, il s'intéressait à la politique, belge et coloniale et suivait de très près ce qui se passait dans son pays. Nous en parlions peu et je crois que pendant ses deux années passées à Anvers il s'est bien gardé de prendre position. Par contre, dès son inscription à l'uni-


Causerie à l'Union des Congolais de Belgique, avec André Ryckmans (à gauche)

versité de Louvain, il s'est engagé dans des études politiques et est entré en contact avec différents milieux politiques. Je ne l'ai pas entendu, en ce qui me concerne, émettre des critiques anti-belges. Il suivait évidemment l'évolution politique en Afrique.

A mon retour du Ruanda, fin de premier terme, en 1955, nous nous sommes rencontrés plusieurs fois à Bruxelles, pour un repas empreint d'amitié. J'en savais donc plus à ce moment sur nos territoires sous tutelle, leur évolution et leurs problèmes. Nous étions d'accord sur le fait que le progrès était constant et jamais je n'ai entendu de sa part de réclamation d'accélération du processus politique. Mais l'Afrique était en marche.

A mon retour fin de deuxième terme, en novembre 1958, Joseph travaillait, ou effectuait un stage, dans les bureaux du Cantersteen où était installé le Conseil des Ministres de la jeune Communauté européenne. Il m'y a fixé rendez-vous à la sortie des bureaux. Vu sa fin tragique j'y pense chaque fois que j'y passe. Joseph m'a offert le fameux livre de J. Vanbilsen : Vers l'Indépendance du Congo et du Ruanda-Urundi, avec cette dédicace : *A mon vieux Louis, en souvenir d'une sincère amitié, Joseph Biroli.*
Nous en avons discuté et pensions, lui comme moi, que ce document, au moins en ce qui concerne les territoires sous tutelle, était une proposition intéressante. Pour moi, qui avais appris à estimer la maturité politique au Ruanda, 30 ans devaient nous permettre d'assurer la préparation politique et la fin de notre mission. Biroli croyait par contre qu'il fallait accélérer mais qu'au moins nous avions avec ce document une base de discussion et que les Belges conserveraient une place importante après l'Indépendance.
Pour moi il était naturel qu'il soit nationaliste, comme l'étaient certains chefs que j'estimais au Ruanda. Ce serait lui faire insulte de prétendre le contraire mais il n'était nullement anti-belge. Il a sans doute évolué par la suite mais je ne l'ai plus rencontré après mon retour au Ruanda en avril 1959. Quand en novembre 1961, suite au meurtre de Louis Rwagasore, j'ai été rappelé au Burundi pour prendre la relève du résident adjoint Warnimont, comme Résident Adjoint du Burundi, il était déjà en prison.

Juste après la création de l'Uprona, parti ultranationaliste, par le prince Rwagasore, Joseph Biroli et son frère Ntidendereza, ministre de l'Intérieur, très estimé par les autorités de la Tutelle, le résident Reisdorff et le résident adjoint Defays, comptant sur leur sympathie et sans doute avec leurs conseils, ont créé en 1958 le Parti Démocrate Chrétien. Biroli en était le président.

On retrouve donc ici très ouvertement l'éternelle compétition entre Abatare et Abezi c'est-à-dire le clan de Baranyanka et celui de Mwambutsa, mwami régnant. (Voir note de Ghislain, spécialiste du Burundi). Toutefois, à en croire le Résident Général Harroy, Biroli lui a donné du fil à retordre pendant la période précédant le meurtre du prince Rwagasore. Voici ce qu'il en dit dans son livre précité : "Je reçus Joseph Biroli à son retour au Burundi. Avec le demi-sourire, il me déclara qu'il avait surtout retenu de ses études que le "secret de la réussite en économie était de savoir provoquer le crédit". Puisqu'ici je révèle toujours le fond de ma pensée, j'avouerai que je n'ai jamais éprouvé énormément de sympathie pour Biroli, passablement imbu de lui-même et tirant de manière plutôt déplaisante vanité de ses bonnes fortunes auprès d'un essaim de "belles étrangères" qui, en Belgique, et dans le Midi de la France, lui donnaient avec ravissement, à lui aussi, du SAR Monseigneur le Prince". Cette antipathie était réciproque et même partagée par la famille Baranyanka. Par contre, mon ami Robert Regnier, dernier Résident du Burundi, lequel estimait lui aussi le frère de Joseph



Het Laatste Nieuws — Zondag 2 en Maandag 3 October 1949

ZOON VAN CONGOLEES OPPERHOOFD IN BELGIE

De h. Joseph Biroli, de jongste zoon van het opperhoofd van Moeroendi Barankaga, is per vliegtuig uit Afrika in België aangekomen. Hij zal de leergangen volgen aan het universitair instituut voor de

AfricaMuseum : Evocation de l'arrivée du Prince Biroli en Belgique en 1949

Biroli, Ntidendereza, ministre de l'Intérieur, m'a certifié qu'il n'avait eu ni contacts politiques ni difficultés avec Biroli.

Très rapidement après son arrivée en Belgique s'était posée la question de savoir ce qu'on allait faire de Biroli s'il réussissait ses études. Certains pensaient que tout naturellement il prendrait place dans le cadre territorial de son pays. "Surtout pas" disaient d'autres car cela créerait un problème avec le mwami Mwambutsa. Donc il devrait être nommé au Ruanda mais cela non plus ne plairait pas à Mwambutsa qui n'ignorait pas les bonnes relations entre le Mwami Mutara III et le chef Baranyanka, opposant de Mwambutsa. Alors peut-être devrait-on le nommer auprès de notre délégation aux Nations Unies, éventuellement même au Conseil de Tutelle !
En 1953 déjà le commissaire provincial Hallain écrit sa préoccupation au ministre parce que le bruit court à Usumbura que Biroli, faisant de brillantes études en Belgique, contrairement au fils du mwami Rwagasore, pourrait envisager une position au Conseil de Tutelle avec l'appui de la Belgique. J'avais suivi de loin son parcours à Louvain et appris qu'il avait commencé à y fréquenter des milieux politiques, notamment des étudiants d'Indochine et m'en inquiétais.

En juin 1953 depuis Kibuye, où j'étais Administrateur Territorial Assistant de Yvan Reisdorff, j'ai envoyé une lettre au recteur Laude dont voici un extrait : "Je connais maintenant un peu la mentalité des Blancs et des Évolués du Ruanda.
Les évolués connaissent Biroli, parlent de lui, pour eux il est un chef et sera suivi s'il était nommé au Ruanda. Les Blancs accepteront un Biroli sympathique, instruit, fier de lui, mais à condition qu'il soit simple. Mais je crains que l'illusion de supériorité que nous lui avons donnée ne mette le feu à la mèche. J'entends de temps en temps des échos des impressions qu'il a laissées ici lors de ses congés. Il est certain qu'on le juge trop sévèrement et je préfère ne jamais rien dire. Il obtiendra sa licence cette année et je ne serais pas étonné de l'entendre demander de compléter ses études ailleurs : Paris ou l'Amérique du Nord. Et après ? S'il revient ici il sera tout de suite absorbé par la politique – Baranyanka contre le Mwami – et il devrait être bien fort pour trouver le bon chemin. Je crois qu'il se ferait le moins de tort comme Adjoint à notre délégué à l'ONU."
En 1954 Biroli a obtenu à Louvain la Licence en Sciences Politiques et Coloniales.

Lors de mon premier congé en Belgique, en 1955, Joseph m'a reçu au Cantersteen où il avait un emploi au Secrétariat du Marché Commun et s'en disait content. Mais les autorités belges cherchaient mieux pour lui. Une note de l'Administrateur Général des Colonies de septembre 1954 examine la possibilité de le nommer à un poste correspondant à son diplôme dans l'administration du Congo ou du Ruanda-Urundi mais cela soulevait le problème juridique : il n'était ni belge ni, contrairement aux Congolais, sujet belge.
Finalement il est rentré au Burundi pour s'y engager dans la politique et la voie qui l'a conduit à sa perte.


Joseph Biroli (à droite) et son frère Ntidendereza, lors de leur procès et de leur condamnation à mort

La fin tragique

Dès mars 1960, le vice-gouverneur général Harroy m'a fait nommer à Kampala, comme vice-consul dans l'Est africain, pour m'occuper des nombreux Banyaruanda et Barundi qui y travaillaient, et dont certains – Rwagasore en était – y menaient une action politique anti-belge et anti-Tutelle. C'est de là-bas que j'ai pu observer l'évolution politique tant au Congo que dans les territoires sous tutelle. J'y ai appris notamment le retour de Biroli dans son pays et son engagement politique, nationaliste mais en bonne entente avec les autorités belges. Et aussi, le 13 octobre 1961, le meurtre dramatique du prince Rwagasore et la mise en accusation et l'emprisonnement de Joseph Biroli et de son frère Ntidendereza. La confusion et les tensions politiques qui en ont résulté ont amené - contre mon gré - mon rappel de Kampala et ma nomination comme Résident Adjoint du Burundi en novembre 1961, ceci à la demande expresse du résident Regnier. Dans ces nouvelles fonctions je n'ai revu ni Biroli ni son frère, emprisonnés, mais par contre plusieurs fois leur père, le muganwa Pierre Baranyanka auquel je vouais une très grande estime. Il m'avait toujours reçu chez lui avec égards et beaucoup d'amitié pour, comme il me l'a dit, montrer sa reconnaissance pour ce que j'avais fait pour son fils

Joseph. Accusé d'avoir ourdi le complot de l'assassinat de Rwagasore il sera même condamné à mort et plus tard gracié.

L'incident qui suit décrit l'atmosphère de peur et de pression morale dans laquelle il vivait. Un jour, début décembre 1961, j'étais à mon bureau à Kitega, ma femme me fait dire de venir immédiatement à la maison. Craignant un drame domestique j'y cours et trouve le muganwa Baranyanka au salon en présence de ma femme. Elle m'explique que craignant pour sa vie il est venu se réfugier chez nous et demande conseil, réconfort et protection. Il avait tellement peur d'être empoisonné qu'il avait refusé, même chez nous, tout rafraîchissement.
Il m'a déclaré qu'il craignait pour sa vie et qu'il n'osait plus rester seul chez lui. Mais il demandait aussi protection pour ses proches qui vivaient avec lui. Vu la situation politique, et les soupçons qui pesaient aussi sur lui, le pater familias et opposant titré du mwami Mwambutsa, je ne pouvais pas faire grand-chose.
Avec un gouvernement autonome, dévoué au prince défunt, cela n'était ni possible ni même pensable politiquement. Cela, ma femme ne voulait pas l'admettre car elle me rappelait sa situation dramatique et les marques d'amitié qu'il nous avait manifestées en d'autres temps. Je suis donc allé voir le résident Regnier et ensemble nous avons trouvé la solution : politiquement nous ne pouvions pas, vis-à-vis du gouvernement autonome, accorder une protection spéciale à un de ses opposants le plus en vue, par contre nous pouvions le placer en résidence surveillée dans sa maison, ce qui impliquait qu'il serait gardé, et par conséquent protégé, par des gendarmes belges ! Je suis retourné à la maison pour en informer Baranyanka et il m'en a remercié, sans toutefois être complètement rassuré.
Je l'ai encore revu quelques fois notamment quand il est venu demander que son plus jeune fils Léopold soit mis en sécurité en Belgique, lui-même refusait d'aller s'y mettre à couvert. En 1972, à peine un an avant sa mort, lors d'une mission à Usumbura, je lui ai rendu une dernière visite. Il était gravement malade et ne trouvait pas les médicaments qu'il fallait. Diplomate à Kinshasa, j'ai pu lui en faire envoyer. Il est mort le 19 juillet 1973, a encore connu et souffert, en fin de vie, du génocide des Hutu (1972) et des atrocités du régime dictatorial de son pays.
Revenons à Joseph Biroli ; c'est encore plus dramatique. Dès janvier 1962 la Belgique mit en place, en vue de l'indépendance prévue pour le premier juillet 1962, une nouvelle organisation de la Tutelle. Le résident général Harroy cédait la place au Haut Représentant de la Belgique, en l'occurrence le colonel Edouard Henniquiau, la fonction de Résident était supprimée. De Résident Adjoint je devins l'adjoint du haut représentant de la Belgique. J'ai pu travailler en toute confiance avec le haut représentant qui me confia parfois des tâches politiques délicates. Nous travaillions dans un régime d'autonomie interne avec un gouvernement issu de la victoire du parti nationaliste Uprona, dirigé par le muganwa André Muhirwa, beau-fils du Mwami. Certaines compétences nous restaient acquises telles que les Relations ex-

M. Spaak fait part de son «indignation» au ministre du Burundi à Bruxelles

Le ministère des Affaires étrangères à Bruxelles, a publié, mardi après-midi, le communiqué suivant :

M. Spaak, vice Premier ministre et ministre des Affaires étrangères, a convoqué mardi matin, M. Bahanianka, ministre du Burundi à Bruxelles, et lui a fait part de l'indignation et de l'amère déception qu'il a éprouvées en apprenant l'exécution des cinq condamnés. Il ne peut admettre que le gouvernement du Burundi n'ait pas jugé devoir tenir compte des nombreux et pressants appels à la clémence qui lui ont été adressés par les plus hautes autorités spirituelles et politiques du monde entier. Pour leur part S. M. le roi Baudouin et le gouvernement belge ont, dans des messages envoyés le 10 janvier, adjuré le Mwami du Burundi et son gouvernement de commuer les peines des condamnés. En raison de ces circonstances, M. Spaak a confirmé au ministre du Burundi qu'il ne serait plus possible au gouvernement belge, à son grand regret, de s'en tenir à l'avenir à une politique de coopération semblable à celle qu'il avait envisagée le 1er

Communiqué de P.-H. Spaak
in La Libre du 19.01.1963

19-1-63

…adame Suzanne NTIDENDEREZA,
…mé NTIDENDEREZA,
…ésiré NTIDENDEREZA,
…atrice NTIDENDEREZA,
…bert NTIDENDEREZA,
…t la douleur de vous faire part de la mort de leur époux et père bien-aimé

MONSIEUR
Jean NTIDENDEREZA
Umuganwa des Abatare
Ancien Ministre de l'Intérieur du Burundi

le 31 mai 1926,
de leur beau-frère et oncle

LA LIBRE

MONSIEUR
Joseph BIROLI
Umaganwa des Abatare
Ancien Président du Parti Démocrate Chrétien du Burundi

le 30 mai 1930,
…damnés et exécutés, au mépris des Droits de l'Homme, au stade de …ega (Burundi), le 15 janvier 1963, en même temps que MM. Antoine …HIMANA, Jean-Baptiste NTAKIYICA et Michel IATROU.

Un service solennel sera célébré en l'église St-Jacques sur Coudenberg, JEUDI 24 JANVIER 1963, à 17 heures.

Le présent avis tient lieu de faire-part.

…zembeek-Ophem, …

Avis nécrologique relatif à la mort des deux frères, in La Libre du 19.01.1963

térieures, le Maintien de l'Ordre, le Judiciaire et le régime de détention. Joseph Biroli et son frère Ntidendereza, détenus pour le meurtre de Rwagasore, chef de file de l'Uprona, parti au pouvoir, se plaignaient auprès du colonel Henniquiau de leur régime de détention. Plus précisément des vexations et brimades dont ils étaient victimes. Le directeur de la prison était uproniste et leur adversaire politique.
Le colonel Henniquiau me remit leur plainte écrite avec instruction d'aller examiner sur place le bien-fondé des doléances. C'était pour moi, on s'en doute aisément, une mission délicate et difficile dont je me suis acquitté avec émotion, ce que je devais cependant dissimuler.
Le 15 mars 1962, accompagné du directeur de prison j'ai donc revu Joseph dans sa cellule. Il a dû être surpris de me voir mais restait très maître de lui. Il n'en a laissé rien apparaître. Je lui ai dit officiellement ma qualité et le motif de la visite. Il a réitéré ses plaintes concernant la nourriture et le régime trop sévère lui appliqué : manque de contacts, absence de toute liberté de consultation d'avocats... Je ne pouvais qu'en prendre acte et lui promettre d'en faire rapport au haut représentant. Je devais à tout prix éviter d'engager une discussion, avec le directeur omniprésent et toute oreille.
J'ai pris congé de lui et me suis retourné pour sortir de la cellule ; à ce moment le directeur m'a précédé et j'ai pu me retourner, serrer la main de Joseph et lui dire de garder confiance, ce qui ne lui manquait pas encore à ce moment-là je crois, et s'il s'en sortait de me contacter par l'intermédiaire de mes parents à Maaseik. "Au revoir en Belgique" m'a-t-il répondu ! Le directeur revint sur ses pas pour savoir ce que nous venions de nous dire et je lui ai expliqué que Joseph avait formulé une dernière observation. Ce fut mon dernier contact avec Joseph Biroli. Je savais son sort atroce !
Le 10 avril 1962, fin de troisième terme et fin de carrière de territorial, je quittais définitivement le Burundi. Jacques Guffens m'a raconté beaucoup plus tard que lui, Procureur du Roi, avait pu rendre visite à Biroli en prison, quelques semaines après moi mais à ce moment il avait perdu tout espoir de s'en sortir et il savait que le transfert en Belgique n'était plus envisagé. La justice belge a lourdement condamné Biroli pour l'assassinat de Rwagasore. A la veille de l'Indépendance, une révision du procès était à craindre et des condamnations à mort étaient exigées par l'opinion publique et par les autorités de l'Uprona au pouvoir. Certains pensaient à faire transférer les condamnés en Belgique.
Le roi aurait même envisagé d'exercer son droit de grâce mais le haut représentant Henniquiau, craignant des réactions hostiles contre les Belges résidant au Burundi, a pu l'en dissuader. Malgré mes liens avec Joseph j'approuvais ce raisonnement. Je n'eus plus qu'à suivre, avec anxiété, les développements dramatiques.
Dès l'indépendance, le gouvernement du Burundi fit reprendre le procès et Biroli, son frère Ntidendereza, ses cousins Nahimana et Ntakiyica. Tous les quatre des Baganwa Batare et le Grec Latrou, ont été condamnés à mort. Malgré des appels à la clémence du Pape, des Nations Unies et du Gouvernement belge, ils ont été, dans des conditions dramatiques, publiquement exécutés par pendaison au stade de Kitega, le 15 janvier 1963 ! ■

Photos provenant des archives de l'auteur.

Extrait de l'interview accordée, le 28 juin 2019, par Sindika Dokolo, collectionneur d'art et mécène d'origine congolaise, et Kendell Geers, artiste sud-africain établi à Bruxelles, à l'occasion de l'ouverture au public de l'exposition Incarnations, African Art as Philosophy, à BOZAR à Bruxelles. Propos recueillis par Elena Martinez-Jacquet. Article cité dans Tribal Art, n°93, d'octobre 2019

S.D. : « L'une des questions centrales de l'exposition reste celle de l'identité, qui fait surgir dans le cas des visiteurs afro-descendants l'idée d'une mémoire fantôme et nous confronte au besoin de revoir cette histoire de l'Afrique encore nimbée du hâle de notre passé colonial. Je pense qu'il nous revient à tous, mais surtout à nous, qui sommes les dépositaires de cette histoire, d'arriver à reconquérir ce passé et à le faire ressurgir. »

PYGMEES

L'article qui suit est tout à la fois un témoignage, un plaidoyer et une source d'information sur une population qui gagne à être mieux connue. Il est tiré du livre que l'auteur a publié sous le titre de *Parfum de savane, Odeur de sang*, paru aux éditions Dynamedia Bruxelles en 2018 (voir n°48 de la présente revue, page 65).
L'auteur défend la thèse que le peuple pygmée d'Afrique centrale est un exemple de coopération Homme-Nature réussie. Il a promis de revenir sur le sujet.

PAR JEAN-CLAUDE HEYMANS

On évalue à environ 500.000 le nombre de "pygmées" habitant la grande forêt du bassin du Congo et de la région des Grands Lacs. Ces "peuples de la forêt" se revendiquent comme peuples autochtones des 200 millions d'hectares de forêts humides situés à cheval sur six pays d'Afrique centrale. Ce macroécosystème constitue, après l'Amazonie, le second poumon terrestre dont l'importance pour la sauvegarde et la santé de l'espèce humaine et de la biodiversité est indéniable. Les pygmées (ils n'aiment pas ce terme), préfèrent les appellations locales (Mbuti en RDC, Baka au Cameroun et au Gabon, Batwa dans la Région des Grands Lacs). Au cours de mes pérégrinations en Afrique centrale, j'ai eu la chance de côtoyer ce peuple authentique et fier de ses coutumes. Animistes, ils révèrent la grande forêt et ses nombreux secrets riches en pouvoirs occultes qui imprègnent leur vie et leurs comportements.

Le zoo-écologiste que j'étais a appris chez ce peuple des forêts une masse de savoirs inédits qui m'ont permis de mieux comprendre et appréhender l'écoéthologie des espèces animales vivant en milieu forestier. Mes activités professionnelles m'obligeaient, en effet, à circuler avec mes étudiants et mes chercheurs au fin fond des forêts de l'Ituri, de la région des Grands lacs, du Congo Brazzaville, de Guinée Equatoriale, du Gabon, etc…
Cette peuplade semi-nomade et authentiquement primitive possède un don inné de l'observation et de l'orientation. Alors que l'homme occidental n'est plus qu'un pauvre être complètement désorienté sans son GSM, son GPS, une clique d'instruments électroniques et une multitude de médicaments et drogues dont il dépend étroitement, le pygmée se déplace, se nourrit, communique naturellement grâce aux consignes et expériences transmises de génération en génération.

Leurs abris, de simples huttes faites rapidement à partir de tiges souples recouvertes de longues feuilles d'amaranthacées, sont construits par les femmes aidées de leurs enfants. Quant aux hommes, ils se réservent l'exercice de la chasse qu'ils maîtrisent parfaitement. En compagnie de leurs fils, ils se déplacent à l'aube en une file bruyante pour chasser les mauvais esprits de la nuit. Notons que nous avons le même comportement. Nous nous mettons à chantonner et à presser le pas lorsque l'on se retrouve seul, de nuit, dans une ruelle sombre ou en forêt isolée.

Arrivés sur le lieu de la chasse (ou plutôt du prélèvement), ils installent, en arc de cercle dans des endroits giboyeux, leurs filets de capture longs de plusieurs dizaines de mètres. Ces endroits sont choisis avec soin avant leur départ du clan. Pas besoin de GPS ! Leur situation géographique et spatiale change tous les 3-4 jours afin d'équilibrer leurs prélèvements. Les pygmées maîtrisent parfaitement le comportement des animaux de la forêt ainsi que les mystères de la pharmacopée africaine. Chaque plante, chaque fruit, chaque racine, chaque liane possède des vertus exploitées à bon escient et transmises aux générations futures. Les "vieux" sont respectés, voire vénérés car ils possèdent la sagesse et la connaissance. Il en était ainsi jadis dans les tribus bantoues.

Mais chez celles-ci, les nouvelles générations qui croient tout savoir se moquent malheureusement des ancêtres et de leur savoir séculaire. Ils veulent ainsi imiter le monde occidental où souvent les vieux sont mis dans des "voies de garage" appelées homes où ils finissent leurs jours dans l'anonymat le plus complet en espérant secrètement une hypothétique euthanasie, sans l'affection de leurs enfants et sous la domination parfois brutale d'un personnel stressé. Que de leçons à apprendre du peuple pygmée !
Mais revenons aux techniques de chasse de nos "petits" amis au grand cœur ! Une fois le filet posé, ils se retirent en silence et sur la pointe des pieds, se rassemblent en un endroit précis en amont du filet de capture.

Quelques chasseurs armés de sagaies effilées restent sur place et se camouflent près du filet dans la végétation touffue, en parfait mimétisme et en homochromie totale avec l'environnement végétal.
A un moment donné, les rabatteurs se mettent en mouvement en direction du filet tendu, dans une cacophonie totale de bruits, de sons et de chants. Ils progressent ainsi sur plusieurs centaines de mètres en poussant devant eux le gibier affolé. Celui-ci va s'empêtrer dans le filet camouflé. Les chasseurs postés aux environs immédiats se précipitent alors pour achever d'un geste précis les proies piégées. Le nombre de prises varie d'un à six animaux, souvent de gros rongeurs, de petits céphalophes, plus rarement des potamochères et de petits prédateurs du genre civette dont la peau est préparée en vue de la confection d'apparats de chefs ou utilisée lors de certaines cérémonies séculaires dont les pygmées ont le secret.
Cette méthode de prélèvement est remarquable. Si par un concours de circonstances, un trop grand nombre de gibier est capturé, ils relâchent le surplus sans discussion aucune. Les chasseurs équilibrent ainsi instinctivement les prélèvements effectués. Au bout d'un mois, ils changent d'endroit en mettant en pratique ce que nous appelons le système d'amodiations utilisé dans les zones cynégétiques. En fait, ils appliquent depuis des siècles la méthode de gestion par rotation de parcelles que nous nous efforçons tant bien que mal d'appliquer dans les safaris de chasse.
Les femmes démontent alors courageusement et sans regret apparent leurs huttes de fortune, emportent les quelques ustensiles de cuisine et abandonnent le campement. Le clan se met en route à la recherche d'un autre milieu propice à leur subsistance et situé assez loin de celui qu'ils ont abandonné.
Le peuple des pygmées est passé maître dans l'art de se soigner à l'aide de plantes médicinales récoltées en forêt et qu'ils reconnaissent aisément. La plupart des maladies et des blessures sont ainsi soignées par le "muganga", le médecin-sorcier du clan.
Un jour, un de mes pisteurs s'était fait mordre par une vipère du Gabon (Bitis gabonica) de belle taille en parfaite homochromie avec le sol recouvert de feuilles mortes. Il poussa un cri et tua le serpent qui finit dans nos collections. J'avais malheureusement oublié ma pierre noire qui ne me quitte jamais et avec laquelle j'avais déjà traité plusieurs cas de morsure de serpent Or, une morsure de Vipère du Gabon entraîne une mort certaine en trente minutes chez un individu stressé.
Mon guide pygmée disparut sans un mot et revint quelques instants



après avec une tige d'un centimètre de diamètre qu'il appliqua sur les traces de la morsure. La victime cessa de balbutier et de s'agiter après quelques minutes. Après une demi-heure, elle put nous suivre en direction de mon véhicule où je lui ai injecté par prudence une dose adéquate de sérum. Mon pisteur aurait dû normalement mourir après une demi-heure. Or entre le moment de la morsure et l'injection du sérum il s'était écoulé plus de trois heures !

Un autre fait remarquable est la symbiose totale doublée d'une coopération écologique qui existe entre les pygmées et la forêt équatoriale, en particulier avec la faune sauvage. Le peuple de la forêt respecte le gibier abattu et avant de le consommer, il organise une cérémonie rituelle bien rôdée où les chasseurs jouent un rôle important.

Au cours d'un cérémonial bruyant et dansant, ils miment à tour de rôle et avec passion les parties de chasse qu'ils viennent d'effectuer. Les uns imitent l'éléphant et le buffle, les autres les céphalophes, les potamochères, les singes. A ces derniers, ils vouent un véritable culte. Ils ne peuvent en abattre qu'un nombre limité à l'aide de petits arcs munis de flèches empoisonnées spécialement conçus pour ce type de chasse. Pour les pygmées, les primates sont des "cousins", qui réincarnent leurs ancêtres. Lorsqu'ils en tuent, c'est faute de ne trouver aucune autre espèce.

Il arrive que le clan décide d'abattre un éléphant afin de laisser se reproduire la petite faune locale. Le mastodonte prélevé permet de faire vivre le clan pendant plusieurs semaines et de transformer les parties non consommables en matériaux et ustensiles divers. Il s'agit là d'une stratégie séculaire qui empêche d'effrayer inutilement les autres animaux. Dès qu'un éléphant est repéré, un conciliabule a lieu entre les chasseurs. L'approche de l'animal est une phase importante et un plan d'attaque est rapidement élaboré. Après s'être enduit d'excréments frais d'éléphant, un des chasseurs, en général le plus expérimenté, armé d'une machette à lame aiguisée, s'approche alors discrètement à bon vent du pachyderme qui s'alimente paisiblement sans méfiance.

J'ai participé à une de ces chasses et je vous assure qu'il s'agit d'une expérience dont je me souviendrai longtemps ! L'agilité et le courage de l'acteur désigné sont tout simplement incroyables ! Après s'être faufilé tel un serpent entre les herbes du "botoka ndjoku", le bain des éléphants, encore appelé "baï" (une clairière marécageuse dont la persistance est due à la présence des grands mammifères qui empêchent son invasion par la forêt ombrophile limitrophe), notre chasseur se glisse discrètement sous le ventre de l'éléphant. A un moment précis, il cisaille en quelques secondes les tendons des deux pattes de devant puis se dégage rapidement de l'animal. Celui-ci dans un barrissement terrible, veut s'enfuir vers la forêt toute proche mais ses membres antérieurs ne répondent plus et refusent tout mouvement. Le centre de gravité de la masse du corps se déplace brusquement vers l'avant et l'animal supplicié plonge la trompe en avant dans la boue du botoka ndjoku où il reste immobilisé, salué par l'envol et les cris des oiseaux apeurés.

Les autres chasseurs qui s'étaient mis à l'affût à l'orée de la forêt se précipitent alors en hurlant vers la proie paralysée qu'ils dardent avec les longues lames aiguisées de leurs sagaies. Les organes vitaux sont visés et l'animal succombe rapidement sous les coups reçus. Celui qui s'est glissé sous l'animal revient alors sur les lieux de la scène et porte symboliquement le coup de grâce. Après s'être assuré que l'animal est bien mort, il appelle ses congénères pour le dépeçage. Cette opération sanglante mais indispensable dure environ une heure. Tout le monde s'y met et l'éléphant disparaît lentement morceau par morceau.

Je me suis toujours demandé comment il se faisait que personne n'était blessé alors que les machettes virevoltent dans tous les sens en débitant à qui mieux mieux le corps de l'animal ! Il faut assister à ce genre de chasse pour y croire. Quel courage, quelle détermination, quelle précision…et quelle connaissance du comportement de l'éléphant ! Il a été rapporté que dans certaines régions de la forêt iturienne, les chasseurs campent en bordure de la forêt avant de procéder au dépeçage afin de permettre à l'esprit de l'éléphant de quitter le corps inerte de l'animal…

L'ivoire est ensuite récupéré et sert de monnaie d'échange ou est remis à l'autorité locale. Les pygmées refusent à ce sujet de traiter avec les "bantus" commerçants ou autres étrangers de passage qu'ils considèrent, avec raison, comme les pilleurs de leur capital-nature.

Il semblerait cependant que la nouvelle génération de pygmées corrompue aux "bienfaits" de la civilisation décadente moderne, oublie les principes transmis par les aînés et se fait manipuler par des individus sans scrupules qui leur remettent des armes perfectionnées pour abattre ou capturer pour leur compte non seulement des éléphants mais également des gorilles, des okapis, des chimpanzés.

Actuellement la forêt profonde de l'Ituri protège encore les clans de pygmées disséminés dans des endroits inviolables…mais jusqu'à quand ? Le pillage des forêts par des groupes industriels sans contrôle, les hordes de pseudo-rebelles agissant en toute impunité contre les paisibles citoyens du pays, le conflit larvé mais présent entre ce peuple paisible et les bantus, les méfaits sordides d'une civilisation à laquelle ils ne sont pas préparés détruisent lentement mais sûrement l'harmonie existant depuis des siècles entre les pygmées et la nature... ■

Photos de l'auteur



LES NAUFRAGÉS DE TROMELIN

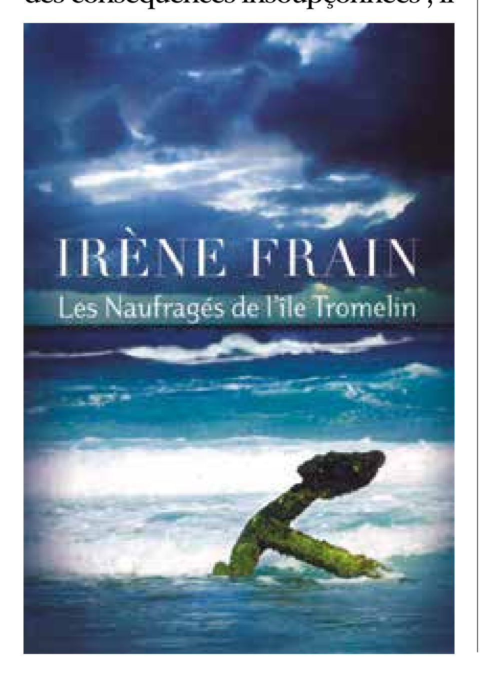
Episode en apparence banal de la multiséculaire traite négrière, mais qui aura à la longue un effet déterminant sur l'opinion publique française et hâtera l'abrogation de l'indigne pratique d'un Occident se prétendant civilisé.

PAR FERNAND HESSEL

L'île de Tromelin n'est qu'un très modeste caillou couvert de corail qui culmine à 7 mètres, occupé en son centre par un petit lac fétide, perdu au milieu de nulle part dans l'immensité de l'océan Indien où elle émerge, battue sans discontinuer par les vents et les vagues, qui régulièrement montent en puissance jusqu'à balayer la surface par des déferlantes de plusieurs mètres de hauteur. Sans âmes qui vivent en dehors des myriades d'oiseaux et des tortues qui viennent y déposer leurs œufs, couverte d'une végétation scrofuleuse, les lieux sont tout sauf hospitaliers. Et à cela s'ajoute que l'île n'est abordable qu'en un seul point. Les scientifiques ont pu établir qu'il s'agit de la calotte, qui ne dépasse guère le kilomètre carré, d'un volcan éteint depuis longtemps que le corail est venu coloniser, car à deux kilomètres à peine de ses rivages, le cône plonge dans l'océan à plus de 4000 mètres. C'est assez dire qu'elle ne retenait l'attention que de peu de marins en dehors de ceux qui, désireux d'enrichir les cartes encore fort incomplètes et loin d'être parfaites au XVIIIe siècle, voulaient donner leur nom à une découverte.

C'est justement pour cause de divergence entre deux cartes, celle du capitaine et celle du second quant à sa localisation précise que l'île entrera brutalement dans l'histoire de la navigation commerciale. Elle ne sera officiellement abordée qu'en 1762 par Briand de la Feuillée, commandant la Diane, de la Compagnie française des Indes orientales, et recevra le nom d'Île des Sables, faisant référence à la couronne de sable qui l'entoure.

Mais un an plus tôt, dans la nuit du 31 juillet au 1er août 1761, la frégate l'Utile, de la même compagnie, commandée par Lafargue, s'était déjà fracassée sur ses récifs. Jusque-là rien d'extraordinaire, les naufrages en ces temps de technologie rudimentaire en matière de maîtrise des mers n'étaient pas rares. La présence d'un chargement inattendu dans les cales du bâtiment fera que le drame se mue en tragédie, laquelle finira en l'espace de quelques dizaines d'années par ébranler la conscience occidentale. La frégate portait en effet dans son ventre une bien étrange cargaison. Partie de Bayonne avec 142 hommes d'équipage, après une escale à l'Île de France (l'actuelle île Maurice), elle fit escale à Foulpointe, où le capitaine, désireux de s'enrichir à peu de frais, commit un méfait qui allait avoir des conséquences insoupçonnées ; il embarqua, en totale clandestinité et contre le décret du gouverneur interdisant la traite – pour éviter de devoir nourrir des bouches supplémentaires, la guerre avec les Anglais faisant rage – 160 hommes, femmes et enfants malgaches, pour les vendre comme esclaves sur le marché de Maurice.



Le naufrage sonna le sauve-qui-peut pour les hommes d'équipage et pour une bonne moitié des passagers clandestins, les autres périrent noyés dans leurs cages. Quant au capitaine, Lafargue, prenant conscience de sa terrible erreur et de la perte de son navire, il ne tarderait pas à sombrer dans la folie. C'est le second, Castellan, qui dut prendre la direction des opérations de sauvetage. Mais il apparut bien vite que le salut ne consistait pas à prendre pied sur la terre ferme, fût-elle hérissée de coraux blessants, mais de survivre. On sauva tout ce qui put l'être dans les débris de la frégate, mais il n'échappa à personne que la réserve était maigre pour nourrir et abreuver 220 bouches. L'île, dépourvue d'eau douce et de légumes, risquait de n'être bientôt qu'un vaste cimetière, dans cette région inhospitalière où il ne fallait espérer le moindre secours. Pour le salut de tous, Castellan va se révéler un chef de première force. Il fit aménager deux campements rudimentaires, un pour les blancs et à quelque distance un autre pour les noirs. Il chargea aussitôt une équipe de creuser un puits, jusqu'à atteindre coûte que coûte l'eau douce. Presque par miracle, à cinq mètres de profondeur, l'eau potable s'offrit aux assoiffés. Pour le reste, il n'y eut au menu de part et d'autre que chair d'oiseaux et de tortues, agrémentée par le contenu

des tonneaux d'eau-de-vie embarqués, qui ne furent pas longs à se vider, nonobstant le rationnement. L'espérance de vie restait mince, pour les blancs comme pour les noirs. Des tricheurs ne tardèrent pas à semer la discorde, mais Castellan veilla au grain et fut sans pitié. Le détail des comportements fut soigneusement consigné dans une sorte de livre de bord par un scribe qui heureusement pour la postérité faisait partie de l'équipage. Bien plus tard, Irène Frain en fera un beau roman historique.

La créativité de Castellan ne se limita pas à la survie des naufragés, en attendant un improbable secours. Il décida de construire sans délai une embarcation de fortune, avec les planches et les voiles de l'épave. Blancs comme noirs, mus par un espoir insensé, s'acharnèrent sous ses ordres à monter un bâtiment capable de tenir la mer, même à ses moments de furie. Et en moins de deux mois, en dépit de quelques récalcitrants qui refusaient de prêter main forte, le bâtiment put quitter la cale sèche, avec d'infinies précautions. L'instinct de survie que partageaient les blancs et les noirs fit que l'habituelle ségrégation raciale s'atténua avec les jours. Les Africains furent particulièrement stimulés par une jeune femme, pour laquelle Castellan nourrit une admiration certaine, pour ne pas dire autre chose. Les camps furent maintenus, mais les esprits changèrent, dans le sens d'une humanité mieux partagée, soudée progressivement par le même destin.

Vint le jour du départ, redouté par Castellan car il savait que le bateau était trop petit pour accueillir tout le monde. Il est fort à parier que les autres l'avaient également compris depuis longtemps. L'histoire tourna une fois de plus au drame : les soixante Malgaches furent laissés sur place, avec quelques vivres pour tenir jusqu'à l'arrivée d'un bateau que Castellan jura d'affréter dès son arrivée à Madagascar, en toute bonne foi. Par mesure de précaution il prit soin d'affranchir les esclaves, en vertu d'un pouvoir accordé alors aux capitaines. Il se démènera auprès du gouverneur pour obtenir un bateau, sans succès hélas, et finit par rentrer en France, complètement désabusé. Et l'abandon peu glorieux de soixante noirs sur une île perdue finit par tomber dans l'oubli. La guerre de Sept Ans prend fin, la Compagnie des Indes tombe en faillite.

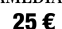
La soixantaine de naufragés, doués d'une extraordinaire résilience, ne se laissèrent nullement abattre. Avec ce qu'ils tenaient de leur coutume et ce qu'ils avaient appris de Castellan, ils se mirent à construire une autre embarcation, avec des voiles faites de plumes d'oiseaux. Il est certain que des tentatives eurent lieu pour prendre le large, puisque le nombre de naufragés abandonnés ira diminuant. En 1773 un bateau passant à proximité repère les survivants, alerte l'autorité de l'Île de France, mais le bateau envoyé pour les secourir ne réussit pas à accoster. En 1774 une seconde tentative réussit tout juste à envoyer un marin sur l'île mais est contrainte de quitter les lieux à cause de l'état de la mer, abandonnant le marin à son sort peu enviable. On sait que celui-ci fit construire vers 1775 un radeau sur lequel il embarqua avec trois hommes et trois femmes. Personne jamais ne retrouva leur trace. Il faudra attendre le 29 novembre 1776 pour que Tromelin à bord de la corvette La dauphine récupère les derniers survivants : sept femmes et un bébé de huit mois. L'aînée est aussitôt baptisée Dauphine, la mère du bébé Eve, et le bébé lui-même Moïse. Tromelin établit, lors de la visite des lieux, que les noirs ont fait preuve de beaucoup d'ingéniosité, profitant des derniers débris de l'Utile, taillant des blocs dans le récif corallien, découpant les plaques coralliennes couvrant la plage, pour se construire des habitations capables de résister aux cyclones, créant les outils dont ils avaient besoin, sans jamais laisser éteindre le feu, autant de signes de civilisation que l'esclavage était venu interrompre. Il saisit l'occasion pour baptiser l'île de son nom, qui jusqu'à ce jour fait partie des TAAF (Terres australes et antarctiques de l'océan Indien), district des Îles éparses de l'océan Indien, au titre de domaine privé de l'Etat français.

Le philosophe Condorcet, ému par l'aventure, fouillera dans les archives pour étayer sa lutte pour l'abolition de la traite négrière, appelant ses compatriotes à un sursaut de dignité, face au crime lié à Tromelin, si bien que la révolution française abolira l'esclavage en 1794. Les Malgaches de l'île Tromelin n'y furent pas étrangers. L'île connaîtra d'autres naufrages. Elle sert actuellement de station météo avec une permanence humaine, logée dans un bâtiment de trois étages en bordure d'une piste aérienne, seul accès aisé. Et ces dernières années des missions archéologiques sont entreprises sur Tromelin, livrant chacune les preuves de l'héroïsme d'un groupe d'esclaves luttant pour leur dignité, plus civilisés que l'on ne s'imaginait. ■

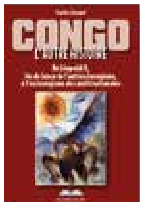


Médiathèque

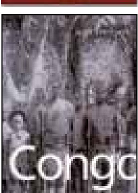
Livres

Le Congo au Temps des Belges
Une réalité qui dérange
Bilan et réalisations, 1885-1960.
André de Maere d'Aertrycke, André Schorochoff, Pierre Vercauteren, André Vleurinck. 3e édition réactualisée. Editions DYNAMEDIA
25 €



Congo, l'autre histoire
Par Charles Léonard
Editions Masoin **25 €**



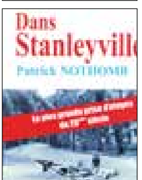
Congo : Mythes et Réalités
Jean Stengers
Ed. Racine **15 €**



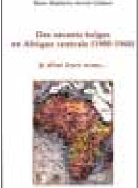
Bortaï
Campagne d'Abyssinie - 1941
Philippe Brousmiche
L'Harmattan, 299 p. ill., cartes, réédition **29 €**



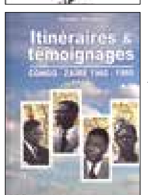
A Pied d'oeuvre au Rwanda
Julien Nyssens
Editions Sources du Nil.
Col. "Mémoire collective"
10 €



Dans Stanleyville
La plus grande prise d'otages du 20e siècle
Patrick Nothomb
Ed. Masoin. Réédition **22 €**



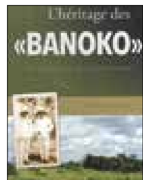
Des savants belges en Afrique Centrale (1900-1960)
Je dirai leurs noms
Marie-Madeleine Arnold
Ed. L'Harmattan **12 €**



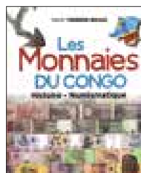
Itinéraires et témoignages Congo-Zaïre 1960-1980,
Antippas Georges,Ed. Weyrich.
50 €



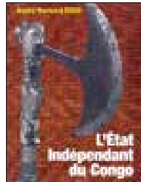
Kolwezi
Les années 50-70,
Antippas Georges,Ed. Weyrich.
32 €



L'héritage des 'Banoko'
Un bilan de la colonisation,
Van Bost, P., Autoédition, 2014, 480 p, 215x305 mm. Abondamment illustré en NB **47,50 €**



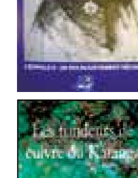
Les monnaies du Congo
Histoire -Numismatique
Martin Yandesa,
Weyrich – Africa 2015
264 pages, 210x300 mm, **40 €**



L'état Indépendant du Congo 1885-1908, d'autres vérités
André-Bernard Ergo,
Editions L'Harmattan **17 €**

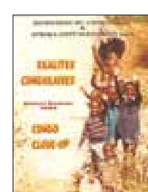


Léopold II :
un roi injustement décrié
Pierre Vercauteren **6 €**

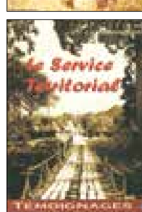



Les Fondeurs de Cuivre du Katanga
Isabelle Liesenborghs et André Vleurinck illustré par Marie de Schlippe, Ed. Clepsydre **25 €**

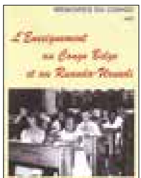
Films et documentaires



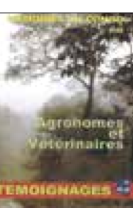
Réalités congolaises
Robert Bodson
versions en français, néerlandais et anglais sous le nom de "Congo Close-up" **10 €**



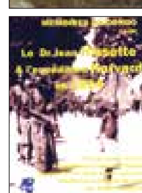
Le Service Territorial
André de Maere d'Aertrycke,
Julien Nyssens, Pierre Wustefeld
Témoignages **10 €**



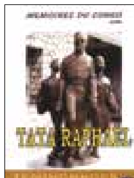
L'Enseignement au Congo Belge et au Ruanda-Urundi
Julien Nyssens
Témoignages **10 €**



Agronomes et vétérinaires
Pierre Butaye, Ernest Christiane, Guy Dierckens.
Voix off Danny Gaspar.
Témoignages **10 €**



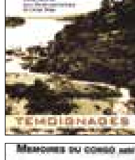
Le Dr. Jean Hissette et l'expédition Harvard en 1934
Guido Kluxen, Edouard Hizette, André Vleurinck **10 €**



Tata Raphaël
RR.PP. Joseph Bollen
et Henri de la Kethulle **10 €**



I.N.É.A.C.
MM.Compère, Jottrand
et Van Leer **10 €**



Art pictural du Congo
Claude Charlier **10 €**

Pêche maritime
Pionniers en eaux tropicales,
Freddy et Roland Duyck **10 €**



Oeuvre médicale au Congo Belge et au Ruanda-Urundi
Julien Nyssens, Jean Vandevoorde,
Nadine Evrard, Guy Dierckens **10 €**

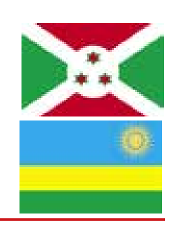


Ces ouvrages peuvent être commandés sur le site
www.memoiresducongo.be

Ajouter 5 € pour envoi par la poste.
BE95 3101 7735 2058



Vie des associations



Calendrier des activités en 2019

Pour toute insertion ou correction, téléphoner au 0496 20 25 70 ou écrire à fernandhessel@skynet.be

Associations *	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
AFRIKAGETUIGENISSEN : g.bosteels@skynet.be												
AMI-FP-VRIEND Limburg – Hasselt	12 DW		9 AB			15 EW				5 B		
APKDL (Amicale des Pensionnés des réseaux ferroviaires Katanga-Dilolo-Léopoldville) : 04 253 06 47	27 W		2 A			1 B		31 W		10 W	30 H	
ARAAOM (Assoc. royale des anciens d'Afrique et d'outre-mer de Liège) : 0486 74 19 46	27 W 29 M	24 P	24 AB	28 L	18 P		6 E		5 P	5P		8 D
ASAOM (Amicale Spadoise des Anciens d'Outre-Mer de Spa) : 0496 20 25 70	7 M 27 AB			28 L		23 E				6 L		
BOMATRACIENS (Les Bomatraciens et les amis du Bas-Fleuve) 02 772 02 11 - mukanda@skynet.be												
CONGORUDI (Association royaledes anciens du Congo belge et du Ruanda-Urundi) : 02 511 27 50				11 G							10 B	
CRAA (Cercle royal africain des Ardennes de Vielsalm) : 080 21 40 86		6 M	16 AW		15 M		6 E					7 D
CRAOCA - KKOOA (Cercle royal des anciens officiers des campagnes d'Afrique) : 0494 60 25 65				25 AW					19 E			
CRAOM – KRAOK (Cercle royal africain d'outre-mer) fondé en 1889 - www.craom.be	22 C	19 XB	13 C 26 C	26 C	21 C	22 P		6 L	17 C	8 C		
CRNAA (Cercle royal namurois des Anciens d'Afrique) : 061 260 069				27 AB								
CCTM (Cercle de la Coopération technique militaire)												
FRABELCO (Fraternité belgo-congolaise - België-Congo Verbroerderd) m.faeles@live.fr				26 AW								
KKVL (Koninkelijke koloniale vereniging van Limburg) : 011 22 16 09			9 AB			15 E				5 B		
MAN (Musée africain de Namur) 081 23 13 83 - info@museeafricain.be										6 IX		
MANONO Jean Thiriar 02 653 20 15												
MDC (Mémoires du Congo et du Ruanda-Urundi) : 02 649 98 48	18 O	1 O 15 O 12 K	8 O 22 O 12 K 28 AB	5 O 23 AW	10 O 24 O 14 K	7 O 21 O 11 K		25 J 30 O	13 O 17 O	11 O 25 O 8 K	8 O 12 K 22 O	6 O 10 K 20 O
MOHIKAAN (DE) (Vriendenkring West-Vlaanderen) 059 26 61 67 - bobliv@skynet.be						1 P 29 B						
NIAMBO : 02 375 27 31 niambo@googlegroups.com - https://sites.googles.com/site/niambogroupe/					2 P	16 PQ		4 JQ		5 PW	14 P	
N'DUKUS na Congo : 02 346 03 31 - 02 251 18 47 - 02 652 58 33				11 G		22 Q					10 B	
OMMEGANG (asbl ABVCO www.Compagnons-Ommegang.com) 02 759 98 95				16 M 24 AW	8 E	22V	13 E 16 M 21 E		19 E	22 M	11 E 15 E	10 M
OS AMIGOS DO REINO DO CONGO E O SEU GRANDE RIO ZAIRE (Retrouvailles luso-congolaises au Portugal)						8 JW						
REÜNIE CONGO-ZAÏREVRIENDEN : 09 220 69 93												
RCLAGL (Royal cercle luxembourgeois de l'Afrique des grands lacs)								12 P		24 P		15 W
SIMBA (Société d'initiatives montoises des Belges d'Afrique : 0475 42 25 29)			16 AL								16 B	
UNAWAL (Union en Afrique des Wallons et Bruxellois francophones (depuis 1977) – Président Guy Martin)	12 G						24 B					
URCB (Union Royale des Congolais de Belgique)	7 EW											
URFRACOL (Union Royale des Fraternelles Coloniales)				25 AW					19 E			
UROME (Union Royale belge pour les pays d'Outre-Mer) : www.urome.be												
VÎS PALETOTS (Association du personnel d'Afrique de l'UMHK) 02 354 83 31				13 AW						19 W		
VVFP & AMI-FP-VRIEND West-Vlaanderen : 059 800 681 ou 0497 726 088	2 G	3 AF	6 U	3 W	8 W	5 F	3 V 21 E	4 E	4 F	2 EF	6 L 11 E 15 E	4 T

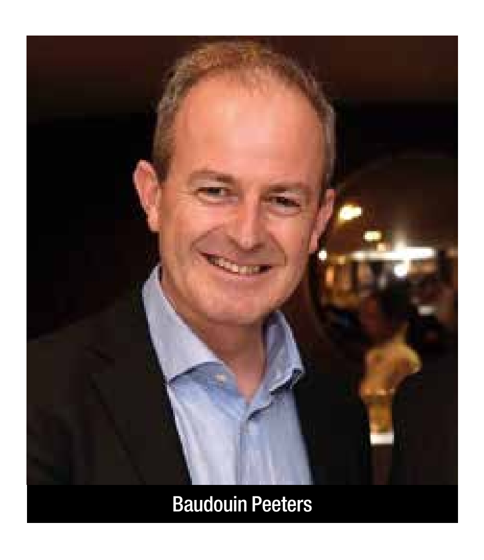
CODES : **A** = assemblée générale. **B** = moambe. **C** = déjeuner-conférence. **D** = bonana. **E** = journée du souvenir ou de l'amitié/hommage/commémoration, Te Deum/défilé. **F** = gastronomie. **G** = vœux, réception, cocktail /apéro. **H** = fête de la rentrée, fête patronale. **I** = invitation. **J** = rencontre annuelle. **K** = projections. **L** = déjeuner de saison (printemps/automne). **M** = Conseil d'administration. **N** = fête anniversaire. **O** = forum. **P** = activité culturelle/historique. **Q** = excursion ludique, promenade. **R** = Office religieux. **S** = activité sportive. **T** = fête des enfants. **U** = réception. **V** = barbecue. **W** = gala, banquet/déjeuner/lunch. **X** = conférence-expo. **Y** = jubilé. **Z** = biennale.










Baudouin Peeters

Chers amis,

J'ai le plaisir de succéder à Robert Devriese comme nouvel administrateur-délégué de l'UROME.

Je voudrais tout d'abord remercier Robert pour son travail pendant ces 4 années : ténacité, vigilance et sérieux, peuvent résumer un excellent mandat où il s'est donné sans compter. Robert, merci !

En ce début de nouveau mandat, je suis heureux de vous proposer de prendre le temps de réfléchir aux missions et aux orientations futures de l'UROME, fédération faitière de toutes les associations d'anciens d'Afrique.

A cette occasion, je vous invite à participer le samedi 14 septembre à notre Première Université d'été qui se tiendra au B19, Avenue Van Bever, 17-19 à 1180 Uccle.
Cette journée a pour but de nous permettre de 're-penser' l'avenir de l'UROME et d'insuffler un nouvel élan à partir de différents thèmes tels que ceux proposés ci-après :

1 Mission statement/orientations

2 Identité visuelle, i.e. nom, branding, logo

3 Outils et canaux de communication/ publications/réseaux sociaux

4 Relations extérieures
- 4.1 Enseignement & médias
- 4.2 Gouvernement & coopération
- 4.3 Institutions scientifiques & musées
- 4.4 Diaspora & milieux économiques

Les Associations membres sont invitées à participer en tant qu'administrateur/ représentant/expert ou autre. Chaque association peut être représentée par 3 personnes maximum.

C'est en confiance vers l'Avenir que cette réflexion prendra place, tout en connaissant notre passé :
"Le siècle marche et pose ses jalons,
Nous marquant une étape nouvelle.
Nous le suivons et nous nous rappelons
Nos aïeux et leur gloire immortelle (...)"

Au plaisir de vous y rencontrer et d'échanger ensemble !

Baudouin Peeters



Siège de l'association
rue de Stassart-Straat, 20-22,
1050 Bruxelles-Brussel
www.urome.be
Contact : Baudouin Peeters
baudouin@dynamedia.be

Le pouvoir appartient de droit à l'AG, constituée des délégués des associations membres. Le CEP est chargé de la gestion au quotidien.

Comité exécutif permanent (CEP) :
Renier Nijskens, Président
Guido Bosteels, Vice voorzitter
Paul Vannes, Vice-Président
Philippe Jacquij, Vice-Président
Baudouin Peeters, administrateur-délégué/gedelegeerd bestuurder
Françoise Verschueren, Trésorière

Conditions d'adhésion
(1) agrément de l'AG
(2) payement de la cotisation annuelle, à raison de 0,25 € par membre de l'association, avec minimum de 50 €/an

Compte bancaire
(CODE BIC = GEBABEBB)
COTISATIONS : BE54 2100 5412 0897

Pages de l'UROME
Editeur : Baudouin Peeters
Rédaction des articles non signés, liaison avec MDC, NLC et photos (sauf indication contraire) : Fernand Hessel

Membres de l'Urome

1 ABC-Kinshasa
2 ABIA
3 AFRIKAGETUIGENISSEN
4 AMI-FP-VRIEND
5 AP/KDL
6 ARAAOM
7 ASAOM
8 BOMATRACIENS
9 CCTM
10 CONGORUDI
11 CRAA
12 CRAOM
13 CRAOCA
14 CRNAA
15 FBC
16 MAN
17 MDC
18 N'DUKUS
19 NIAMBO
20 SIMBA
21 URCB
22 URFRACOL
23 VIS PALETOTS

Vie de l'association

50e anniversaire de la mort de Moise Tshombe

Liliane Schrauwen nous livre son témoignage :
"Je me souviens de cette belle et triste épopée, là-bas, sous le soleil de mon pays. Je me souviens de ces soirées où, serrés autour du poste de radio, nous écoutions "Jean sans Peur" sur les ondes de "Radio Katanga". Je me souviens des exactions et des massacres perpétrés par l'ONU.

Je me souviens de la peur. Je me souviens d'avoir dû quitter ce pays qui était le mien depuis toujours, je me souviens de mon chagrin, de mon déracinement, de mon incompréhension. Je me souviens que mon père avait pris pour lui et sa famille la nationalité katangaise, ce qui m'a valu, ici en Belgique, de me faire traiter de 'macaque'.

Je me souviens de la fin de l'aventure, en 1963, parce que la raison du plus fort est toujours victorieuse et parce que le mensonge l'emporte toujours sur la vérité.

Je me souviens du retour définitif de mes parents, en avril 1963.

Je me souviens des funérailles de Moïse Tshombe, à Bruxelles, auxquelles nous avons assisté en famille. C'était il y a 50 ans.

Je me souviens des troupes de l'ONU casernées chez nous, à Albertville (actuelle Kalemie), dans les locaux de l'école Regina Pacis (actuel lycée Amani) : Irlandais, Indiens, Malaisiens, Éthiopiens..., et de la peur qu'ils faisaient régner dans la ville.

Je me souviens de celui qui avait placé le canon de sa mitraillette sous le nez de mon petit frère alors âgé de 5 ans. Je me souviens de ces 'gendarmes katangais' qui nous défendaient, de ces 'mercenaires' qui pour beaucoup étaient, comme moi, des enfants de là-bas n'ayant trouvé que ce moyen pour défendre leur pays et leur liberté. Si j'avais été garçon et non fille, si j'avais été un peu plus âgée, peut-être que j'aurais fait partie de ces troupes.



Je me souviens de mon pays perdu, de mon enfance envolée, et de tous ces morts connus et inconnus, noirs et blancs, frères sous le même drapeau, et des appels à la haine, et de l'exil.

Je me souviens des funérailles de mon père, en 2004, et de cette 'Katangaise' que l'on a diffusée au moment suprême.

Aujourd'hui, il y a 50 ans que Moïse Tshombe, notre grand homme à nous, Katangais noirs et blancs, est mort. Nous étions quelques-uns au cimetière d'Etterbeek à Wezembeek à nous souvenir de lui en ce 29 juin, sous une canicule qui nous rappelait notre chez-nous..."

Agenda trimestriel

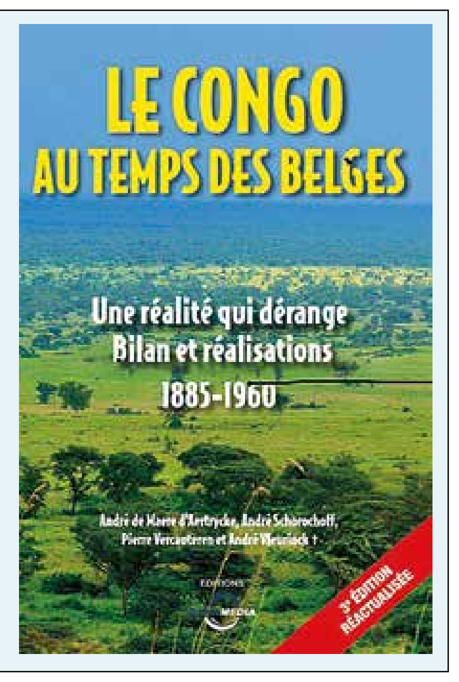
Activités internes
14.06 : CEP
17.06 : CA
19.06 : AG
09.07 : CEP

Activités externes
25.08 : Fête de Mémoires du Congo à Loverval
14.09 : Université d'Été de l'Urome à Uccle

Dernières nouvelles

L'UROME a le plaisir d'annoncer la sortie en librairie de la 3e édition réactualisée de *Le Congo au temps des Belges*, Editions Dynamedia, soutenue par l'Urome.

Cette réédition tient compte des dernières évolutions du Congo jusqu'à ce jour et livre quelques pistes de réflexion quant à son avenir. Un chapitre a été ajouté sur la protection et la conservation de la nature.



Échos des Mardis

Ce troisième trimestre de 2019 est riche en événements. Aux traditionnels sujets inspirés par les Mardis et le Forum, accusant par moments quelque décalage dans le temps, s'ajoutent la remise de décorations à deux collaborateurs de MDC&RB qui les ont bien méritées, le défilé devant le Roi d'un fidèle de la première heure de l'association, qui fut également en son temps un grand soldat dans la brigade Piron, et enfin la fête annuelle de l'association à Loverval.

PAR FERNAND HESSEL

Journée du 11 juin 2019

+ Comme à l'accoutumée, en lever de rideau, la journée commence par la projection d'une interview enregistrée par MDC&RB et portant sur la carrière professionnelle d'un ancien. L'idéal est évidemment que l'interviewé soit sur place, pour répondre aux questions qui naissent de l'interview. En ce mardi 11 juin on fit mieux encore. L'interviewé, Jean-Paul Rousseau, venu de bonne heure de Suxy où il réside, introduisit le public au contenu de sa communication et resta bien sûr à la disposition de la salle pour répondre aux questions. On peut difficilement être plus présent.
Comme Jean-Paul Rousseau a acquis une grande connaissance du terrain, comme coopérant d'abord comme consultant ensuite, son récit est des plus intéressant, surtout que son action personnelle s'insère dans une histoire qui est aussi celle du pays qu'il ne manque pas d'évoquer. De 1962 à 1966, le diplôme de l'Institut des Sciences agronomiques de l'UCL en poche, il commence sa carrière comme assistant à la station INEAC (devenant ISAR en 1964 comme Institut des Sciences agronomiques du Rwanda) de Karama, au titre de formateur en météo, élevage, lutte contre la mouche tsé-tsé… De 1967 à 1977, pendant dix ans il est conseiller agricole pour le groupe COTONCO au Zaïre. Au menu, le café et l'hévéa en Equateur, le thé au Sud-Kivu, le café en Uele, avec pour ce dernier la gestion itinérante de 8 plantations. C'est


Jean-Paul Rousseau


Jacques Charlier

cela l'Afrique, à celui qui veut s'ouvre généralement un large éventail. On ne le dira jamais assez, la grande chance des coopérants des premières décennies après les indépendances a été de pouvoir donner libre cours à leur créativité. Sans celle-ci ils n'avaient pas leur place dans les pays déployant leurs propres ailes.
En 1973, la COTONCO comme toutes les entreprises, est prise dans la zaïrianisation, et devient l'ONAFITEX : notre agronome est réquisitionné par l'Office du café pour faire des expertises des plantations et finit comme directeur de l'unité CELZA des Uele. De 1977 à 1985, tout en prenant le temps de se marier, il dirige différentes plantations du groupe SIPEF au Zaïre, jusqu'au moment où l'entreprise en 1985 décide de l'envoyer sur l'île de Guadalcanal, dans l'archipel des Salomon.
Adieu l'Afrique après 23 ans de bons et loyaux services et bonjour le Pacifique Sud porteur de nouveaux défis (autre langue, autres coutumes…) et de nouvelles épreuves comme le Cyclone Namu qui ravage l'île. En 1989 le SIPEF le renvoie au Zaïre pour quelques mois, mais la situation politique et socioéconomique s'y dégrade. Le régime de Mobutu est exsangue. De 1990-2004, SIPEF finit par l'envoyer au Venezuela où il coule des jours heureux au point d'envisager d'y prendre sa retraite. Depuis 2004 il est consultant indépendant, fort de 40 ans d'agriculture tropicale, et fait plusieurs missions au Congo.
Et prend le temps de s'investir dans l'associatif (ARAAOM, MAN, UROME, MDC…). De part en part, un fort intéressant témoignage d'un coopérant.

+ La matinée se poursuit par un exposé du Prof. Dr Jacques Charlier. Exposé comme on les aime, qui élève les Mardis au rang d'université du troisième âge. Le titre de la conférence est suffisamment explicite pour qu'il se passe de commentaire : Evolution du réseau ferroviaire de 1910 à 1960 au Congo belge. Pour en connaître le contenu, il suffit de se référer à l'article signé Jacques Charlier dans le n° 50 (juin 2019) de la revue, pp. 25 à 29. A la question de savoir pourquoi s'arrêter à 1960, le conférencier répondra que les informations sur le rail au Congo indépendant sont trop lacunaires pour entamer une étude approfondie.
Professeur émérite de géographie de l'Université catholique de Louvain, Jacques Charlier est né à Montegnée (Belgique) en 1950 et réside actuellement à Limelette (Belgique), sans abandonner pour autant la recherche et la publication dans le domaine de sa spécialité. Marin de vocation, il sera contraint pour des problèmes oculaires de se réorienter vers des sciences plus sédentaires, si on veut au vu de ses nombreux voyages. Il choisira la géographie. Il est promu licencié-agrégé en géographie à l'Ulg en 1973, avec la plus grande distinction, puis en 1981 docteur en sciences à l'UCL, également avec la plus grande distinction.
Sa carrière universitaire le conduira de l'UCL, à l'Université de Nantes, à l'université de Paris-Sorbonne, aux universités de Cotonou (Bénin), de Sousse (Tunisie) et d'Abou-Dhabi. De 2005 (année de sa retraite légale) à 2008, il se retrouve à l'université de Paris-Sorbonne au titre de professeur associé à statut temporaire.
Il appartient à diverses sociétés savantes et réseaux d'excellence : depuis 1994 titulaire de la Classe des Sciences techniques de l'Académie royale des Sciences d'outre-mer de Belgique ; de 1996 à 2015 membre effectif de l'Académie royale des Sciences, des lettres et des beaux-Arts de Belgique ; de 2009 à 2015 membre de la Commission de géographie des Transports de l'Union géographique internationale ; de 2004 à 2015, président de la Société belge d'Etudes géographiques…
Ses domaines de recherche (fondamentale et appliquée) sont la géographie maritime et portuaire, les transports massifiés d'arrière-pays, les fronts urbano-portuaires et croisières maritimes, sur les terrains qui vont de l'Europe à l'Amérique du Nord, à l'Asie, à l'Afrique subsaharienne, en passant par les canaux interocéaniques (Suez, Panama, Kiel).
Carrière vouée à la géographie, qui comprend une impressionnante liste de publications : quatre atlas, quatre ouvrages, une soixantaine de chapitres d'ouvrages et d'actes de colloques, plus de 80 articles scientifiques et une centaine d'autres.
Même si l'Afrique centrale n'est pas le terrain privilégié du professeur, sa carrière internationale fait que MDC&RB ne peut que tirer des avantages d'une communication de sa part.


Les routes de l'esclavage

+ Après la traditionnelle moambe, l'après-midi fut consacré à la projection du film Les routes de l'esclavage, de Daniel Cattier, Julien Gelas & Fanny Glissant. Le documentaire complet comprend quatre parties de 52 minutes, paru au grand complet chez Arte Editions en 2 DVD. Le film franco-belge fut projeté en 2018 à Bozar, en présence de Daniel Cattier. Son complément : "Les esclaves oubliés de l'île Tromelin" (52'), réalisé par Emmanuel Roblin et Thierry Ragobert, fait l'objet d'un article dans le présent numéro.
Il est toujours utile de se replonger dans cette sinistre pratique qui ne fait honneur ni à l'Orient, ni à l'Occident pourtant réputés civilisés. Léopold II fit de la lutte antiesclavagiste son cheval de bataille à la Conférence de Berlin en 1885 pour obtenir à l'arraché son mandat sur le cœur de l'Afrique. ■

A MEDITER

"La culture ce n'est pas avoir le cerveau farci de dates, de noms ou de chiffres, c'est la qualité du jugement, l'exigence logique, l'appétit de la preuve, la notion de la complexité des choses et de l'arduité des problèmes.

C'est l'habitude du doute, le discernement dans la méfiance, la modestie d'opinion, la patience d'ignorer, la certitude qu'on n'a jamais tout le vrai en partage; c'est avoir l'esprit ferme sans l'avoir rigide, c'est être armé contre le flou et aussi contre la fausse précision, c'est refuser tous les fanatismes et jusqu'à ceux qui s'autorisent de la raison; c'est suspecter les dogmatismes officiels mais sans profit pour les charlatans, c'est révérer le génie mais sans en faire une idole, c'est toujours préférer ce qui est à ce qu'on préférerait qui fût."

Jean Rostand

Échos du forum

269 (05.04.19)

Le forum est animé par Marc Georges qui a fini par trouver ses marques et qui prend soin d'annoncer le programme de la journée. Le compte-rendu qui ne comprend pas moins de 18 pages, sans compter les 7 pages d'annexes, est bien sûr fort intéressant, surtout qu'il est réalisé avec beaucoup de soins par Nadine Watteyne. Mais pour ceux qui sont amenés à en faire un tirage papier, comme la rédaction de la revue, cela semble fort abondant, d'autant que la rédactrice tend quasiment vers un verbatim.

Avant l'approbation du compte-rendu, deux invités de marque sont présentés aux débatteurs :

l'ir agronome Jacques Wouters, qui s'est investi au Burundi, invité par J.-C. Heymans, et Lee Gillette, qui a œuvré au Zaïre dans le cadre du Peace Corps et qui a également fait fonction de guide au Musée de Tervuren, invité par P. Vannès. La présentation est suivie d'un fructueux débat.

Un temps est ensuite consacré à un point sur la revue, et à l'annonce en passant que l'ARAAOM quitte la publication, pour un partenariat avec l'AP/KDL, trois fois moins cher. Le rédacteur en chef estime qu'à terme les membres de l'ARAAOM regretteront d'avoir quitté MDC&RB, les nouveaux Tam-Tam marquant un net recul en matière d'information, sauf au plan de l'événementiel. Les autres points sont liés à l'actualité : ajournement de l'AG pour raison de conformité aux statuts; destination des œuvres héritées de l'ARSOM qui est contrainte de réduire son espace ; précisions sur le voyage culturel qu'Emily Beauvent organise en terres swahilies ; participation à la conférence du Dr Mukwege ; réflexion sur la situation actuelle de la RDC qui débouche sur un débat fourni sur la coopération au sens le plus large ; supercherie des dix millions de morts imputables à Léopold II, qui fera l'objet d'une carte blanche ; activités d'une poignée de volontaires dans les écoles, particulièrement le Lycée français ; la vitrine des librairies dont certains livres prendront place dans la Bibliographie de la revue. Signalons enfin un don appréciable de la part du comte Geoffroy de Liedederke, ambassadeur de l'Ordre de Malte en RDC.

La fin de la matinée est consacrée à la cérémonie de la remise d'une décoration à Guy Dierckens et à Daniel Depreter. L'ambassadeur Nijskens, au titre de président de l'UROME, a tenu à épingler lui-même les insignes et à adresser aux lauréats et à toute l'assemblée les mots qui conviennent à pareille distinction (voir article suivant). La cérémonie est suivie d'une coupe de l'amitié, à La Warande. ■



270 (10.05.19)

Jour faste pour la représentation des Congolais à notre Forum bi-mensuel. Pas moins de huit Congolais ont fait le déplacement, la plupart à l'invitation de Thierry Claeys Bouuaert et de Marc Georges. Certains d'entre eux sont loin d'être des inconnus, d'autres ont par leur assiduité acquis le statut de membre permanent. Il s'agit de : Norbert Asimbo, Barly Baruti, Alain Bomboko, Francesca Bomboko, Françoise Djunga-Landula, Cécile Ilunga, Francisca Monique Nkuli, Pie Tshibanda. C'est par une participation de la sorte que MDC&RB atteindra son objectif qui est dorénavant d'évoquer et d'écrire l'histoire à quatre mains. Journée d'une grande densité d'échanges aussi, car le compte-rendu comprend pas moins de 21 pages, sans les pièces jointes.

Le fait que les invités appartiennent à des secteurs différents rend le débat passionnant, avec ce petit bémol qu'il risque de se focaliser sur l'actualité de la RDC.

Que la journée soit belle et pleine de créativité ! Le débat est d'autant plus passionnant que les Congolais sont passés maîtres dans l'art du débat, sans doute un lointain héritage du temps où la palabre tenait lieu de





© Photo Fernand Hessel

cours d'histoire.
Les points d'ordre médiatique, qui font la trame habituelle du Forum, à savoir la revue, le site WEB, la page Facebook, la photothèque, les informations sur d'autres associations… sont traités rapidement, pour déboucher sur un tour de table fourni, où l'apport des représentants de la communauté congolaise constitue, une fois n'est pas coutume, l'essentiel de l'échange et permet aux débatteurs habituels de nourrir la réflexion.
Cette dernière partie s'étend sur 15 pages sur les 21 que compte le compte-rendu. C'est tout dire. Il ressort du débat qu'il est primordial que la stratégie de MDC&RB a tout à gagner à étendre le débat, en ce compris celui qui se rapporte au passé colonial de la Belgique, pour consolider le vivre harmonieusement entre les deux communautés, dans un contexte postcolonial. ■



271 (24.05.19)
La session, animée par le vice-président, Th. Claeys Bouuaert, est privée de deux de ses débatteurs de première ligne (P. Vannès et M. Georges), mais ne manque pas pour autant de dynamisme. Les invités, comprenant Marie-Jeanne Peti Mpangi, dentiste de profession, Mona Mpembele, journaliste engagée dans la promotion de la femme congolaise, Dido Lakama et Kasisi Makulitita de l'asbl Change, et Jara Suklova, belgo-tchèque active dans les affaires commerciales, sont tous d'un intérêt certain.
Les délégués de Change retiennent particulièrement l'attention d'autant que leur asbl n'est pas toujours tendre avec la Belgique. Le Forum offre ainsi l'occasion de s'expliquer et d'amener l'une et l'autre partie à une collaboration mieux informée. A. Bomboko se pose néanmoins la question de l'impact de Change sur la société belge et la diaspora congolaise de Belgique.
Les autres points du canevas habituel du Forum sont traités dans un esprit de parfaite information. ■

272 (07.06.19)
Un intéressant débat s'instaure à propos de la réserve d'articles pour la revue, le rédacteur en chef ayant prétendu que le pipe-line est quasi vide. Celui-ci rappelle que la règle, qui vaut pour toutes les revues, veut qu'une rédaction dispose d'une réserve d'articles apte à couvrir les besoins d'une année de publications. Or MDC&RB est loin du compte. Puis ce qui importe pour une revue comme la nôtre, qui a pour ambition de contribuer à la connaissance de l'œuvre belgo-congolaise en Afrique, ce n'est pas de copier les textes qui sont déjà imprimés ailleurs, aussi important qu'en soit leur contenu, mais de fournir du neuf. Dans cette perspective il faut pouvoir compter sur des rédacteurs maison, capables de faire des synthèses de ce qui est paru comme de ce qui paraît, dans toutes les thématiques aptes à parfaire notre connaissance du passé comme de l'avenir.
André Filée attire l'attention du Forum sur le danger qu'il y a à ne donner qu'un son de cloche pour l'actualité congolaise. Selon lui, MDC&RB a pour objectif de clarifier l'histoire, et pas ce qui n'appartient pas encore à l'histoire. Notre revue se doit de préserver son statut apolitique.
F. Bomboko, qui comme son frère fait dorénavant partie des membres du Forum, explicite le travail réalisé par BERCI (Bureau d'études, de recherches et de consulting international) basé à l'Université de New York. En bref, BERCI opère comme un institut de sondage avec pour objectif d'apporter un appui aux décideurs, dans les domaines fondamentaux pour la construction du Congo, que sont le développement, la bonne gouvernance, le renforcement de l'Etat, la consolidation de la paix.
Le travail réalisé par certains des nôtres dans les écoles grandes et petites de la capitale est également mis sur le tapis. Il ressort des échanges que le succès est au rendez-vous.
Au plan de l'événementiel, un appel est fait pour aller voir le seul en scène Missie de David Van Reybrouck, conçu à partir d'entretiens avec des missionnaires. De même que le film Mbuda, La source des chimpanzés d'Anne Laudisoit et Caroline Thirion (2018, 52', VF, sélectionné pour le Festival international Nature de Namur). Le film montre un nouveau foyer de chimpanzés en Ituri. ■

273 (21.06.19)
Dernière session du premier semestre de 2019, propice à un ultime point avant les vacances dans les différents domaines d'activité de l'association : la revue, la photothèque, la filmothèque, la vidéothèque, la bibliothèque, le site WEB et Facebook. Le reste du temps est consacré à des sujets d'actualité et à la recherche d'idées pour meubler les futurs Mardis. La question de la diffusion des débats sur l'actualité politique des trois pays pris sous la loupe par MDC&RB revient sur le tapis et continue à opposer les esprits. ■

Décoration de deux des nôtres

La session du Forum du 5 avril 2019 se termina sur une note de haute valeur symbolique, pleine d'émotion pour les uns, pleine d'admiration pour les autres. L'association avait choisi ce moment pour mettre à l'honneur deux de ses collaborateurs de première force, élevés au rang d'officier de l'ordre de Léopold II. Et pour donner à l'événement un surcroît de solennité, elle avait mandé l'ambassadeur Renier Nijskens, en charge de la diplomatie belge dans la région des Grands lacs et président de l'UROME, deux titres qui lui confèrent une autorité certaine pour tout ce qui touche à l'Afrique, sans oublier qu'il fut aussi ambassadeur de Belgique à Kinshasa de 2000 à 2004. Aussi sut-t-il parler avec sagesse et pertinence de l'engagement des Belges dans le développement des trois pays qui historiquement nous sont les plus proches.

Les lauréats ont pleinement mérité cette distinction pour tous les services rendus.

Il s'agit de :

- Guy Dierckens, ancien du Congo, formateur toujours disponible en informatique, interviewer invétéré, administrateur de longue date de notre asbl et surtout gardien des finances de celle-ci jusque tout récemment ;
- Daniel Depreter, ami du Congo, vidéaste de talent, toujours sur la brèche pour immortaliser les manifestations de l'asbl et celles en rapport avec les objectifs poursuivis par celle-ci.

Ce double acte de reconnaissance de MDC&RB leur alla droit au cœur. Avertis en douce, ils se firent un plaisir d'associer leur épouse respective à la cérémonie. Et acceptèrent de bonne grâce de poser pour le photographe, afin de faire bénéficier la famille du moment historique. Pour clore la cérémonie, les médailles furent baptisées au champagne dans notre restaurant habituel De Warande. ■





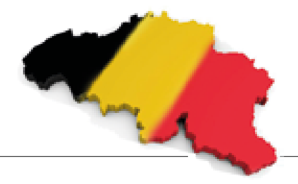








© Photos Fernand Hessel



Défilé d'un des nôtres devant le Roi

A la Fête nationale du 21 juillet 2019
comme vétéran de la Brigade Piron

Le plaisir de la fête et ses belles images
Avant qu'elles ne s'effacent je les livre en partage :

Ce vingt-et-un juillet, la fête nationale
Fut loin d'être banale.
Car pour commémorer les septante-cinq ans de la libération,
Nos anciens combattants,
Béret en tête et décorés, très en affaire
Ont défilé en Jeep de la dernière guerre
Pour recevoir du Roi, qui vient à leur rencontre,
Le respect du pays qui ce jour le leur montre.

Pour illustrer notre passé,
Avant qu'il ne soit effacé,
Certains trésors on fit extraire
Du Musée du Cinquantenaire :
Des fiers drapeaux de grand renom
Ainsi qu'un célèbre canon.
Pour afficher notre défense
En vue de notre indépendance
Roulent aussi de gros engins
Pesants, bruyants et tout-terrains,
Griffant le sol de leurs chenilles.
Sous les avions tout cela brille
Devant Sa Majesté le Roi
Qui les passe tous en revue.
Dedans la rue de la Loi
Bien alignés, et les salue.

Après le matériel, voici les Vétérans :
Ils sont quarante-sept, malgré le poids des ans ;
Fiers, ces volontaires dont certains nous diront
Leurs bons souvenirs de la Brigade Piron.
Avant de défiler, il leur est advenu
De se voir rassemblés au Soldat Inconnu :
C'est toute la Nation qui se souvient de Lui
Sous les vibrants vivats d'un public réjoui.
Auprès de ce héros, les anciens sont présents
S'arrêtent, s'inclinent, se recueillent un instant.

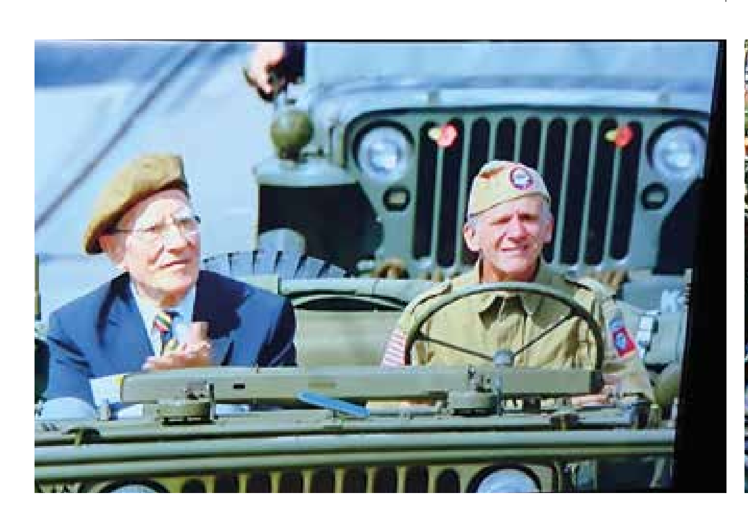
Les avions nous survolent et déploient dans le ciel
Les couleurs du drapeau dont le rouge et le noir
Encadrent le jaune en sa couleur de miel.
Au contact de la foule on frémit de partout
C'est spontané tous ces vivats, du tout au tout.
Ce n'est plus l'arme à l'œil que nous vient notre espoir.
Ces applaudissements signent la conviction
Insérée dans notre blason que « l'Union
Fait la force ». Merci au public si nombreux
D'avoir rendu ce jour de juillet si joyeux

Les avions nous survolent et déploient
Dans le ciel les couleurs du drapeau
Dont le rouge et le noir encadrent
Le jaune en sa couleur de miel.
Au contact de la foule on frémit de partout
C'est spontané tous ces vivats, du tout au tout.
Ce n'est plus l'arme à l'œil
Que nous vient notre espoir.
Ces applaudissements signent la conviction
Insérée dans notre blason que
"l'Union fait la force".
Merci au public si nombreux
D'avoir rendu ce jour de juillet si joyeux
C'est une larme à l'œil, c'est là notre émotion
de voir s'approcher, seul, le jeune souverain
Qui dirige ses pas pour nous tendre la main.
En signe de respect au nom de la Nation.

Envoi

Sous l'aile des avions, dans les plis des drapeaux,
A travers les vivats c'est toute la fierté
Du pays rassemblé que l'on sent palpiter.
Que vive la Belgique des jours toujours plus beaux !

Julien Nyssens ■





Rendez-vous de Loverval 2019

PAR FERNAND HESSEL

Pour la troisième année consécutive, la fête de MDC&RB s'est déroulée à Loverval, dans les installations du Lycée où beaucoup d'enfants de la Colonie vinrent achever leurs études secondaires, après 1960. Notre association y dressa ses tentes le dimanche 25 août, par une belle journée estivale, aboutissement d'un effort de longue haleine de la part d'un groupe de bénévoles. Il faut dire qu'au jour J celui-ci fut admirablement secondé par un orchestre congolais conduit par Barly Baruti pour l'ambiance et par un traiteur congolais qui, pour nourrir autant de bouches, avait mobilisé toute sa famille. Les photos parlent d'elles-mêmes, malgré le caractère laconique de leur légende, même si le soleil ne se priva pas de jouer des mauvais tours aux photographes.

Au terme d'un très long quart d'heure académique, le temps pour les retardataires de trouver le chemin du lycée, pour l'organisation de roder le système d'identification, pour les déshydratés de consommer l'apéritif, le président Paul Vannès vint souhaiter la bienvenue aux membres et à leurs invités, qui dépassaient les 150, les uns ayant pris place à l'intérieur, les autres en terrasse.
Tout avait été conçu pour donner à la fête une dimension culturelle : notre peintre avait pourvu les cimaises d'un choix de toiles de sa facture qui ne laissèrent pas les visiteurs indifférents ; sur une longue table des livres en grand nombre s'offraient aux amateurs pour une seconde vie à des prix sacrifiés ; à côté une table réunissait les auteurs plume en main pour dédicacer leurs œuvres. Barly Baruti, généreux comme il est, mit le temps qu'il fallait pour illustrer la dédicace d'un dessin de son cru. Pendant ce temps, les verres de vin, de Simba et de Tembo se multiplièrent. On vit également un groupe de jeunes cinéastes, appartenant à l'IHECS, se faufiler entre les tables, dans le cadre de la réalisation d'un film d'épreuve de fin de master, sur le thème de la réconciliation entre la Belgique et le Congo. La démarche s'inscrivait parfaitement dans l'objectif de la journée, à savoir la fraternisation entre les communautés congolaise et belge.
Quand tout le monde avait trouvé ses marques et que le traiteur avait achevé la mise en place de ses impressionnantes casseroles, dont il n'était sans doute pas nécessaire de brancher le bain-marie, l'organisateur en chef Marc Georges, put lancer le traditionnel Madame est servie.

Aussitôt l'on vit se former une file impressionnante à l'entrée de l'espace gastronomique, la plupart des convives préférant se mettre en ordre utile plutôt que d'attendre sagement à leur table. Le ventre a ses raisons que la raison peut ne pas comprendre. Parler de gastronomie n'était certes pas un mot surfait, le traiteur avait composé une sorte de menu à la carte, permettant à chaque convive de garnir son assiette de ce que la cuisine congolaise offre de mieux, le tout servi par des charmantes hôtesses flanquées de garçons visiblement rompus à la tâche. On vit même des convives passer une seconde fois, alertant les retardataires sur le tort qu'ils avaient eu de ne pas faire la file. Bref un bon moment pour le plaisir de la bouche. L'orchestre Congo Nostalgie, le bien nommé, ne tarda pas à chauffer ses tambours et à accorder ses guitares pour le plaisir de l'oreille. Et comme à l'accoutumée les plus sportifs ne tardèrent pas à sentir des fourmis dans les jambes et à se lancer sur la piste. Moins qu'à l'accoutumée, déplorait une danseuse invétérée, mettant directement en cause le réchauffement climatique.
Tous ces plaisirs d'un jour ne constituaient pas, on s'en doute, l'essentiel du rendez-vous de Loverval. Le vrai plaisir résidait dans les retrouvailles entre amis et compagnons d'aventure en Afrique, même si celle-ci s'éloigne un peu plus chaque année pour la quasi-totalité des convives, mis à part le vice-président Thierry Claeys Bouuaert fraîchement débarqué de Kinshasa. Cette année le Congo et voisins étaient venus en grand nombre, puis la cuisine et l'orchestre étaient congolais, si bien que chacun se sentit transporté imperceptiblement vers les lointaines contrées tropicales, où les uns avaient laissé leur famille et les autres les reliques de leur paradis perdu.
Notre association a pris la bonne option pour l'avenir, celle qui se fonde sur l'intensification des relations entre Congolais et Belges, bien au-dessus des sempiternels griefs de chacun. Année après année le souvenir de notre aventure commune s'estompe, mais dans le même temps il se purifie et se débarrasse de ses scories coloniales. Les mémoires du Congo, du Rwanda et du Burundi, deviennent un peu plus chaque année l'amorce d'une nouvelle civilisation, qui fait fi des frontières et des distances, capable de passer en pertes et profits les moments le plus durs du passé. Une civilisation du métissage entre les peuples, les religions, les philosophies, tous prêts à apporter leur part au rendez-vous du donner et du recevoir. ■

Vie de l'Association



1 Les hôtesses d'accueil tout sourire Françoise Guéret et Solange Brichaut

2 Le président Paul Vannès lançant les festivités

3 Présentation du pagne Président Kasavubu

4 Présentation du pagne de la Fête du travail

5 Présentation du pagne Sac de Michelle Obama

6 Un intrus dans le défilé Robert P vêtu de pied en cap du pagne L

7 Le public assiste à la présentation des pagnes

8 Francesca aux formalités d'accès

9 Table des bonnes affaires, Emily Beauvent et Thierry Claeys Bouuaert en conversation

10 Les auteurs attendent les acheteurs. Dur métier que d'écrire

11 Alain Bomboko en pleine dédicace

12 Un dessin en prime dans la dédicace de Barly Baruti

13 Les retrouvailles se concrétisent Thérèse Vercouter, Malca et Meir Lévy, Françoise Moehler, Monique Gilson

14 Les tablées se forment, avec Jean-Paul Rousseau, président du CRNAA

15 Les Demaeght, Paul Roquet, Paul Vannès, Renier Nijskens

16 Les jeunes journalistes observent

17 Fabienne et Françoise Sterckx, Jean-Didier Mbila, Yaêlle et Marie-Jeanne Peti Mpangi

18 Madame est servie, la file se forme en moins de temps qu'il ne faut pour l'annoncer



19 Le service se coupe en quatre pour satisfaire tout le monde

20 Vue élargie de la salle, avec Guy Dierckens

21 Notre vidéaste Daniel Depreter surpris par le photographe

22 L'abbé Asimbo, à droite (Province orientale) & le Père jésuite Delville (Bukavu, Lubumbashi)

23 Pierre Van Bost et sa fille

24 Chantal Tshombe plongée dans ses réflexions

25 Les organisateurs, groupés autour de Marc Georges, faisant un point rapide

26 La satisfaction se lit sur les visages

27 Etienne Loeckx, Jean-Paul Ramboux et Marc Fabre

28 Barly Baruti plongé dans une mélopée du temps passé

29 Petit-fils de Barly Baruti encore hésitant sur le chemin à prendre

30 Deux couples de danseurs bien en vue

31 Un groupe admirant les danseurs ou piquant un petit somme discret

32 Des femmes se consultent avant séparation Cécile Berckmoes-Devis, Claudine Van Bellingen, Gerda Dierckens, Janine Hayt, Louise-Marie Van Melleket

33 D'autres tiennent à immortaliser le moment Marie-Jeanne Peti Mpangi et sa fille, Françoise Moehler-Degreef

34 Regroupement des convives en mode pagne posant pour la petite histoire

35 Le clan des cuisiniers avec un Marc Georges visiblement satisfait

36 Tableau de Ngandu comme viatique pour le retour



Afrikagetuigenissen

NIEUWSBRIEF

Zetel : Jan van Ruusbroeclaan 15, 3080 Tervuren

N° 22

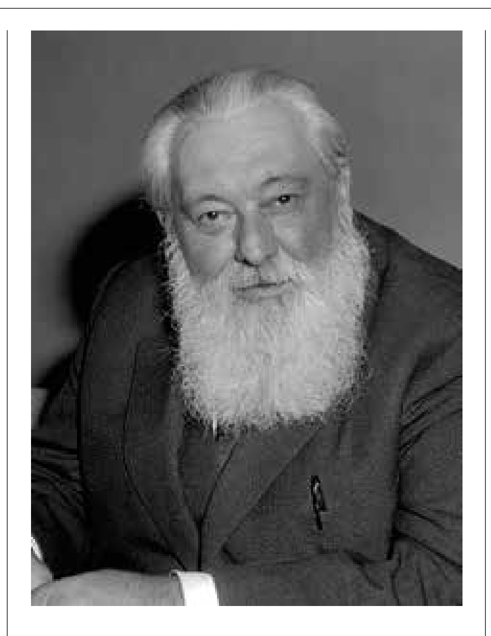
Frans Hemerijckx

Dit jaar herdenken wij deze legendarische melaatsendokter. Het is inderdaad op 14 oktober 1969 – precies 50 jaar geleden – dat de alom bekende arts Frans Hemerijckx, weldoener van de lepralijders, amper 67 jaar oud, voorgoed het hoofd neerlegde.

DOOR GUIDO BOSTEELS

Als aanvulling bij zijn studies geneeskunde had de jonge Frans Hemerijckx zich toegelegd op de tropische geneeskunde. Geboren en getogen te Ninove in een diepgelovig gezin (een broer missionaris en een zoon priester) vertrok hij in 1929 naar Belgisch Congo voor rekening van de Medische Hulpdienst voor Missies. In de Kasaïprovincie waar hij terechtkwam werd hij pijnlijk getroffen door de fel verspreide endemische kwalen als slaapziekte en lepra. Met de tomeloze energie die hem kenmerkte richtte hij er opeenvolgend twee leprozerieën op, zij het ook dat hij de afzondering waaraan de melaatsen daar onderworpen werden eerder zag als een onafwendbare maar weinig ideale noodoplossing om de verspreiding van de kwaal te beperken. Aan het tweede van die dorpen gaf hij de veelbetekenende naam 'Dikundu', wat zoveel betekent als 'onderlinge hulp'.

Dokter Hemerijckx voelde zich bijzonder gelukkig toen hij kennis kreeg van de behandeling van lepra met sulfonen die de mogelijkheid bood over te schakelen naar ambulante behandeling. Deze revolutionaire werkmethode, waarin hij een pioniersrol gespeeld heeft, bood het enorme voordeel dat de patiënten niet langer aan hun familiale banden onttrokken dienden te worden maar in hun eigen familiaal milieu konden worden verzorgd. De ontwikkeling van deze "geneeskunde onder de bomen", waarvan dr. Hemerijkcx zich een voorvechter toonde, en die ook veel belangstelling wekte van ons vorstenhuis, meer bepaald van koning Leopold III, bezorgden hem over de grenzen heen een grote bekendheid.



Zo is het dat hij na 25 jaar Congo zwichtte voor een bede om zijn kunde en werkkracht ter beschikking te stellen van de Indiase regering zodat hij, met de medewerking van drie Belgische vrouwelijke medewerksters, "spreekuren onder de bomen" in het leven heeft geroepen in Polambakkam.

In 1960 stelde dr. Hemerijckx zich ter beschikking van de Wereldgezonheidsorganisatie. Hij heeft een opmerkelijke invloed gehad op de publieke opinie ten aanzien van de leprakwaal. Zo is het dat heel wat landen als Thailand, Afghanistan en Zuid-Korea bij hem te rade zijn gekomen.

In 1965 keerde hij naar België terug, meer bepaald naar Grimbergen. Hij werd medisch adviseur van de Damiaanactie en nam nog deel aan buitenlandse wetenschappelijke congressen. Hij overleed te Leuven, zoals hierboven vermeld, op 14 oktober 1969.

Een ultiem eerbewijs, zo vertelt althans Wikipedia : zijn naam werd geschonken aan een planetoïde (1993 BX 13). ■

Os amigos

La tradition des retrouvailles annuelles entre Portugais et Belges, ayant partagé la même aventure congolaise, est déjà longue. Et chaque année le plaisir est au rendez-vous. Bon an mal an, les cercles belges ont à cœur de participer à la fête, rejoignant sur place les Belges installés ou en vacances.

PAR FERNAND HESSEL

Même si la participation se fait moins nombreuse avec les années, les Belges occupent encore une paire de grandes tables fort animées. Ils apprécient le sens de l'accueil des Portugais de même que leur art d'organiser les rencontres, sans oublier la bonne cuisine. Cette année c'est au pied de la chaîne de l'Estrela, à Pinhanços, que l'association portugaise avait planté sa tente, le samedi 8 juin. Les rencontres portugaises prennent toute une journée, si bien qu'il fut impossible de pousser jusqu'au sommet de la Serra da Estrela où culmine le pays, à près de 2000 mètres d'altitude, avec un charme certain au vu de la carte postale que notre hôte ne manqua pas de distribuer.

Notre organisateur, Jean-Paul Ramboux, avait programmé d'intéressantes visites culturelles à Coimbra et à Porto. Même si le groupe des participants venus de Belgique (Françoise Devaux, Fernand Hessel, Françoise Moehler, Jean-Paul Ramboux et Nadine Watteyne) n'avait pas dans son ensemble la capacité de marcheur de notre organisateur, il tenta tant bien que mal à le suivre dans les rues de ces deux villes, déjà la veille du banquet et pendant les deux jours qui le suivirent. Deux villes hautes en culture, mais pas seulement, car elles ne ressemblent en rien au plat pays d'où nous étions. Et le fait qu'elles sont traversées chacune par un cours d'eau, le fleuve Douro pour Porto et la rivière Mondego pour Coimbra, ne nous dispensa pas de monter à l'assaut de collines où s'accrochent leurs plus beaux monuments, par des ruelles pittoresques sans doute, où le béton n'a pas de prise, mais peu reposantes.

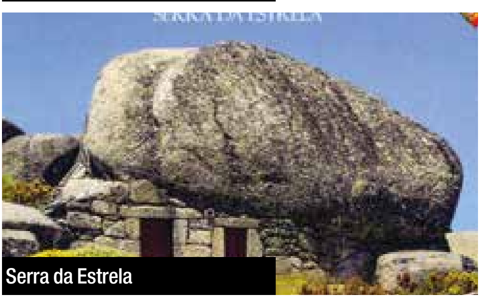
Le Portugal, qui a des liens séculaires avec l'Afrique beaucoup plus profonds que la Belgique, offre partout des vestiges de sa familiarité avec l'Afrique et avec le reste du monde. Ainsi à Porto on peut admirer un impressionnant monument dédié à Henri le Navigateur qui y vit le jour en 1394. Paradoxalement l'Infant Dom Henrique o Navegador, entré dans l'histoire comme la figure par excellence du début de l'expansion coloniale européenne, n'a jamais entrepris lui-même le moindre voyage au long cours. Hasard ou pas, le monument dédié à Henri le navigateur est érigé sur la place où l'on trouve également la prestigieuse Bourse. La motivation première des pionniers de la navigation fut sans aucun doute l'aventure et la découverte, mais il est tout aussi vrai que ceux qui suivirent furent surtout animés du désir de s'enrichir. Comme l'on va aujourd'hui sur la Lune et comme on ira demain sur Mars : de petits pas pour les pionniers, de grand pas pour l'humanité, et des pas de géant pour les commerçants. Par ailleurs certains historiens sont convaincus que les expéditions de Diego Cao, qui fut le premier à pousser jusqu'à l'embouchure du Congo et à remonter le fleuve jusqu'à hauteur de l'actuel port de Matadi, avaient également pour but caché d'étudier la possibilité de prendre l'Islam à revers et de faire la jonction avec le royaume du mythique prêtre Jean.

Mais laissons là l'histoire et ses arcanes et revenons à notre participation aux fêtes organisées par l'association sœur portugaise, répondant au nom on ne peut plus explicite d'Amigos do Congo (jusqu'il y a peu : Os Amigos do Reino do Congo e o seu grande rio Zaire), laquelle permet, par extension du séjour, de visiter de nombreux coins du pays, de l'Algarve à l'Estrela. Une enquête faite au cours de la dernière rencontre a révélé toutefois que la préférence allait à Lisbonne, épicentre de toute la culture portugaise, qui à elle seule






Résidence Senhora da Lomba


Serra da Estrela


La tente

Photos Fernand Hessel

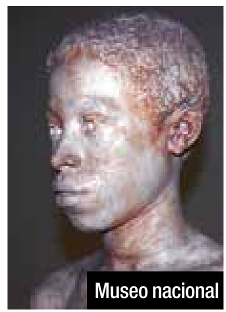
justifie tous les voyages. Amitié et culture font ainsi le meilleur des ménages. Le 37e Convivio Amigos do Congo du 8 juin 2019 se déroula comme à l'accoutumée dans la bonne humeur et l'échange enrichissant, même si pour la plupart des Belges la langue en limite la portée. Et comme à l'accoutumée aussi sous les trois bannières du Congo, du Portugal et de la Belgique. Pour la langue, les Belges peuvent évidemment compter sur leur compatriote originaire d'Anvers, devenue Portugaise par mariage, ancienne de Kinshasa, Cécile Nunes, toujours très active dans l'organisation de la fête annuelle et omniprésente dans la grande salle. La date correspondait à son anniversaire, ce qui eut pour résultat qu'il y eut une petite fête dans la grande fête.

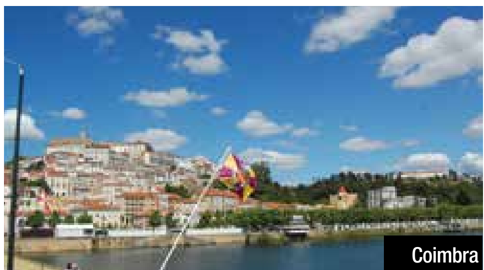
Le programme culturel en marge de la fête nous permit de visiter des monuments appartenant au patrimoine majeur du Portugal et pour certains de l'Europe et du monde. A Coimbra par exemple, où s'installa en 1537, dans l'ancienne forteresse arabe, la plus vieille université du pays, après son déménagement de Lisbonne où elle fut fondée en 1290, sur décision du roi Joâo III. Une imposante statue de celui-ci se dresse sur la vaste esplanade, rappelant la haute valeur symbolique de la transformation d'une forteresse destinée aux armes en palais destiné aux études (paço dos estudos). Parmi les édifices qui bordent l'esplanade de la vieille université se situe la bibliothèque, fameuse entre toutes, dite Bibliotheca Joanina, fondée en 1717. L'afflux de touristes a conduit à un règlement strict pour les visites : le billet d'entrée se réserve, la file est inévitable, la moindre photo au cœur de la bibliothèque est interdite. Les touristes ont moins de chance que les chauves-souris, admises librement, parce qu'il a pu être établi qu'elles débarrassent les lieux de tous les inspectes nuisibles aux boiseries et aux livres. Du reste, il n'est pas nécessaire d'y interdire la parole, le silence est spontané, le visiteur ayant le souffle coupé devant tant de beauté liée à tant de culture.

L'étape de Conimbriga, au sud de Coimbra, nous fit entrer de plain-pied dans l'antiquité romaine. Le site, occupé par les Celtes, n'échappa pas à la convoitise des Romains qui en firent un oppidum, puis une civitas, véritable cité bourgeoise avec ses magasins, ses thermes, ses villas dont les mosaïques attestent d'une grande richesse. S'il n'est pas le plus vaste vestige romain il est le mieux conservé. Et les fouilles menées depuis 1913 ont permis d'offrir au visiteur un musée très instructif sur la colonisation romaine, qui prendra fin en 409 sous les coups de boutoir des Suèves. L'énorme mur d'enceinte, très bien conservé, n'a pas réussi à arrêter les envahisseurs germaniques.

Au lendemain de la fête, deux jours pleins furent consacrés à la visite de Porto, comme Coimbra construite sur une colline, pour le plus grand plaisir des touristes qui aiment les escaliers. Contrairement à ce que l'on pense, le porto qui résulte d'un mélange de marc et de vin, est produit à 150 km de là, mais pour ne pas trop trahir l'appellation, il mûrit et se commercialise sur la rive gauche de l'estuaire du Douro. La ville est avant tout un site où il fait bon flâner dans ses vieux quartiers, en visitant sur le chemin les édifices les plus en vue, en particulier l'église des Carmes, la cathédrale… sans oublier de faire un petit tour dans la librairie Lello, pour finir invariablement à une terrasse du quai aux multiples façades pleines de styles et de couleurs. Avec un regard sur le Pont Dom Luis, construit en partie par les Ateliers belges de Willebroeck, et un autre sur le Douro où vont et viennent des bateaux de tous les âges.. ■


Cécile Nunès


Museo nacional


Coimbra

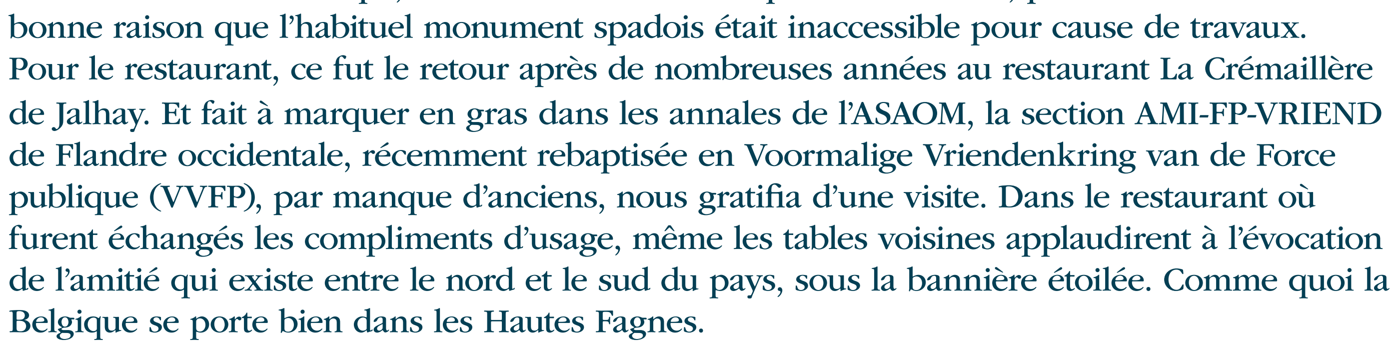

Ruines romaines de Conimbriga




Porto


Henri le Navigateur

Journée de l'amitié

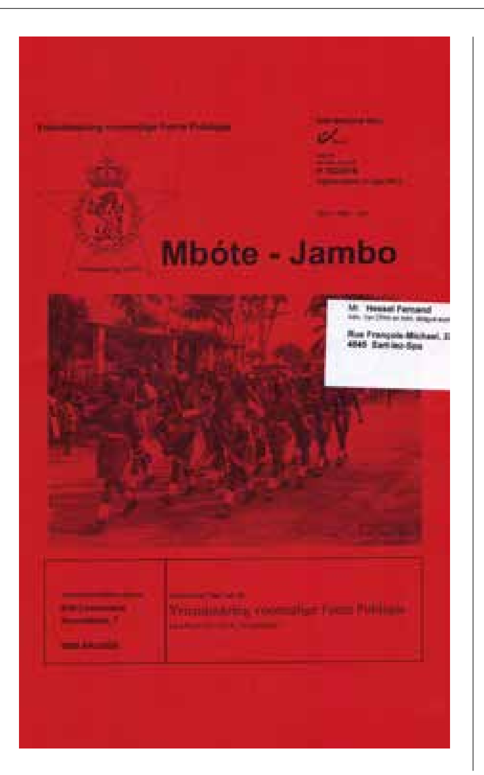


Il y a quelques années déjà que l'ASAOM a opté pour la journée de l'Amitié en lieu et place de la journée du Souvenir. Deux innovations en modifièrent, en ce 23 juin de 2019, le cours habituel. La gerbe fut déposée devant le monument de Sart-lez-Spa, tout récemment rénové par la commune, pour la bonne raison que l'habituel monument spadois était inaccessible pour cause de travaux. Pour le restaurant, ce fut le retour après de nombreuses années au restaurant La Crémaillère de Jalhay. Et fait à marquer en gras dans les annales de l'ASAOM, la section AMI-FP-VRIEND de Flandre occidentale, récemment rebaptisée en Voormalige Vriendenkring van de Force publique (VVFP), par manque d'anciens, nous gratifia d'une visite. Dans le restaurant où furent échangés les compliments d'usage, même les tables voisines applaudirent à l'évocation de l'amitié qui existe entre le nord et le sud du pays, sous la bannière étoilée. Comme quoi la Belgique se porte bien dans les Hautes Fagnes.

C'est avec plaisir que la rédaction laisse à la présidente de VVFP le soin de narrer sa journée, surtout qu'elle le fait avec beaucoup d'humour. Il en ressort que rendre visite à un cercle ami n'est pas une mince affaire. Sans la conviction de la nécessité de garder serrés les liens d'amitié entre anciens d'outre-mer, on y songe sans doute à deux fois. (fh)

PAR ANN HAECK

Aujourd'hui j'ai dû me lever tôt. Le tram m'amena à la gare d'Ostende où je pris le train pour Bruges. Il était 8h15 quand devant la gare le soleil matinal m'invita à prendre place sur un banc où curieuse de nature et dans l'attente de mes compagnons de voyage, j'explorai du regard l'environnement. Conny, qui a offert de nous conduire, ne se fit pas attendre. Nous pûmes ainsi ensemble, ayant l'air de vrais touristes, attendre l'arrivée de nos collègues. Avec la ponctualité qui sied à un militaire, Marcelle et Maurice Debruyne apparurent ensuite. Ce dernier avait pour l'occasion sorti son plus beau chapeau d'été.



La compagnie étant au complet, nous ne tardâmes pas à prendre la route. Conny avait sorti sa vieille camionnette rouge Citroën de son étable, donnant ainsi à Marcelle et à moi, plus de place qu'il n'en fallait. Tout en bavardant entre eux les hommes prirent place à l'avant. Le voyage long de 360 km pouvait commencer. Le chapeau de Maurice ne tarda pas à rejoindre les dames de l'arrière.

150 km plus loin, dans les parages de Liège, une aire de repos nous permit de nous rafraîchir et d'étancher notre soif. Cette brève escale avait aussi une raison technique : nous ne voulions pas importer frauduleusement un certain produit par-dessus la frontière linguistique et nous nous empressâmes de nous

en débarrasser, moyennant une taxe de 0,6 €. Ensuite nous repartîmes plus légers vers Jalhay dans les environs de la Baraque Michel.

Passé Liège, les monts et les vallées se succèdent au grand désarroi de la vieille Citroën qui finit par montrer des signes de fatigue. A 12h15, à 180 km de notre point de départ, nous nous immobilisâmes devant la Crémaillère.
Le président de l'ASAOM, Fernand Hessel, était au plus ravi de l'arrivée des quatre mousquetaires brugeois. L'apéro maison fut servi sur le champ. Le paw-paw des derniers des Mohicans pouvait commencer. Les retrouvailles furent chaleureuses (et chaudes aussi), sincères et coloniales. De beaux souvenirs furent rappelés. La promesse de nous revoir plus souvent à l'avenir fut partagée par tous.
L'accueil fut exceptionnel. Ainsi réunis, des Belges et des coloniaux, évoquant leurs passés africains, font disparaître la frontière linguistique et durant l'évocation des souvenirs on pouvait sentir l'odeur de l'Afrique. Le repas fut à la hauteur de la renommée du restaurant La Crémaillère, excellent et pas trop lourd pour cette chaude journée.

Vers 16h00 la retraite fut sonnée. Conny se remit avec courage derrière le volant, et en bavardant nous prîmes la route du retour. Non sans avoir fait, comme les pigeons, trois petits tours dans les environs de Jalhay, avant de sentir l'odeur de la Flandre et de mettre le cap à l'ouest. Le trajet non-stop en direction du plat pays de Jacques Brel se déroula sans encombre.

Trois heures de tranquillité avec pour chacun l'aspiration à une petite sieste coloniale. Même Mariette du GPS, resta sans voix durant de longs kilomètres. Je subodore qu'elle piqua aussi un petit somme. Fatigués, à court de paroles, déshydratés et trempés de sueur, nous arrivâmes vers les 19 heures au parking Kiss and Drive de la gare de Bruges. Le train d'Ostende semblait m'attendre. Que ne ferait pas la SNCB pour ses fidèles voyageurs.

Mes remerciements à Conny et à sa vieille carriole qui tous deux ont pleinement rempli leur mission. Mes remerciements aussi à mes compagnons de route, Marcelle et Maurice qui ont accepté de tout cœur de m'accompagner. Mes remerciements à M. Hessel et à son équipe pour le bel accueil et la bonne organisation. ”

Sé La présidente de VVFP

Il ne reste plus à l'ASAOM que de prendre à son tour le chemin de Bruges, à la première bonne occasion. ■











© Photos Fernand Hessel

Le projet Mokamo s'étend (3)

Après avoir planté le décor du projet Mokamo dans le n°49 (pages 56 et 57) et décrit la relance de l'hôpital dans le numéro 50 (pages 56 et 57), voici comment le projet va se consolider et s'étendre aux domaines apparentés.

PAR ANDRE NICOLAS

Le travail des femmes

Dans ce contexte, celles et ceux qui vont à Mokamo sont frappés par la lourdeur des tâches qui, "traditionnellement", incombent aux femmes: travail des champs, pilage du manioc, corvée eau, particulièrement dure, les sources étant forcément en contrebas des villages… Le Groupe Mokamo soutient les femmes du REFEMO, le REgroupement des FEmmes de MOkamo : moulin à manioc, classes d'alphabétisation, atelier de couture et autres.

Les projets parallèles

Et désormais, une partie du Groupe s'est résolument engagée dans la mise en œuvre d'un grand projet d'adduction d'eau dans les différents quartiers de Mokamo : ce projet vient de se concrétiser en août '18 : voir les numéros 47 et 48 de la présente revue. L'autre partie, notre équipe, continue à réfléchir, et à agir, en partenariat amical avec les autorités de l'hôpital, à l'autonomisation progressive de celui-ci. La mutualisation des soins de santé fait partie de cette volonté partagée d'autonomisation. Le Groupe Mokamo commence également à promouvoir la culture de l'artémise, qui permettra de prévenir et de soigner la malaria de manière naturelle et peu coûteuse.



Le retour des Soeurs de Namur



Réunion du REFEMO



Classe d'alphabétisation



La bibliothèque

Un atelier pour tous les jeunes de Mokamo

Le Congo est un pays de jeunes : rien qu'à Mokamo, il y a 7 écoles secondaires, notamment techniques. C'est ainsi qu'à la demande de nos partenaires locaux est né un grand projet : celui de construire et d'équiper, pour tous les jeunes des écoles secondaires de Mokamo, un atelier polyvalent, géré par une équipe locale et préparant les jeunes dans toutes sortes de domaines : électricité, coupe-couture, maçonnerie, bois, alphabétisation, informatique, mécanique...

Dans ce petit coin perdu de l'immense Congo, au fil de ces dix ans de projet, des liens d'amitié se sont créés, une solidarité est née, des sourires sont échangés et même si nous ne résoudrons pas toutes les difficultés que doivent vivre au quotidien les gens de Mokamo, ils savent désormais que là-haut, "na Mputu", des amis pensent à eux avec affection. ■

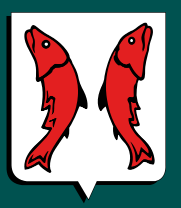
Nos lecteurs peuvent aider nos partenaires congolais à réaliser leur projet, en effectuant un versement ponctuel ou en donnant un ordre permanent au compte BE58 0018 1947 5779 de "SOS Enfants Abandonnés" avec la mention indispensable "Don Mokamo", fiscalement déductible à partir de 40€.


Toit en montage


Les jeunes étudiants défrichent le terrain du futur atelier


Vue générale

Jeunes lecteurs...



NYOTA

Cercle Royal africain des Ardennes





N° 179

Nonantième, déjà !

L'importance de l'événement, par son histoire comme par son enjeu pour l'avenir, amène la rédaction à consacrer la totalité des pages au nonantième anniversaire de notre cercle. La fête se déroula le 6 juillet 2019, en grande pompe au Mémorial d'abord, en joyeuse compagnie aux Contes de Salme ensuite. Le compte-rendu écrit à plusieurs mains ci-après est largement illustré de photos, si bien que nos lecteurs n'auront aucun mal à revivre l'événement.

PAR FREDDY BONMARIAGE, ELIE DEBLIRE, FERNAND HESSEL, GUY JACQUES DE DIXMUDE, JEAN-MARIE KOOS, FREDERIC LUTETE & MIA MARQUET

Les anniversaires sont des moments privilégiés pour évoquer le passé. Le nonantième n'échappe pas à la règle. Il a cependant ceci de particulier, c'est qu'il fut encadré avec force et talent par les édiles communaux et qu'il jeta les bases de l'intégration de la communauté africaine de Vielsalm dans le cercle. Chaque discours, chaque photo, révèle sa part de l'histoire passée et présente d'un cercle qui tient à se souvenir du passé et à s'engager résolument dans l'avenir. Les photos réunies en une page témoignent dans leur instantanéité de la solennité de la journée et de l'enthousiasme des participants.

Remerciement spécial au président d'honneur Roger Marquet

Au terme des 14 ans passés au Congo (1961-1975), Roger Marquet, né à Vielsalm le 27 octobre 1931, rentre définitivement au pays pour s'installer à Vielsalm avec sa famille. Très vite il s'affilie au Cercle africain des Ardennes (CAA). Le 3 août 1983, sollicité par le comité, il accepte d'en assumer la présidence. Et s'applique aussitôt, avec l'appui du CA, à en assouplir les statuts et à faire des ouvertures du côté des associations de l'est et du sud de la Belgique. Historiquement c'est le CRAA et l'AMI-FP-VRIEND West-Vlaanderen qui furent les premiers à instaurer les retrouvailles régulières, dès 1983, à la satisfaction de tous. En mai 1984, Roger reprend l'idée de l'ancien président Gustave Meurice d'un club de rencontres, qui deviendra le Club des Sept et qui fonctionnera très bien jusqu'en 2000. Parmi les hauts-faits de sa présidence, il faut citer la restauration du mémorial. En 1996 Roger et son comité prennent contact avec le bourgmestre de Vielsalm, Marcel Remacle, en vue d'une restauration du mémorial.

Ce fut grâce à l'appui financier de la ville de Vielsalm et à la générosité de beaucoup de bienfaiteurs que celle-ci put se réaliser. Sur base de l'esquisse de Roger, l'architecte Pierre Cremer, administrateur du CRAA, dressa les plans et assura le suivi des travaux, de manière tout à fait bénévole. Il eut la bonne idée de créer une étoile en coticule. La restauration fut terminée pour le 70e anniversaire, en juin 1999.

Et aussi la publication du cercle, le Nyota, que Roger va porter à bout de bras pendant des années.

L'âge se faisant sentir et la santé laissant à désirer, Roger renonce à la présidence en 2009, au bénéfice d'abord de son beau-fils, Philippe Humblet, qui assure l'intérim, jusqu'à l'élection du président actuel, Freddy Bonmariage, sans renoncer pour autant à participer de temps à autre aux activités du cercle, principalement quand elles se déroulent à l'Auberge du Carrefour à la Baraque de Fraiture, son lieu de prédilection. Qu'il soit en ce nonantième anniversaire remercié une fois de plus pour son dévouement à la cause du CRAA, déjà longue de plus de 30 ans.



Photo Fernand Hessel



Texte et photo de Fernand Hessel

Mot de bienvenue et allocution du Président du CRAA, Freddy Bonmariage

"Au nom du conseil d'administration je vous souhaite la bienvenue à notre journée du Souvenir et, cette année particulièrement, à la célébration du 90e anniversaire de notre cercle.
Nous vous remercions pour votre présence amicale et votre participation.
Je veux saluer ici Monsieur le Bourgmestre que nous remercions pour le soutien, Monsieur le Curé de Vielsalm, les représentants des autres cercles et Roger Marquet, notre président d'honneur, et sa famille. Nous sommes particulièrement honorés par la présence impressionnante des édiles communaux qui entourent le Bourgmestre.
Mais notre bienvenue s'adresse ici spécialement à nos hôtes Africains qui ont répondu à notre invitation. Nous sommes heureux de les accueillir et souhaitons qu'ils gardent un bon souvenir de cette journée.
Nous sommes ici devant le monument qui a été érigé en l'honneur et à la mémoire de ces nombreux habitants de la région partis vivre et travailler en outre-mer et, en ce qui nous concerne, au Congo, au Rwanda et au Burundi. Je vous invite à regarder les plaques nominatives de ces personnes expatriées et à lire la date de leur premier départ vers l'inconnu.
Vous avez entendu la cloche qui a marqué le début de la cérémonie ; elle fut offerte par les habitants de Vielsalm et remplit son office depuis des décennies.
Nous vous prions de vous installer comme bon vous semble, à votre aise, pour écouter les diverses allocutions de circonstance. Après la Brabançonne et le dépôt de la gerbe, au bas du mémorial, drapeaux aux vents : le drapeau belge, le drapeau congolais, et les drapeaux de notre cercle et celui de deux cercles amis, l'ARAAOM de Liège et l'ASAOM de Spa, nous poursuivrons la journée commémorative au Contes de Salme par un repas amical.
J'invite maintenant Monsieur le Bourgmestre et Monsieur le Curé à nous exprimer leurs pensées et leurs sentiments par leurs petits mots qui nous feront bien plaisir.
Aujourd'hui les relations entre les pays d'Afrique proches de notre cœur et le nôtre ont bien évolué – les Belges étaient près de 100.000 au Congo avant 1960, les Congolais sont aujourd'hui plus de 100.000 en Belgique. Pour beaucoup on peut parler d'un attachement spécial et sincère, loin des aléas politiques, économiques et autres commerces, il s'agit de culture et de respect mutuel. Nous souhaitons que ces relations se poursuivent pour le bien et l'harmonie entre les populations."

Le président fait une deuxième allocation à la table du restaurant au cours de laquelle il parle moins du passé que de l'avenir.
"Le CRAA ne compte plus qu'une quarantaine de membres. Une nouvelle stratégie s'impose. Certes il a déjà 90 ans d'existence, et comme le dit Victor Hugo : 'Et on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens, Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière'. Sans nous considérer – pas encore – comme des vieillards, nous devons nous demander comment par notre lumière animer cette flamme chez les jeunes.
Je pense qu'il s'agit plus de qualité que de quantité. Il y a toute une histoire dans ce presque siècle d'existence et beaucoup de réalités vécues. Des liens concrets et fermes ont été noués entre les populations africaines et notre région d'Ardenne, spécialement celle de Vielsalm. Cela ne peut pas être oublié.
Permettez-moi d'évoquer mon propre passé. Nous avons vécu, mon épouse et moi au Congo après 1960, en tant que membres de la Coopération entre la Belgique et le Congo pendant dix ans – de 1967 à 1977 – dans le Mayombe et au Kivu. Dès les premiers jours, avec nos collègues et amis, tout jeunes fraîchement sortis des études, nous avons pu constater l'énorme travail réalisé par les expatriés de notre pays pendant les années précédentes. Et, tout en le prolongeant, nous en avons bénéficié. Loin de nous l'idée de hurler avec les démolisseurs de la colonisation. L'histoire l'a confirmé et l'avenir le confirmera : une œuvre importante a été réalisée tant au point de vue développement qu'au point de vue culturel et humain.

Notre revue se plaît à en faire état. Nous ne pouvons oublier l'extraordinaire accueil de la population locale, malgré les tensions entre nos pays, à la suite des événements Schramme et ses mercenaires. Barrages militaires peu rassurants sur les routes, bambous au travers de la piste et mitraillettes en bandoulière, peu de marchandises dans les magasins, ne nous ont pas empêchés de nouer des contacts enrichissants avec la population du cru. Bien sûr on aurait voulu en connaître et en comprendre davantage, mais le temps nous manquait et la communication n'était pas toujours simple.

Il y a des choses plus importantes pour le bonheur des gens que la croissance à l'occidentale et le néolibéralisme. Il s'agit bien de qualité plutôt que de quantité, de culture de l'être plutôt que de l'avoir. Dans notre cercle nous désirons poursuivre cette tendance et mettre l'accent sur l'actuel, par des rencontres et des activités qui pourraient intéresser le public, les Africains de la région et les personnes hors cercles, et surtout la jeune génération."

Allocution de Monsieur le Bourgmestre Elie Deblire

“Madame, Monsieur, chers amis, Bonjour et bienvenue à toutes et tous.
Nous voici réunis, comme chaque année, devant le Mémorial aux Vétérans coloniaux du Pays de Salm, pour honorer la mémoire des pionniers de notre région, partis en Afrique dès 1887.
Mais vous le savez, cette année est particulière. Le CRAA fête en effet ses 90 ans d'existence. Créé précisément le 29 septembre 1929, celui qui s'appelait au départ le Cercle africain des Ardennes est devenu par la suite (le 20/4/1956) le Cercle royal africain des Ardennes. Il regroupe et réunit les hommes et les femmes qui se sont expatriés quelque temps en Afrique centrale pour y travailler et œuvrer à son développement.
Les premiers présidents et secrétaire du CRAA furent MM. G. De Greef et Joseph Putz de Salmchâteau. M. De Greef devint ensuite président d'honneur et fut remplacé à la présidence par M. Felten, ensuite par M. Léon Houssa, puis par M. Georges Erler, en 1951.
C'est cette même année que ce dernier et son secrétaire Alexis Bruyère (dit « Moustique ») initièrent la construction du monument pratiquement tel que nous le connaissons aujourd'hui, étoile jaune sur fond bleu symbolisant le drapeau du Congo. La dernière restauration a eu lieu en 1999, à l'occasion des 70 ans du CRAA (étoile en coticule jaune sur fond de schiste).
Initialement pensé sur le modèle du monument au Général Jacques (de Dixmude) situé à Albertville (aujourd'hui Kalemie), ville fondée par le (alors) capitaine Jacques, le monument fut finalement construit différemment. Après diverses propositions, il fut aussi décidé de l'ériger à cet emplacement, intégrant la chapelle « St-Gengoux et Notre Dame du Luxembourg » construite aux environs de 1816 et agrandie en 1930-1931, chapelle succédant à une autre bien plus ancienne, déjà signalée avant l'an 1600.
Au début des années ‘50, de nombreux coloniaux furent invités à rejoindre le CAA. C'est en effet la région de Vielsalm, qui, proportionnellement à sa population avait envoyé le plus de monde au Congo. Les initiateurs de ce mouvement furent le capitaine Jacques (futur général), l'ingénieur Diderrich et le commandant Laplume (devenu spécialiste international de l'éducation des éléphants).
Le monument fut inauguré le 28 juillet 1957 et le 7 août 1958 fut organisée par le CRAA une Journée coloniale, riche de la présence de 250 hommes de la « Force publique » et de 80 musiciens. Un hommage particulier fut rendu au Commandant Jules Laplume à cette occasion.
En 1975, Alphonse Parmentier remplaça Georges Erler (voir photo ci-dessous) à la présidence du CRAA. Puis, après une succession de présidents et vice-présidents en 82 et 83, Roger Marquet devint président et ce, jusqu'en 1999.
En 2010, lors de la cérémonie de commémoration à ce même monument, nous avons eu le plaisir de recevoir Monsieur l'Ambassadeur de la RDC qui y a dévoilé une plaque souvenir de l'amitié belgo-congolaise.
Actuellement : président : Freddy Bonmariage, vice-président : Guy Jacques de Dixmude, secrétaire et trésorier : Herman Rapier.
Je voudrais rendre hommage à tous ceux qui ont osé tout quitter pour aider le continent africain, à toutes celles et à tous ceux qui les ont accueillis chez eux avec bienveillance, aux fondateurs du CRAA et à tous ceux qui l'ont pérennisé, ainsi qu'à vous tous, passionnés par l'Afrique, qui oeuvrez à sa promotion et à sa défense.
Merci de veiller à entretenir cette précieuse amitié belgo-africaine.
Merci pour votre engagement, pour votre dévouement et pour votre travail au sein du CRAA.
Et puis, un merci tout spécial à vous toutes et tous, qui êtes d'origines congolaise, rwandaise ou burundaise. Merci d'avoir choisi notre terre salmienne pour vous établir, et merci, de tout cœur, pour votre présence aujourd'hui.
Bon anniversaire au CRAA, belle continuation et excellente journée à toutes et à tous.“









Georges Erler, en grande tenue coloniale

Allocution de Monsieur le Curé de Vielsalm

"Monsieur le Bourgmestre, Monsieur le Président du Cercle Royal Africain des Ardennes, Chers membres du Cercle, Chers compatriotes congolais, Mesdames et Messieurs en vos titres et qualités, C'est un grand honneur pour moi et une grande fierté de me tenir devant vous pour prendre la parole sur demande des responsables du Cercle. Je n'aurais jamais pensé ni imaginé ce moment, moi, qui le 30 juin 1960 n'avait que trois mois d'existence. J'ai pourtant eu le privilège d'avoir passé toute ma vie avec les Belges venus au Congo et ceux d'ici. En ce 90e anniversaire du Cercle c'est mon histoire personnelle, plutôt notre histoire Congolaise que nous célébrons. Faire mémoire ce n'est pas revivre le passé, mais se souvenir du passé pour comprendre le moment présent. C'est fort dommage que cela ne soit plus compris ainsi. Nous parlons très peu de l'histoire du Congo et de la Belgique, et même des richesses reçues de part et d'autre. Je constate que nous regardons plus le mal causé aux uns comme aux autres. Heureusement, le Cercle nous permet de reconnaître en des acteurs anciens, Belges et Congolais, de vrais amis de ce pays qui ont œuvré pour sa construction, la formation de ses citoyens, sans oublier la dimension religieuse, car il faut le savoir ce sont les Belges qui ont défendu l'Afrique centrale des invasions arabo-musulmanes et de l'imposition du protestantisme.
Faut-il que je vous le dise ? Les Congolais appelaient les Belges "noko" c'est-à-dire oncle. On comprend jusqu'à quel point les liens que nous célébrons aujourd'hui ne sont pas seulement d'amitié mais de famille ; alors je peux dire avec Mobutu : tata bo ! Moko, mokonzi bo ! Ekolo bo ! Un seul père, chef, pays : Belgique-Congo. Je voudrais dire que cette amitié ne doit pas seulement être un souvenir mais un vrai vivre ensemble et heureusement que notre bourgmestre et la commune accueillent de nouveaux venus pour habiter ici, signe réel d'ouverture et d'acceptation des autres.
Je viens souvent prier et méditer devant ce monument et j'ai déjà proposé d'entretenir cette chapelle Notre-Dame du Luxembourg pour y célébrer quelques messes : P. Clément Burnotte, missionnaire au Congo et moi ici aujourd'hui ! D'autres ont travaillé dans le chemin de fer, le caoutchouc, les minerais, l'enseignement, les routes, l'armée, l'administration ou les affaires...
Retenons une chose : le repas convivial que nous prendrons tout à l'heure est une célébration et de l'amitié et de la fraternité belgo-congolaise entre les noko. C'est le bonheur de vous les anciens du Congo et la joie des Congolais. Je vous remercie !"





« Nous paraissons si différents et pourtant nous sommes tous si semblables. La magie du multiculturalisme est bien là ; elle vous invite à rester ouverts et humbles, à percevoir toute la richesse de l'Autre et à changer notre regard. »

Extrait de l'éditorial du catalogue du Parcours des mondes
par Kyveli Alexiou, collectionneuse grecque
Cité in Tribal Art n°93 de 2019

Allocution du Vice-Président du CRAA, le Baron Guy Jacques de Dixmude

"C'est à la demande de notre président de présenter l'histoire de notre cercle et de son monument que je me permets de prendre la parole à cette grande table réunissant, en parfaite convivialité, près de 40 membres et invités à l'occasion de nos 90 ans d'existence. Je n'ai pas écrit de texte formel mais jeté sur papier quelques mots abrégés pour laisser plus librement parler mon cœur.

Le Cercle royal africain des Ardennes

Le Cercle a été créé par les premiers pionniers salmiens partis dès le début de l'Etat indépendant du Congo. Rentrés au pays, ces compatriotes éprouvèrent le besoin de se retrouver pour revivre et partager leurs souvenirs, à l'occasion d'un repas précédé d'un bon petit pékèt. Et pour éveiller à l'occasion de nouvelles vocations pour l'Afrique.

C'est Joseph Putz, de Salmchâteau, qui prit l'initiative de créer un cercle, qui voit officiellement le jour le 29 septembre 1929. Le CAA pour Cercle Africain des Ardennes rassemble très vite les vétérans d'Houffalize et devient royal en 1956 (CRAA). Il survit avec conviction jusqu'à aujourd'hui avec des hauts et des bas. Il faut ici remercier Roger Marquet qui l'a littéralement porté durant 23 ans, président à des moments parfois difficiles où il fut même question de dissolution.

Le Cercle rassemble aujourd'hui quelques anciens du Congo belge et un maximum de coopérants ayant eu l'honneur et le bonheur de servir au Congo, au Rwanda ou au Burundi, et sont revenus émerveillés et grandis de ces pays qui furent les leurs un certain temps. Pays dont ils ont parfaitement conscience d'avoir au moins autant reçu que donné et où ils se sont fait des amis africains, toujours souriants et d'une culture indéniable.

Le Mémorial

Il fut inauguré en grande pompe par le général Jacques, fils ainé d'Alphonse Jacques, dit l'Africain, et par l'épouse de ce dernier. Il s'inspire du monument Jacques édifié à Albertville qu'il a créée, et est centré sur le drapeau bleu étoilé de jaune. Il mentionne 43 pionniers et vétérans du grand Vielsalm, plus les effigies de Diderrich (explorateur-topographe), Laplume (domestication des éléphants) et Jacques (4 termes de 3 ans, dont la campagne anti-esclavagiste et le tracé du chemin de fer Katanga-Port-Franqui). La dernière plaque est celle du père Burnotte, atrocement assassiné en RDC le 26 novembre 1964. Le monument a été restauré et remodelé en 1999 par un de nos gentils membres, l'architecte Pierre Cremer. C'est ainsi que le drapeau congolais est devenu plus typiquement salmien : l'étoile jaune est en coticule, pierre jaunâtre unique au monde et qu'on ne trouve qu'à Vielsalm, et le fond bleu en schiste, très commun dans le coin. A remarquer un petit édifice abritant une cloche offerte par les citoyens de Vielsalm.

Le Cercle organise annuellement un dépôt de fleurs à son Mémorial pour honorer la mémoire des Salmiens coloniaux dont le nom y figure et aussi ceux qui, pour des motifs inexpliqués ou oubliés n'y figurent pas. Il faut se souvenir que rien que la rue devenue général Jacques qui mesurait 286 mètres et comptait 56 habitations a donné 26 coloniaux, soit 1 par 2 habitations ou 11 mètres de rue !

C'est l'occasion pour nous de remercier vivement la commune qui assure depuis toujours l'entretien du monument.

L'invitation lancée aux Africains de souche de la commune

Nous sommes particulièrement heureux d'avoir associé à notre cérémonie des 90 ans des frères africains. A rappeler que le Congo, qui fut belge pendant 52 ans, et l'était déjà un peu pendant les 23 années qui ont précédé, est un des premiers pays africains devenus indépendants, dans un état de grand développement (transports, écoles, santé, économie, infrastructures…), mais hélas insuffisamment préparé pour prendre la relève… Néanmoins, le bilan général reste positif, même si d'indiscutables erreurs et drames impardonnables furent commis par une minorité de coloniaux lamentables et, après l'indépendance, par une minorité noire. Nous souhaitons de tout cœur à ces pays africains que nous avons servis et aimés l'avenir démocratique serein et heureux qu'ils méritent. Qu'ils nous donnent encore d'exemplaires prix Nobel du style du docteur Denis Mukwege, l'homme qui répare les femmes.

Que notre cercle réalise pleinement dorénavant qu'une meilleure intégration des Africains résidant à Vielsalm n'est en définitive qu'un juste retour des choses.

Vive la Belgique, Vive la RDC, le Rwanda et le Burundi, et vive le CRAA !". ■







Permanencia - 30 dias

Les tribulations d'un officier supérieur belge en Angola, au temps du décès du président Laurent-Désiré Kabila en début 2001, illustrent avec un intérêt historique certain, la débrouillardise belge dans les sphères internationales. A petit pays, grande créativité !

PAR ROLAND KIRSCH

Jean-Luc Baplue est né le 19 décembre 1953 à Ixelles. Il accomplit ses études secondaires à l'Athénée Royal de Schaerbeek, et ensuite, poursuit sa formation comme sous-lieutenant à Laeken. Sa jeunesse, dans le scoutisme d'abord, est aussi sportive : il est basketteur dans le club du Sparta de Schaerbeek. Ses débuts militaires se passent à Siegen (République Fédérale d'Allemagne) au 2e bataillon de Carabiniers Cyclistes. Il y reste une dizaine d'années accompagné de son épouse Christine, dentiste, qui œuvre aussi dans les services de l'armée belge. Ils ont trois enfants.
S'il suit les cours à l'Ecole de guerre et à l'Ecole d'Infanterie, il exerce son commandement d'abord en Croatie, puis en Albanie, au KOSOVO particulièrement, où il est chargé d'y gérer le flux des réfugiés transfrontaliers. En 2001, il se retrouve au Corps Européen de Strasbourg, puis en Afghanistan dès 2004.
Il termine son parcours professionnel en 2009 comme conseiller militaire de l'Ambassadeur de Belgique auprès des Nations-Unies à New-York. C'est le Ministre de la Défense de l'époque qui l'affecte, à sa grande surprise, à cette fonction ultime, alors qu'il s'attendait à une désignation conforme à son vécu professionnel, notamment de gestion des réfugiés, en Afrique Centrale ou du Sud. Il est en effet significatif de concevoir au vu de sa carrière, que le Colonel Baplue a entretenu une expertise, certes militaire, mais aussi à caractère civil à travers ses différentes affectations.
Cette spécificité explique, en partie, l'intermède angolais qui nous occupe dans le présent article. Rappelons qu'à l'époque, le président congolais Laurent-Désiré KABILA, père de Joseph, a été abattu le 16 janvier 2001 dans sa résidence du palais de marbre à Kinshasa, quarante ans, jour pour jour, après le décès de Patrice Lumumba, ancien Premier Ministre.


Photo récente du colonel honoraire Jean-Luc Baplue

Rappelons aussi, que ce président était originaire du Katanga, puisqu'il était né à Likasi, proche de la frontière angolaise et, qu'enfin, le gouvernement congolais, dans la crainte de troubles avait ordonné le lendemain même du décès, un couvre-feu général. Le Ministère belge de la Défense, en ce mois d'avril 2019, a autorisé exceptionnellement le Colonel Baplue à livrer son témoignage aux lecteurs de la revue « Mémoires du Congo » à propos d'un épisode peu connu, vécu en Angola, à Luanda, par cet officier, en janvier et février 2001.
En raison de la disparition du président congolais Kabila, et de la survenance probable de violences, les autorités belges décident, immédiatement, dans l'éventualité d'une nécessaire évacuation de la population congolaise et des ressortissants belges vers l'Angola, de solliciter l'assistance de l'Etat Angolais et plus précisément des troupes angolaises pour protéger les possibles réfugiés. Le Ministre de la Défense, André Flahaut, pour éviter les mésaventures dramatiques passées, dans ce type de circonstances, désigne le lieutenant-colonel Baplue pour couvrir l'affaire en Angola dès le 19 janvier 2001. Le 20 janvier, il convoque dans un briefing à Bruxelles, ce militaire, alors basé à Arlon, lui donnant comme mission de tenter d'obtenir la coopération de l'armée angolaise en cas d'arrivée des réfu-

giés sur son territoire. Le 22 janvier, notre chargé de mission, arrive en habit civil à l'aéroport de Luanda, sans visa et muni d'un matériel de cryptage. Il provoque ainsi la suspicion des autorités douanières locales. L'action de célérité du Ministre de la Défense belge ne permet pas, en effet, à l'officier Baplue de justifier sur place, sa présence aux yeux des autorités angolaises, en pleine guerre civile. Il est sur le point d'être arrêté. L'Ambassadeur de Belgique prévenu, négocie et réussit à débloquer la situation en se portant garant de cet envoyé si spécial…

Il faut évoquer la position de l'Angola. Ancienne colonie portugaise, l'Angola est indépendant en 1975, mais subit une guerre civile faisant des milliers de morts, guerre qui perdure encore en 2001. Le gouvernement communiste angolais de l'époque, installé à Luanda, est soutenu par Cuba, alors que les rebelles fixés à Huamba, seconde ville d'Angola, sont aidés par les Occidentaux (Etats-Unis et Afrique du Sud). Une fois installé dans l'Ambassade belge, le Colonel Baplue tente de se familiariser avec les milieux militaires locaux et internationaux (américains, français, portugais) présents dans la capitale angolaise. Il parvient à approcher des membres de l'Etat-Major de l'armée angolaise, alors qu'il n'est autorisé à rester sur le territoire angolais que pour une « permanencia de 30 dias ». Il essaye d'explorer la région en 4X4 mais il ne peut s'éloigner de la ville que dans un périmètre autorisé de 10 kilomètres en raison de l'insécurité générale.

Entretemps, Louis Michel, Ministre des Affaires Etrangères, profite, à l'occasion de son circuit de visites avec les dirigeants des pays des Grands Lacs, de faire un détour par Luanda, afin d'obtenir le soutien des autorités angolaises. Seuls, l'ambassadeur belge et notre Colonel sont autorisés à accueillir le Ministre qui ne peut être accompagné dans sa visite par aucun autre conseiller belge. Finalement, la demande du Colonel Baplue via ses réseaux de renseignement constitués dans l'urgence, afin de rencontrer un important responsable angolais, aboutit favorablement la veille de l'échéance de sa « permanencia ». Il se met en grande tenue militaire « étoilée » et est enfin reçu en tant que « général belge » par l'Amiral de Carvalho, l'un des fondateurs du parti communiste angolais au pouvoir depuis l'indépendance de 1975, devenu Ministre de la Défense angolais.

Les sollicitations de la Belgique – création d'un système de couloirs d'évacuation en Angola à partir du Congo pour les réfugiés, acceptation d'un officier de liaison belge, assurance de l'aide de l'armée angolaise en cas de problèmes – sont acceptées et garanties par ce haut représentant angolais. Mission accomplie et retour en Belgique le 15 février 2001 pour l'officier. A son retour au pays, malgré la réussite de sa mission, celle-ci ne lui apporte pas la moindre indemnité compensatoire puisque, officiellement, pour le Ministère de la Défense, « Baplue n'a jamais été en Angola ! ». Avec philosophie, notre Colonel, actuellement Président de la Société Royale des Officiers Retraités de la province de Luxembourg, à l'occasion de cette aventure, comprend mieux les commentaires tenus par les milieux internationaux sur la réputation des Belges : « Le Belge doit et sait se débrouiller partout dans le monde ». ■



Avion de combat à hélice utilisé par les rebelles, saisi par l'armée angolaise



Huambo sur la carte de l'Angola

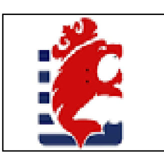
Photos de l'album familial

NECROLOGIE

Le RCLAGL a le pénible devoir de porter à la connaissance de ses membres le décès, en mars 2019, de Jean Destombes, 71 ans, chef gastronome du restaurant L'Arlequin, place Léopold à Arlon, héros de l'article paru dans MdC n°47 : "De l'Albertville à l'Arlequin". Que la famille trouve ici l'expression des sincères condoléances des membres.







ADMINISTRATION DES CERCLES PARTENAIRES



Président : Fernand Hessel. Vice-président : José Welter. Trésorier : Reinaldo de Oliveira. Place Achille Salée, 9, 4900 Spa. 087 56 0745 & 0477 75 61 49, reinaldo.folhetas@gmail.com
Secrétaire & porte-drapeau : Françoise Devaux. Autre administrateur : Paul Cartier
Revue Contacts : Fernand Hessel hesselfernand@gmail.com; 0496 20 25 70 - 087 77 68 74
Siège : ASAOM, Vieux château, rue François Michoel, 220, 4845 Sart-lez-Spa (Jalhay). Nombre de membres au 31.12.18 : 104.
Présidents d'honneur : Joseph Houssa et André Voisin. Membres d'honneur : Mme Nelly Bultot, Dr Vétérinaire et Mme Craenen-Hessel, M. J. Houssa. La Pitchounette à Tiège, M. et Mme Voisin-Kerff, M. José Welter.
Compte : GKCCBEBB - BE90 0680 7764 9032



Président : Freddy Bonmariage. Vice-président : Guy Jacques de Dixmude. Secrétaire et trésorier : Herman Rapier, rue Commanster, 6 - 6690 Vielsalm, hermanrapier@skynet.be : tél. 080 21 40 86
Porte-drapeau et fêtes : Denise Pirotte. Vérificateur des comptes : Paul Chauveheid
Autres administrateurs : Pierre Cremer, Didine Voz-Petitjean, Henri Bodenhorst
Revue (rédaction, MDC, NLC) et UROME : Fernand Hessel hesselfernand@gmail.com
Siège : Freddy Bonmariage, Grande Hoursinne, 36 - 6997 Érezée Tél. 086 40 12 59 ou 0489 41 79 05, freddy.bonmariage@gmx.com
Nombre de membres au 31.12.18 : 40. Président d'honneur : Roger Marquet. **Compte : BE35-0016-6073-1037**

Président : Roland Kirsch. Vice-Président : Gérard Burnet. Secrétaire et responsable des Comptes : Anne-Marie Pasteleurs. Vérificatrice des comptes : Marcelle Charlier-Guillaume
Autres membres : Jacqueline Roland, Thérèse Vercouter. Editeur des pages du Bulletin : Roland Kirsch
Siège social : RCLAGL, 1, rue des Déportés, 6780 Messancy. Tel : 063 38 79 92 ou 063 22 19 90. kirschrol@yahoo.fr
Nombre de membres au 31.12.18 : cercle en formation. Présidents d'honneur : Baron Patrick Nothomb et Marcelle Charlier-Guillaume. **Compte : BE07 0018 1911 5566**

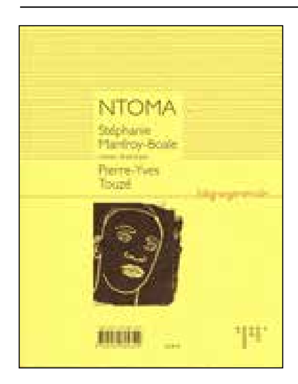
Réalisations internes
- **15.06.19** : RCLAGL Déjeuner-conférence à Arlon
- **23.06.19** : ASAOM : Journée de l'Amitié
- **06.07.19** : ARAAOM : Journée de l'Amitié à Huy
- **06.07.19** : CRAA : Journée du Souvenir 90e anniv.
- **23.07.19** : MDC CA à Bruxelles (fh)
- **25.08.19** : MDC Fête annuelle à Loverval.

Réalisations externes
- **08.06.19** : Os Amigos au Portugal.

Prévisions
- **06.10.19** : ASAOM & ARAAOM Déjeuner à Tiège
- **24.10.19** : RCLAGL Visite Vieux château à Sart-lez-Spa
- **11.11.19** : ARAAOM Journée du Souvenir
- **08.12.19** : ARAAOM Bonana à Cointe
- **12.19** : CRAA Bonana à la Baraque de Fraiture.

Modalités

- Pour les cercles partenaires, la cotisation annuelle est de 25€ (50€ pour une cotisation d'honneur, avec citation dans la revue - voir exemples ci-dessus), à verser au compte de l'association de son choix, repris sur cette page, (et non au compte de MDC) avec la mention : COTISATION + millésime concerné.
- Toute majoration du montant de la cotisation, comme tout don, sera reçue avec reconnaissance.
- Les membres sont instamment priés de communiquer leur adresse électronique au secrétariat de leur association.
- Le montant de l'expédition de la revue à l'étranger est à convenir avec l'administration de son association.
- A défaut de cotisation, la revue cesse d'être envoyée dès le troisième trimestre de l'exercice engagé.
- Chaque membre est prié de rechercher activement de nouvelles adhésions à son cercle parmi les anciens et les amis de l'Afrique centrale.
- Les articles signés n'engagent que leur(s) auteur(s).
- Tous les articles sont libres de reproduction et de diffusion, moyennant mention de la revue-source (titre et numéro) et du nom de l'auteur/des auteurs.
- Tout projet d'article est à adresser à Fernand Hessel, qui coordonne les revues partenaires : fernandhessel@skynet.be.

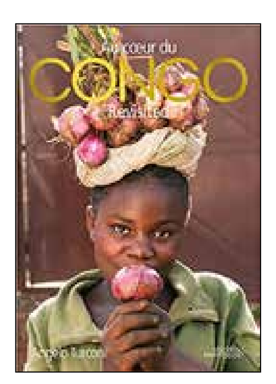


Manfroy-Boale, S., *Ntoma*, La ligne générale et La maison d'à côté, 2012, 68 p. en français et 68 pages en lingala, séparées par 2 pages comportant chacune le dessin d'une pirogue et de son rameur ; 210 x 163 mm.

Ntoma, écrit par Stéphanie Manfroy-Boale et illustré par Pierre-Yves Touzé, est un petit ouvrage surprenant. C'est le moins qu'on puisse dire. En effet : ouvrez-le à la page de couverture et vous découvrez une histoire typiquement congolaise rédigée en français, ouvrez-le par le dos et vous tombez sur la même histoire, mais…en lingala. Une construction originale et en même temps très instructive. Un véritable appel du pied aux anciens coloniaux dont la langue véhiculaire de leur région était le lingala. L'origine de ce bilinguisme est à chercher dans le c.v. de l'auteure, Stéphanie Boale. Celle-ci naquit à Mbandaka et y a séjourné jusqu'à l'âge de 10 ans. Son enseignement à l'école primaire se déroula donc entièrement en lingala.

Ntoma est un récit simple et typiquement congolais. Une question d'héritage ! Il n'existe pas de sujet plus passionnant pour des habitants de la ville ou du village. De longue date on passait des jours et des jours en palabres à ce sujet, même si l'héritage en question ne consistait qu'en cinq poules et une chèvre. Le jeune Ntoma , c'est son nom, est privé de l'héritage de son père par ses quatre beaux-frères. Le ton est donc donné dès le début. Il subit alors une série de revers mais surmonte toutes les difficultés, un véritable Superman congolais ! Le récit fait un saut de treize ans et on retrouve Ntoma en Belgique où il a poursuivi ses études. Lors d'un voyage de retour vers Mbandaka il rencontre sa future épouse, il devient le sauveur de son village et ils vécurent longtemps heureux.

Mia Vossen

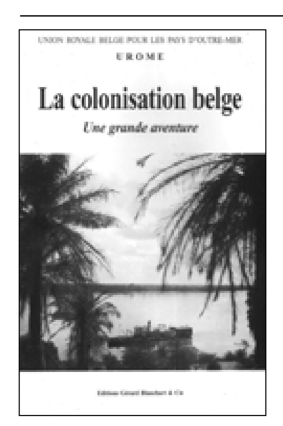


Turconi, A., *Au cœur du Congo – Congo revisited,* Stichting Kunstboek, 2018. Bilingue français-anglais Relié ; 248 pp ; 274x389 mm. ; 62,50 € Recommandé par A.-B. Ergo.

Depuis cinquante ans, Angelo Turconi parcourt le Congo en quête de la photo qui traduirait parfaitement le pays. En en attendant d'atteindre l'idéal, il nous livre d'incomparables images qui nous font entrer dans l'intimité des peuples qu'il prend sous la loupe de son appareil photographique. Voyageur infatigable, il ne ménage aucun effort pour être là où l'histoire s'écrit au quotidien. Sa passion pour la population dans toute sa diversité ethnique, pour l'artisanat et l'art dans toutes leurs manifestations, pour l'économie dans toutes productions, fait du photographe qu'il est un témoin de première importance pour comprendre le Congo.

L'album Au Cœur du Congo-Congo revisited nous offre un nouvel et tantième échantillon de son talent. L'acquérir, c'est faire entrer le Congo infini dans sa bibliothèque. Les anciens le parcourront, avec l'impression qu'ils n'ont pas tout vu pendant les années qu'ils y ont vécu ni tout saisi, les nouveaux y trouveront une raison de préparer leurs valises. Le Congo, prenant la dimension de l'Europe sur la carte du monde, riche d'un lointain passé certes mais encore plus riche d'un avenir où les générations montantes pourront enfin se valoriser, a besoin d'artistes comme Turconi pour se faire comprendre, pour faire connaître sa richesse – la vraie richesse, pas celle du sous-sol – et pour se faire aimer.

Fernand Hessel

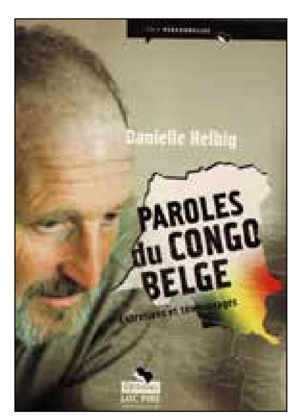


UROME, *La colonistion belge. Une grande aventure*, Editions Gérard Blanchart & Cie, 2005. Avec nombreuses illustrations et photos historiques, en NB. Broché ; 512 pages. 160x240mm ; 25 €

La colonisation belge, une grande aventure ! Quelle bonne idée de la part de l'UROME (Union royale belge pour les pays d'outre-mer) d'avoir édité cet essai à propos d'une Histoire qui dans beaucoup de milieux est mal connue et donc mal rapportée. Les chapitres sont séparés par des histoires vécues rédigées par José Clément, Antoine Lambrighs, Maurice Lenain, Oscar Georges Libotte et Philippe Piron. Ces historiettes sont rédigées en français et en néerlandais, elles rendent la lecture du livre très attachante : après la culture, le loisir. De nombreuses photos, plans et illustrations rendent la lecture aussi agréable que celle d'un roman. A la fin de l'ouvrage de 512 pages on trouve des citations et de petites phrases dont les auteurs sont de toutes nationalités et de toutes races, surprenant !

Il y a également un lexique reprenant les termes congolais utilisés dans l'ouvrage. Depuis l'indépendance du Congo, il y a près de soixante ans, déjà trois générations de Congolais ont vu le jour ; les plus jeunes ne connaissent pas l'Histoire du pays de leurs ancêtres. Parmi les élèves belges, certains n'ont qu'une vague notion de ce que fut l'œuvre réalisée par leurs ancêtres et celle des expats. C'est faire œuvre utile que de leur transmettre les informations. Pour qui veut tout savoir sur l'histoire de notre ancienne colonie et de ses habitants, c'est à lire absolument. Et pour ceux qui la savent c'est un utile rappel.

Jos Ver Boven

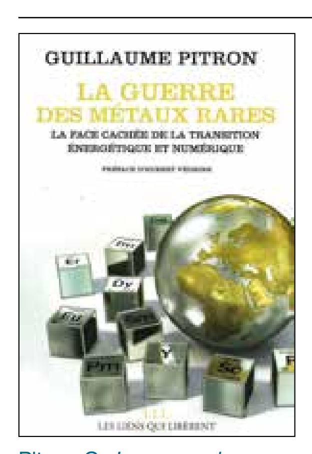


Helbig, D., *Paroles du Congo belge, Entretiens et témoignages*, Editions Luc Pire, Bruxelles, 2005
Collection Voix personnelles,
Broché ; 198 pages.
210 x 150 mm ; 21 €
Avec illustrations

Danielle Helbig réunit dans son livre les témoignages de 23 anciens du Congo, âgés de 80 à 90 ans pour la plupart. Elle dresse ainsi un tableau fort parlant des colons et des coloniaux dans leurs activités de terrain et dans leurs réflexions sur leur engagement. L'objectif de l'auteur était d'obtenir des réponses de vivo aux questions qu'elle se posait, comme beaucoup de ses compatriotes, sur la personnalité des coloniaux, sur la vie qu'ils ont menée en colonie, sur les liens qu'ils ont tissés avec les autres expatriés, sur le regard qu'ils portaient sur les Congolais, sur les raisons qui les ont poussés à partir et à revenir, sur la manière dont ils ont quitté le pays... Le tableau se complète par touches successives et les paroles des interviewés finissent par livrer une large connaissance du Congo et de son colonisateur. Ainsi allant du particulier au général, le lecteur est à même de mieux saisir ce que fut le développement socioéconomique du Congo, et par voie de conséquence de mieux comprendre, héritage colonial mesuré au plus juste, ce qu'il est aujourd'hui. Le livre a fortiori n'a pas pris une ride puisque les paroles sont dites une fois pour toutes.

L'éventail de l'investigation de l'auteure, par témoins interposés, est large (l'autorité, les acteurs économiques, les colons, les observateurs, les missionnaires) et contribue à sa manière à la corroboration de la vérité historique sur la contribution de la Belgique au développement du cœur de l'Afrique, mal connue, souvent vilipendée, mal enseignée, et pourtant fondamentale pour un pays en pleine émergence.

Fernand Hessel

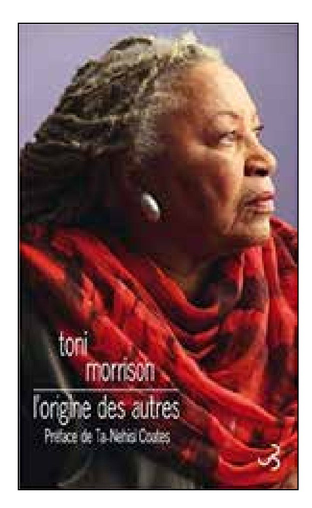


Pitron, G., *La guerre des métaux rares, La face cachée de la transition énergétique et numérique*, LLL Les liens qui libèrent, 2018. Préface d'Hubert Védrine. Prix du livre d'économie 2018. Collé ; 296 pp.
145x220 mm ; 20€
.

Les politiques font généralement chorus pour annoncer un monde meilleur : fin de règne pour le pétrole, guerre contre les pollutions en tous genres, écologie rassurante, protection des espèces… une sorte de Grand Soir d'où la guerre entre humains est bannie. L'auteur s'évertue à prouver le contraire. La guerre classique s'éloigne, la guerre des métaux rares a commencé. Une guerre chasse l'autre en quelque sorte, et l'humanité reste très majoritairement dépendante. Les métaux rares sont devenus indispensables à l'écologie (voitures électriques, éoliennes, panneaux solaires…), à la numérisation (ordinateurs, smartphones, domaines connectés…). Il y a loin de la générosité des discours à la réalité des nouvelles menaces qui se pointent à l'horizon. Le Congo avec son cobalt (64 % de la production mondiale) se trouve une fois de plus au cœur du problème. Et il n'est pas non plus en reste pour les terres rares dont l'industrie nouvelle a le plus grand besoin, l'industrie de la paix comme celle de la guerre.

Guillaume Pitron nous introduit page après page dans l'univers des nouvelles technologies, qui ne sont pas loin de dégénérer en nouveaux conflits. Bien que traitée du point de vue de la France, aucun lecteur, préoccupé par l'avenir de sa planète et des siens au milieu de celle-ci, ne peut rester indifférent à son cri d'alarme. Livre passionnant, dit France Inter. A lire absolument, dit Arte. Livre édifiant, dit Le Monde. Une formidable enquête, dit l'Obs. On ne peut être mieux incité à le lire.

Fernand Hessel

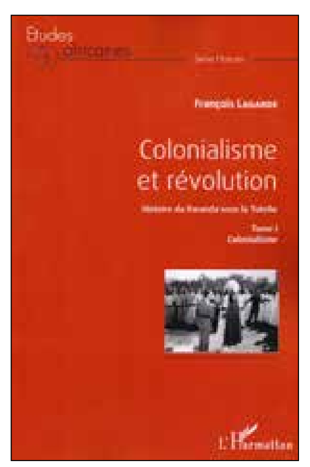


Morrison, T., L'origine des autres, Editions Bourgeois, 2018
Broché ; 110 pp. ; 200x120 mm;
13 €.

On ne peut laisser passer l'an 2019 au cours duquel Toni Morrison (Chloe Ardelia Wolford Morrison) nous a quittés sans évoquer l'écrivaine qu'elle a été et dont les livres font date dans l'histoire de la littérature américaine. Née en 1931 dans une famille ouvrière de quatre enfants, elle suit des études de Lettres puis entame une carrière universitaire. En 1988, elle obtient le prix Pulitzer avec Beloved, suivi du prix Nobel de littérature en 1993. Dans l'essai préfacé par Ta-Nehisi Coates, Toni Morrison revient sur les thèmes qui constituent la trame de son œuvre et qui pèsent avec une insistance accrue sur la politique américaine et mondiale, à savoir la « race », la peur, les frontières, la migration des populations, le besoin d'appartenance, la quête d'identité... L'auteure n'a cessé d'interroger l'être humain sur son besoin de « créer les autres » Elle se replonge dans son propre passé, fouille l'histoire, visite la littérature (William Faulkner, Flannery O'Connor, Joseph Conrad…) et l'usage que fait celle-ci de la couleur de la peau. Par ses écrits elle a mis au centre des préoccupations humaines d'aujourd'hui la notion de citoyen du monde. Une abondante production romanesque, s'égrenant de 1993 à 2016, traduite en français, s'offre au lecteur intéressé : Délivrances, Home, Un don, Beloved, Love, L'oeil le plus bleu, Le chant de Salomon, Tar Baby, Paradis, Sula, Jazz.

Fernand Hessel

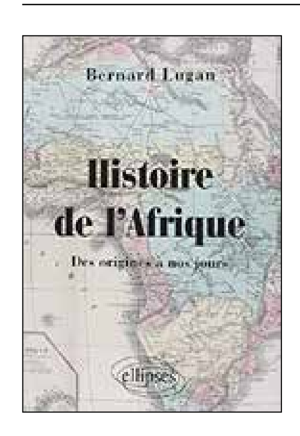
Mémoires du Congo n°46 Mars 2018



Lagarde, F., *Colonialisme et révolution, Histoire du Rwanda sous la tutelle*, L'Harmattan, 2017
Tome 1 Colonialisme, Tome 2 Révolution. 155x240 mm.
Collés, 318 et 344 pages.
Recommandé par Thierry Claeys Boúúaert. 33 € par volume

Livre en deux tomes sur l'histoire du Rwanda, sous la tutelle de la Belgique, écrit par un professeur émérite de l'Université du Texas. Le premier tome traite de la période coloniale, dans toutes ses composantes, allant de la seconde guerre mondiale à la fin de la monarchie et à la création des partis politiques. Le second tome traite de la période révolutionnaire, de la mort du mwami en 1959 à l'indépendance en 1962. Véritables livres d'histoire, bien documentés, qui réclament une certaine familiarisation avec le pays des mille collines pour être parfaitement compris.
Le rôle de la Belgique dans l'ensemble du processus, qui conduira à l'indépendance, avec ses réformes sociales, ses stratégies politiques, ses idées démocratiques et républicaines et son respect du droit, est décrit avec objectivité et minutie. Tous les acteurs sont passés sous la loupe. Les deux tomes comprennent un index des noms propres et une table des matières. Et le second tome comprend en outre les cartes spécifiques, la chronologie de l'histoire du pays, le tableau des sigles utilisés, et une très abondante bibliographie. C'est dire que l'amateur est contraint d'acquérir les deux tomes qui vont se complétant au fil de l'histoire.
L'opus est d'une grande densité d'information, alliée à une rigueur scientifique certaine, marquée du désir de l'auteur d'aller jusqu'au bout de l'analyse, si bien que tout ami du Rwanda se doit de l'avoir dans sa bibliothèque.

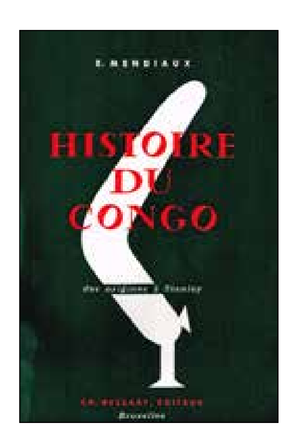
Fernand Hessel



Lugan, B., *Histoire de l'Afrique, Des origines à nos jours*, Ellipses Marketing, 2009
Broché ; 1245 p. ; 240 x 165 mm ; 49.70 €.

On trouve dans les bibliothèques d'innombrables livres d'histoire de l'Afrique. Des gros et des minces, en plusieurs volumes ou un seul. Le lecteur à l'embarras du choix et peut se faire éclectique. Résumer l'histoire du continent, d'où est sortie à deux reprises l'espèce à laquelle nous appartenons, les néanderthaliens d'abord il y a des centaines de milliers d'années et les sapiens il y a moins de cent mille ans, en un peu plus de mille pages, tient de la gageure. Mais le simple amateur a intérêt à acquérir une bonne synthèse. L'opus de Lugan le satisfera on ne peut mieux. Il faut savoir que l'auteur a de nombreux livres relatifs à l'histoire de l'Afrique à son actif (Histoire du Maroc, Histoire de l'Egypte, Histoire du Rwanda, Histoire de l'Afrique du Sud), sans oublier son Atlas historique de l'Afrique. Il fit en outre une carrière universitaire à l'Université du Rwanda de 1972 à 1983. Après 1983, il enseigna l'histoire de l'Afrique à l'Université de Lyon III. Le lecteur est donc en bonne compagnie. A cela s'ajoute que Lugan développe des idées tout à fait décomplexées en matière coloniale. Il est bon de lire à ce propos ses livres qui ont pour titre : Pour en finir avec la colonisation, (2006), Décolonisez l'Afrique (2011), Osons dire la vérité aux Africains (2015), autant de titres qui confirment que l'auteur se passionne pour le continent, simplement en retard de développement mais pas incapable de se développer, comme certains esprits chagrins tentent de le faire croire.

Fernand Hessel



Mendiaux, E., *Histoire du Congo des origines à Stanley*, Ch. Dessart, éditeur, Bruxelles.

Histoire du Congo, des origines à Stanley. Faites le test : demandez à quiconque de vous parler de l'histoire du Congo. Dans le meilleur des cas on commencera à la fin du 19e siècle avec le roi Léopold II, la conférence de Berlin et Stanley. Or on a trouvé des traces d'existences humaines datant du mésolithique. Edouard Mendiaux, né à Anvers en 1899, magistrat parti au Congo en 1925, auteur de plusieurs livres dont Moscou, Accra et le Congo et L'Afrique sera chinoise, a comblé cette lacune. Son livre décrit en à peine 245 pages toute l'histoire du Congo. Avec beaucoup d'intelligence et de précisions, l'auteur nous parle des origines de la région, de la découverte du fleuve Congo et consacre une large partie à la traite des esclaves, du XVe siècle jusqu'à la fin du XIXe. La traite ne fut jamais aussi active que durant l'hiver 1870-1871, dit-il. Un savant allemand, Schweinfurth, grand explorateur du Congo, émit l'idée de créer de grands états en Afrique, de manière à assurer une meilleure sécurité de ses habitants. Cette suggestion fut à l'origine de la création de l'Etat Indépendant du Congo. Même si on a lu beaucoup d'ouvrages sur les expéditions de Stanley, c'est très instructif d'en lire la relation par Edouard Mendiaux. Il y a également quelques annexes intéressantes à propos de la religion, de la magie, des arts et des métiers. Le livre se lit comme un roman que seule la fatigue peut nous forcer de lâcher de temps à autre.

Jos Ver Boven

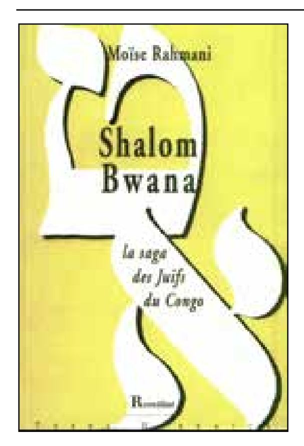




Picard,M., *Ils ont tué Monsieur H*, Seuil, 2019
Broché ; 478 pages.
145x220 mm ; 23 €
Illustré de nombreuses photos historiques en NB et accompagné d'une bibliographie sélective.

L'accident du DC6 Albertina à Ndola le lundi 18 septembre 1961 à 0h12, qui précipita dans la mort le fougueux diplomate suédois devenu SG de l'ONU, Dag Hammarskjöld, et qui ébranla la paix dans le monde, pris dans l'étau de la guerre froide, continue à tourmenter les esprits soucieux de vérité. L'ONU elle-même a cru bon de relancer l'enquête en 2016. Un film est sorti, discrètement il faut le dire, tout récemment sur la question. Bref, les mystères restant nombreux, l'accident n'est pas entré définitivement dans les livres d'histoire. Les avis restent partagés entre la mort accidentelle et la main criminelle. Une vieille histoire certes mais qui continue plus de cinquante plus tard à alimenter la chronique. Le sous-titre du livre ne laisse aucun doute sur la thèse défendue par l'auteur : Congo, 1961, Le complot des mercenaires français contre l'ONU. Derrière les mercenaires il sied de voir bien sûr les commanditaires. Il est vrai que tout effort d'analyse est susceptible d'apporter des lumières nouvelles sur cet accident de l'histoire. De plus, comme le livre est écrit sur le mode du roman policier, il n'y a aucune difficulté à le lire. L'auteur a pour le moins le mérite de reparcourir tout le dossier et de rafraîchir la mémoire de ceux qui ont déjà oublié. Quant à dire que le puzzle ainsi reconstitué livre enfin la vérité, c'est une autre histoire, tant les indices d'un attentat opéré depuis le ciel restent minces, et tiennent pour l'essentiel dans les propos du chef de la sécurité de l'ONU qui a réussi à s'éjecter avant la dislocation de l'avion : il soutient avoir vu des lumières dans le ciel et avoir entendu le SG donner in extremis l'ordre au pilote de reprendre de la hauteur.

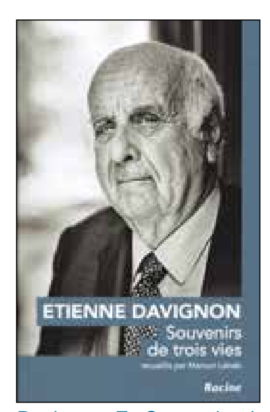
Fernand Hessel



Rahmani, M., *Shalom Bwana La saga des Juifs du Congo*
Préface d'André Chouraqui
Romillat, 2004
Collection : Terra Hebraïca
Broché ; 254 p. ; 215x135 mm ;
22 € (prix de 2002).

Moïse Rahmani (1944-2016) est né au Caire dans une famille juive originaire de l'île de Rhodes qui, dans les années 1950, est chassée d'Egypte et se réfugie au Congo où se trouve déjà une partie de la famille. Ses séjours à l'étranger l'ont amené à retracer l'histoire des communautés juives des pays qui l'ont accueilli, dont, bien sûr, le Congo. « Vous êtes le premier écrivain à avoir jeté les bases d'une histoire des Juifs en Afrique noire », dit Chouraqui dans la préface. Cette saga de diverses familles est intéressante et agréable à lire car elle mélange l'histoire du pays et la vie de la communauté juive au Congo. En s'inspirant des nombreux témoignages (30 heures filmées) qu'il a recueillis, l'auteur nous fait traverser le Congo du 20e siècle à travers le quotidien de ces familles. La grande majorité étaient des Sépharades originaires de l'île de Rhodes qu'ils avaient quittée pour trouver un moyen de subsistance leur permettant de venir en aide aux leurs restés sur l'île. On apprend comment, arrivés pour la plupart sans un sou vaillant en poche, ces jeunes gens parviennent à lancer une affaire et à la développer au prix de conditions de vie très difficiles, surtout pour ceux qui se retrouvaient en brousse. Le livre se lit d'une traite, mais, arrivé à la fin, on ne peut s'empêcher de revenir en arrière pour retrouver des détails, parfois savoureux, du parcours de ces familles, histoires toutes aussi étonnantes les unes que les autres. Ce livre intéressera les anciens du Congo qui ne manqueront pas d'y retrouver des personnes ou familles qu'ils ont connues.

Françoise Devaux



Davignon, E., *Souvenirs de trois vies,* recueillis par Maroun Labaki ; Racine, 2019. Cartonné ; 232 p. : 25€. 245x165mm. Enrichi de quelques bio-express de quelques leaders qu'il a servis et illustré d'un série de photos personnelles.

Etienne Davignon (Budapest 1932) appartient au petit cercle des diplomates belges de haut vol. A 86 ans, il se déclare spécialiste en rien, mais compétent en pas mal de choses, ce qui est de nature à rassurer le lecteur, sur sa vie professionnelle comme sur son livre. Si l'Histoire a fait qu'il s'est trouvé à maintes reprises au cœur de l'action, il prend la précaution de préciser que son livre de souvenirs n'est pas un livre d'histoire, mais plutôt d'histoires. Des histoires qui se sont tissées dans les trois métiers qui ont été les siens : la diplomatie, la Commission européenne et les affaires. Trois vies successives et enchevêtrées, racontées au journaliste du Soir Maroun Labaki, qui raviront le lecteur. Il ne s'agit pas d'un livre savant, mais du récit d'une vie dans laquelle le lecteur pénètre et qu'il ne quitte qu'à la dernière page. Il est fort à parier que les pages consacrées à l'Afrique et au Congo retiendront prioritairement l'attention des anciens de là-bas. Ils ne seront pas déçus. De 1959 à 2004, le parcours de Davignon, comme on l'appelle habituellement, est riche en informations nouvelles. Il faut se souvenir qu'avec Paul-Henri Spaak il s'est trouvé au cœur du procès que les pays non alignés faisaient à la Belgique. Les objectifs étaient simples dans leur énoncé, mais complexes dans leur poursuite : « ramener la Belgique dans la communauté internationale, rétablir les relations diplomatiques avec le Congo et mettre fin à la sécession du Katanga". Les coopérants que nous étions en 1964 au Congo connaissaient par cœur le fameux discours que Spaak prononça à l'ONU pour sauver l'honneur de la Belgique, malmenée par le saut des paras sur Stanleyville. Bref, un livre à lire absolument.

Fernand Hessel

MusAfrica

Musée Africain de Namur

Dimanche 6 octobre 2019 de 10h à 18h

10h-12h / 14h-18h **Foire aux livres**

Bar

11h / 14h **Visites guidées**

15h-17h **Grimage**

15h **Initiation au djembé**

14h **Spectacle conté**

Petite restauration

16h-17h30 **Concert Chic Shewa**

Fête avant rénovation !

Rue du Premier Lanciers 1 à 5000 Namur
Plus d'informations sur
www.musafrica.net et facebook







Avec le soutien de

